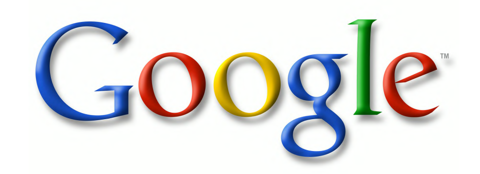
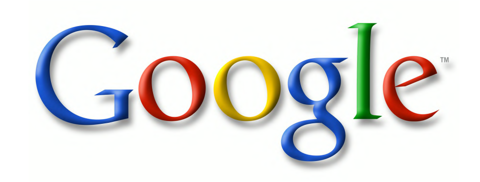



Google



LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

A SES AMIS

LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

A SES AMIS

1837-1860

PUBLIÉES

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN

TOME SECOND



PAU
LÉON RIBAUT, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
M DCCC LXXIX

Etaient membres de la SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN, quand le présent ouvrage a été achevé d'imprimer (le 16 octobre 1879) :

I M. le baron de LAUSSAT, ancien représentant des Basses-Pyrénées.

II M. Jules de LESTAPIS, sénateur des Basses-Pyrénées.

III M. Louis LA CAZE, député des Basses-Pyrénées.

IV M. le marquis de NOAILLES, ambassadeur de France à Rome, conseiller général des Basses-Pyrénées.

V M. LAMOTTE-D'INCAMPS, conseiller général des Basses-Pyrénées.

VI M. Henri de LESTAPIS, conseiller général des Basses-Pyrénées.

VII M. Adrien PLANTÉ, conseiller général des Basses-Pyrénées.

VIII M. le docteur DEPAUL, membre de l'Académie de Médecine.

IX M. l'abbé TERRÈS, curé-doyen de Lescar.

X Mme A. LAVIGNOLLE.

XI M. le docteur Henri LACOSTE, adjoint au maire de Pau.

XII M. le docteur DUBOUÉ.

XIII M. Louis LARROUY.

XIV M. Hilarion BARTHETY.

XV M. Arnaud DÉTROYAT.

XVI M. A. de LASSENCE.

XVII M. Hermann LAVIGNOLLE, conseiller général des Basses-Pyrénées.

XVIII M. Adolphe VERONESE, imprimeur.

XIX M. Léon RIBAUT, libraire-éditeur.

XX M. LESPY, ancien secrétaire-général des Basses-Pyrénées.

XXI M. Auguste PÉCOUL, archiviste-paléographe.

XXII M. Louis LACAZE, sous-inspecteur de l'Enregistrement.

XXIII M. Casimir CHEUVREUX.

général de Lamoricière a voulu agrandir n'a fait que des fautes, a créé des embarras et produit seulement de fiévreuses ambitions. — C'est pitié de voir déchirer à belles mains ignorantes tout ce bel héritage de conquête.

Alors, forcé d'être presque inactif au dehors, il piochait *sur des cartes d'Europe et dans des livres. Mais, ajoute-t-il,* je verrais bien mieux sur le terrain. — Je voudrais aller en Italie, en Allemagne. Je ne sais si des officiers français font ainsi des pèlerinages militaires; il me semble que c'est le seul moyen de se préparer pour l'avenir. Je me sens fort ignorant, et je voudrais apprendre. — A lire toujours dans le même bréviaire, on n'apprend plus.

Il avait, cependant, beaucoup appris... Ceux qui l'ont vu préparer des batailles et les gagner, commander des hommes et les mener à la victoire, ceux-là, ayant toute connaissance et toute autorité pour le dire, ont affirmé que

Bosquet manquait à la France, quand sont venus les jours des terribles et néfastes épreuves.

Il était animé du plus ardent patriotisme, il avait le génie de la guerre, il savait élever son âme à la hauteur des plus grands périls.

Il avait écrit : — Nous aurons Sébastopol dans une journée de rage générale, où l'on *casse* même les murailles en se servant de sa tête comme bélier. — *De quel suprême effort cet héroïque soldat n'eût-il pas été capable, autour de Metz, pour le salut de la patrie !*

V. Lespy.

Pau, 2 octobre 1879.

LETTRES
DU
MARÉCHAL BOSQUET
A SES AMIS

1848

Orléansville, le 5 septembre 1848.

Votre bonne lettre, mon cher Mellinet, si loyale, si généreuse, m'a tout à fait touché le cœur ; je voudrais être près de vous pour vous embrasser et vous remercier de m'avoir conservé bien intacte votre vieille amitié.

Je serai, sans doute, moins heureux auprès de quelques autres, et, inévitablement, à tant de fortune j'aurai perdu beaucoup.

Ce coup de vent qui vient de me pousser si brusquement, je ne l'ai ni demandé ni ambitionné ; au

contraire, je puis vous dire à vous, mon vieil ami, que, depuis le printemps dernier, je me battais contre l'idée d'exception qui vient de m'atteindre. L'affection du général de Lamoricière et celle du général Cavaignac leur ont fait faire sur mon compte des calculs d'avenir qui me feront bien des ennemis. Ces calculs ne devaient, en aucun cas, conduire à une exception irritante ; le pays d'Afrique est assez riche, pour qu'ils pussent procéder par gerbes, et non par épis détachés.

Tenez, mon cher Mellinet, laissez-moi serrer de grand cœur cette main de brave Breton que vous voulez bien me tendre, et que je vous dise combien j'ai le cœur serré quand je pense à vous et à tant d'autres de mes anciens. Tous n'auront pas votre grand cœur et votre caractère chevaleresque.

Je vous remercie encore du bien que m'a fait votre bonne lettre, témoignage de votre vieille amitié. Je vous embrasse bien cordialement et vous prie de vouloir bien faire agréer à Mme Mellinet mes remercîments pour ses aimables félicitations et l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

A vous de tout cœur.

BOSQUET.

Mostaganem, le 11 octobre 1848.

Ah ! mon cher Mellinet, ce n'est pas ainsi que j'espérais être reçu à Mostaganem, ma patrie : la fièvre m'y a saisi et à peu près broyé ; dans la nuit de lundi à mardi, sans le bon docteur Lefebvre et Valicon, je crois que je m'en allais à la côte. Une fièvre de nerfs, mêlée de douleurs rhumatismales, m'a tordu depuis huit heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. Votre pauvre ami avait une pauvre figure, s'il faut en croire ces Messieurs ; la tête et le cœur étaient restés bons, mais le reste ne valait plus rien, et ne vaut pas beaucoup mieux aujourd'hui, bien que la crise soit passée.

Comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je profite de l'armistice, mon cher Mellinet, pour venir vous serrer la main et causer un peu avec un vieil ami. Je me suis rapproché de Sidi bel-Abbès, et il me semble que je voudrais encore raccourcir la distance. Je compte que, si vous avez quelques minutes en dehors du travail dont vous devez être accablé, vous en donnerez bien un petit brin à un vieux camarade, qui vous demande de lui conserver votre chaude et franche amitié. Où en êtes-vous de vos douleurs et d'une maladie d'yeux dont vous

m'avez parlé ? Votre Sidi bel-Abbès m'effraie un peu pour votre santé.

J'espère que Mme Mellinet n'aura pas souffert du climat et qu'elle aura pu jouer auprès de vous le rôle d'un bon ange gardien. — J'ai des remercîments à lui offrir pour avoir bien voulu vous servir de secrétaire ; et je serais bien heureux, si je pouvais, un jour, lui offrir de vive voix ces remercîments et mes compliments les plus respectueux.

Pellé, qui sait que je vous écris, vient à l'instant de me prier de vous rappeler une promesse que vous lui avez faite de lui donner l'étoffe d'un caporal-clairon. Je me joins à lui pour vous prier de lui venir en aide ; vous devez être riche et en état de faire l'aumône. Votre musicien sera fait caporal, et nous lui jouerons, pour la pose de ses cotelettes, la *valse du colonel Mellinet*. On ne l'a pas oubliée ici, on me l'a jouée à mon arrivée, sachant combien je serais heureux de ce souvenir !

Là-dessus, mon vieil ami, je vous serre la main de tout mon cœur.

BOSQUET.

Prudon ne m'a pas écrit. Est-il malade, ou croit-il avoir des reproches à me faire ? Mon cœur de vieux camarade ne me reproche rien ; si j'ai péché, ce ne

peut être sciemment. S'il est près de vous, serrez-lui la main de ma part ; je lui écrirais aujourd'hui, s'il me restait de la force.

A Madame Mellinet.

Mostaganem, le 12 novembre 1848.

Chère Madame,

Je suis vraiment confus de toutes les choses gracieuses que vous voulez bien me dire et du souvenir que vous daignez conserver de votre séjour à Mostaganem. Ce souvenir tiendra seulement à ce que vous aurez reconnu combien j'étais heureux de vous recevoir dans ma pauvre maison de garçon, et combien j'étais désireux de suppléer, par la bonne volonté du cœur, à toutes les choses qui vous ont manqué.

Permettez-moi de vous dire, à mon tour, tout le plaisir que j'éprouve à me rappeler ces quelques jours trop vite écoulés ; et même permettez-moi de mêler à tout ceci un tout petit reproche, qui aura bien sa valeur dans l'avenir. C'est que vous auriez dû accepter l'hospitalité sous mon toit et ne point

m'enlever une grande partie de vos journées inutilement passées hors de la ville.

Je compte bien être plus heureux aux premières fêtes, au printemps, si nous réussissons à les faire agréer.

Depuis votre départ, j'ai reçu tout un monde de colons, près de neuf cents Parisiens, hommes, femmes et enfants. Je suis occupé toute la journée à donner du lait et de la pâtée à un bataillon de marmots; les femmes accouchent de tout côté. Vous voyez bien que je suis en ménage, et qu'Emile n'avait pas à me conseiller de me presser.

Avec tout ce monde, il est question de faire des villages. J'en ai déjà fait trois parts, et tout est installé provisoirement sur le terrain.

En passant, il y a peu de jours, sous de beaux arbres, sur une délicieuse pelouse qu'ils abritent, tout à côté d'un de ces villages, j'ai songé que des violons iraient bien là, et que nous pourrions, au printemps prochain, y former de joyeuses contredanses. Mlle Elisa, que je prie de vouloir agréer mes hommages les plus empressés, sera peut-être de mon avis, à moins qu'elle ne préfère que j'y fasse transporter le « fameux piano ».

Permettez-moi, madame, de vous serrer la main

de tout cœur, et de vous prier de me conserver toujours un petit coin dans votre bon souvenir.

BOSQUET.

Mes vieilles amitiés au baron de Sidi bel-Abbès.

Mostaganem, le 12 novembre 1848.

Je suis bien sûr de vous faire plaisir, mon cher Mellinet, en vous disant que j'ai embrassé deux fois pour vous notre vieux capitaine Bonardel, qui en a eu les larmes aux yeux. Il a dîné avec nous, et nous avons arrosé son ruban ; j'ai choqué deux fois mon verre avec le sien, dont une à votre intention.

Je viens d'écrire à Mme Mellinet pour la remercier de sa charmante lettre ; je la priais de vous faire mes vieilles amitiés, n'ayant pas l'espoir de vous les adresser moi-même. Vous ne vous figurez pas comme le temps est court, quand nous arrivent des caravanes de Parisiens ; il faudrait que les journées eussent trente-six heures.

Si vous êtes curieux de savoir ce que c'est que ce bataillon de colons, je puis vous dire que je pensais recevoir des éléments beaucoup plus mauvais. En somme, ils ont été très polis, très-dociles et très-

gais. — Mais il faut voir au chapitre suivant. — Il y a de tout : des mouleurs en bronze pour ceux qui veulent se faire élever des statues, et des tailleurs de limes pour les détruire ; de bonnes mères de famille, et des danseuses de l'Opéra, par ma foi ! Aussi est-il question de violons.

Nous avons eu un succès fou en arrivant au Pont-du-Chelif avec les cent vingt-cinq familles qui devaient y fonder un village ; nous avions soixante voitures et cent cinquante mulets, etc.; nous commencions à déballer, à classer les gens dans les baraques, lorsqu'une dépêche télégraphique m'a été remise : « Ordre du ministre de ne pas occuper le Pont-du-Chelif et d'évacuer immédiatement ce qui serait installé ». Joli, joli ! Il m'a fallu conter à ces gens des « blagues » pour leur faire comprendre celle-là. Le Léon * n'aime pas ce pont. Il nous faudra recharger tout ça et le porter à Sour Kel Mitou, quand Sour Kel Mitou sera prêt.... C'est une déroute !

Et maintenant que nous n'avons pas fini, il s'en faut ! avec ce premier convoi, on m'en annonce un autre *ejusdem tonneau*.

Ayez, je vous prie, la bonté de m'envoyer par le

* Dans l'une des lettres qui suivent : « Léon l'Africain ». — Le général de Lamoricière.

courrier une machine qui fabrique six baraques par jour, et une autre qui défriche dix hectares également par jour; nous en avons le plus pressant besoin. Nous vous les renverrons, lorsque votre tour viendra, ce que je ne vous souhaite ni dans cette vie ni dans l'autre, quand même, dans cette dernière, vous auriez à rendre compte de quelques... véniels.

A vous bien cordialement.

BOSQUET.

L'état-major vous remercie de votre bon souvenir et se plie en deux pour vous prier d'agréer ses compliments respectueux.

Vous vous êtes privé de votre bon tabac, mon cher ami, et, en vous remerciant mille fois, je vous gronde pour la quantité; un ou deux paquets, c'était bien assez.

---

20 décembre 1848.

Mon cher Mellinet, vous m'avez trouvé sérieux, quand je vous ai embrassé à Mostaganem; cette disposition d'esprit m'a gagné comme une fièvre et je suis resté ainsi jusqu'à la fin de cette discussion publique qui m'a été imposée. La voilà terminée; mais

il me reste à demander à M. Lebreton pourquoi il a cru pouvoir oublier envers un camarade toutes les convenances. Je lui reconnais, comme représentant, le droit d'attaquer les actes du ministre à propos de tout et de tous. Je ne lui reconnais pas celui d'employer contre un camarade des paroles blessantes, et surtout d'imposer à ce camarade la discussion publique, sans le prévenir qu'il n'est personnellement pour rien dans cette discussion.

M. Lebreton s'est peu inquiété de savoir s'il me froisserait, s'il me blesserait. Pensez-vous que, de soldat à soldat, cela se puisse souffrir ? Je ne suis moi, ni représentant, ni avocat, ni rien absolument dans ce monde de journaux et d'affaires publiques, je ne suis qu'un soldat, depuis longues années aux avant-postes du pays, qui n'a rien demandé, rien ambitionné, et qui a, je pense, le droit d'exiger qu'on ne lui fasse pas injure.

Que des législateurs attaquent les actes du pouvoir, c'est leur droit ; qu'ils attaquent une mesure qui tient à mon avenir, c'est leur droit ; mais qu'ils ne touchent qu'à la mesure, et qu'à propos de l'attaque ils ne s'en prennent pas à la personne.

Et quand ce représentant est un soldat, et qu'il oublie les vieilles habitudes de courtoisie militaire,

ne doit-il pas répondre personnellement de sa faute ?...... On me dit que le représentant ne peut être recherché personnellement ; mais cela ne peut être vrai que pour des actes officiels et généraux ; et, ici, M. Lebreton a blessé un camarade par des expressions injurieuses.

N'ai-je pas raison, mon cher Mellinet, et ne m'approuvez-vous pas ?

Je pars pour Paris, le 25, par le bateau d'Oran. Je veux en avoir le cœur net. C'est un long voyage ; mais je souffre et je veux guérir. Le gouverneur qui m'a accordé un congé, ne sait pas mon secret, je n'aurais pas voulu partir sans vous le dire et vous serrer la main de bonne vieille amitié.

Permettez-moi d'offrir ici à Mme Mellinet et à Mlle Elisa mes compliments les plus affectueux. Je renouvelle à Mlle Elisa mes remercîments pour la jolie bourse qui m'a déjà valu de grands succès, non compris celui du jour de la quête des dames dont je vous ai parlé. — A vous de tout cœur.

BOSQUET.

———

1849

Marseille, le 17 février 1849.

Tu ne te doutes pas, mon cher Gagneur, que je ne suis arrivé en Béarn que pour y garder longtemps le lit, absolument comme un malade. J'ai été empoisonné en route, et les suites de cet empoisonnement m'ont arrêté dans ma chambre pendant tout mon séjour à Pau, ou à peu près. Tu ne m'en voudras donc pas si je ne t'ai pas écrit. Quand on souffre, on dit mal ce qu'on voudrait dire, et je n'aurais pas su t'exprimer le bon souvenir de reconnaissance et d'amitié que j'ai emporté de Paris.

Je viens d'arriver à Marseille, et le mouvement, je crois, a dissipé entièrement le reste de crampes névralgiques qui me tourmentaient. On m'a remis, comme j'entrais à l'hôtel, ta bonne lettre que je viens de relire. Je te félicite de tout cœur du parti que vous avez pris, et mes vœux vont vous accompagner à Bellevue. Nous ferons ainsi chacun notre pèleri-

nage pour nous retrouver, comme tu ne sembles pas en douter, dans quelques mois à Paris.

Je ne sais, cependant, ce qui adviendra de moi : je retourne en Afrique, où j'ai des dettes à payer, mais non sans emporter au fond du cœur un secret désir de revenir en France pour y serrer des mains amies et vivre un peu de cette vie d'affection que j'ai toujours rêvée et que les émotions de la guerre et du commandement ne peuvent remplacer.

Tu as donc revu le plus beau de tous les colonels de hussards ! Je me désole de la fatalité qui nous disperse et nous refuse la joie de nous trouver réunis. Si nous étions à l'époque des jolis vaudevilles de Scribe, notre beau colonel Rivet devrait terminer sa campagne par un brillant mariage. J'aime à croire que Mme Gagneur ne l'aura pas épargné, et c'est justice.

Cela me fait songer que tu me parles des trois cousines avec un sérieux qui m'amuse beaucoup. Je pense, mon vieil ami, que je resterai encore longtemps marié avec mon épée, malgré bien des projets que je ne fais pas, mais que des amis veulent bien faire pour moi. En Béarn, aussi, on s'en est occupé ; mais je suis un homme si errant, que tous ces rêves n'ont pas le temps d'éclore. En cela, comme en tant d'autres choses capitales de la vie, je reste un peu

fataliste. Je ne refuse pas à Mme Gagneur de lui donner la satisfaction qu'elle demande ; mais, je t'en prie, obtiens que je puisse la donner avant qu'il soit question du ministère de la Guerre ; sinon je croirai qu'on me condamne, au fond du cœur, à rester seul.... fort longtemps.

Un mot sur le jeune spahis. Je lui remettrai à Oran la caisse de livres qui est ici, dans ma chambre, et tu peux compter que nous causerons avec attention. Charge-toi de faire agréer à Mme et à Mlle de Guaïta mes compliments les plus respectueux et les plus reconnaissants ; et reste assuré que je ferai de mon mieux, après avoir bien compris ce que vous désirez tous. Forton, qui doit être à Oran, m'aidera, et je tâcherai que ton jeune beau-frère tire leçon et profit de sa position. Ton idée me semble très-juste, et, d'avance, je serais peu d'avis que Frentz reculât devant la règle militaire, qui peut être rude, mais qui a une immense valeur pour qui veut résolûment s'en servir. A bientôt donc pour des nouvelles de tout cela.

Je vais te serrer la main et te quitter pour quelques courses indispensables. J'embrasse tes enfants, Marie et Maurice, sur leurs belles joues rosées, et je charge

ma petite amie Marie de faire un joli bouquet qu'elle offrira à sa mère de ma part.

A toi de cœur.

BOSQUET.

Mostaganem, le 10 mars 1849.

Forton qui m'avait promis, à mon passage à Oran, de m'envoyer à Mostaganem ton beau-frère, n'a pas encore tenu parole, et je me désole, mon cher Gagneur, de n'avoir rien à écrire à Mme de Guaïta, sinon que j'ai bien meilleure mémoire qu'elle n'est autorisée à le croire, et que je suis toujours tout à son service, de tout cœur, en attendant que Forton me permette de le prouver. Je viens d'écrire pour savoir si notre jeune mameluk ne serait point à la suite des étendards à plusieurs queues du pacha d'Oran, le général Pélissier, qui vient de partir pour Tombouctou, ou à peu près. — Promenade inutile, et voilà tout ; car si le petit point noir aperçu au sud-ouest, sur la frontière du Maroc, devenait un orage, je n'en féliciterais pas la colonie en général.

Il me semble t'avoir déjà écrit d'Oran que Forton m'a pleinement rassuré sur les ennuis de notre mame-

luk, et surtout à propos de ce dont il se plaignait : tu ne peux guère désirer des soins de camarade plus marqués que ceux dont ton beau-frère a été l'objet à Misserghin. Forton n'a pas oublié Gagneur, et il savait que le jeune-premier était ton beau-frère. Il m'a conté qu'il était fort content de Frentz, qui prenait des allures militaires très-satisfaisantes. Il faut donc expliquer ses lettres par une exubérance d'imagination et une sensibilité qui ne trouve pas toujours un aliment suffisant dans les détails poétiques du pansage, et autres, dont les souvenirs doivent être vivants chez toi. En somme, il faut se rassurer beaucoup. Mais je suis aux regrets de voir encore partir ce courrier sans qu'il emporte pour Mme de Guaïta une lettre plus rassurante. Je m'en désole aussi par la crainte que ce retard n'ajoute à la très-mauvaise opinion qu'elle doit avoir de mon exactitude. C'est une croix que j'ai toujours portée en ce monde, sans que jamais j'ai senti mon cœur coupable à cet endroit.

J'adresse ma lettre rue de l'Université, bien que je songe que vous êtes encore à Bellevue avec toute la « smala ». Je me fais une grande joie de lire dans ta prochaine lettre que les soins et l'air pur à Bellevue auront fait des miracles pour la santé de Mme Gagneur.

Voici des baisers pour les joues fraîches de Marie et de Maurice.

Je vis ici avec les souvenirs du Béarn et avec ceux de la bonne cordialité que j'ai rencontrée dans ta famille. — Mais, plus de ces bonnes causeries, plus de ces réunions gracieuses, plus de souvenirs de Beethoven, plus de ces airs charmants, mieux dits qu'à l'Opéra ! — Des chevaux, des éperons, des réveils « aux aurores », des lévriers qui galopent près de vous ; au bout de la course, des assemblées de Croyants, avec des barbes et des sourcils plus ou moins hérissés, ou bien des réunions de colons étonnés de n'avoir pas encore trouvé sur cette terre promise douze mille livres de rente que le décret a oublié de leur assurer ; et, au retour, de petites adresses, d'un pied de large, qui ne vous convient à aucune soirée, à aucun concert, à aucune réunion, mais qui vous clouent à un bureau pour la correspondance la plus sèche, la plus ennuyeuse, tu sais bien tout cela, sans que je continue.

J'ai eu hier, cependant, une fête : grande revue, tout le monde sur le pont ; et, devant ma petite armée réunie, étendards au vent, j'ai eu la joie de recevoir sept chevaliers de la Légion-d'honneur, et de frapper sur les épaules avec l'épée que j'ai rapportée

de Paris. — A une heure du matin, nous arrosions encore ces beaux rubans rouges.

Cela me rappelle que j'ai l'intention de te charger de m'acquitter auprès de mon sellier et de Rouard à Paris. Je me servais de mon harnachement officiel, hier, pour la première fois. Ledit sellier, au lieu de tirer sur moi, attend sans doute que j'envoie la somme, 734 francs, dont il te donnera un reçu signé : « Adolphe Gouaire », 40, rue Richelieu. Il est du choix de Bentzmann, et m'a très-bien servi. Je dois à Rouard aussi une paire d'épaulettes ; je n'en sais pas le prix. Voici 1,000 francs qui serviront à tout payer. J'use de toi comme tu me le proposes, et je t'embrasse de tout mon cœur.

BOSQUET.

---

14 mars 1849.

Notre sire de Sidi bel-Abbès, je viens vous serrer la main, après mon pèlerinage en France, et non me plaindre de ce que vous ne m'avez pas écrit un tout petit mot de vieille amitié, puisque je sais, aujourd'hui, que vous m'avez adressé de belles pages bien remplies de tout cela ; mais je viens me désoler, cher

Mellinet, de ce que ces lettres sont perdues et de ce que le *bou baraoua* les aura renvoyées à la poste, sans ouvrir, comme je lui en ai vu renvoyer des masses ; ou, peut-être, malgré l'ordre tout particulier qu'il met dans ses papiers, ma lettre sera-t-elle encore restée enfouie sous des tas de vilains journaux et de pièces officielles de la Chambre.

J'ai bien regretté, en passant à Oran, de ne pas vous y trouver ; nous n'aurions eu peut-être que le temps de numéroter les chapitres de tout ce que je voudrais vous dire des *nôtres* et du pays, là-bas ; mais j'aurais eu du moins le temps de vous embrasser et d'adresser à Mme Mellinet et à Mlle votre nièce tous mes compliments affectueux.

Maintenant, que vous dire de tout cela dans ma lettre ? Quand nous rencontrerons-nous ? Voilà les armées de la guerre qui se déploient, et nous allons, nous aussi, mettre le pied à l'étrier ; malheureusement, ce n'est point pour aller dans votre direction.

Je veux vous dire, cependant, que je vous garde de la part du *bou baraoua*, du maréchal, du général Tartas, etc., les poignées de main les plus cordiales. Les peaux basanées d'Afrique ont une valeur un peu drôle là-bas, je vous en avertis, et nos amis ne s'informent guère que de ça.

Adieu pour aujourd'hui ; si nous ne devons pas nous rencontrer de quelques jours, je trouverai bien le temps de vous conter quelques *histoires*.

A vous de cœur.

BOSQUET.

Mostaganem, le 23 mars 1849.

Deux mots, mon vieil ami ; notre jeune mameluk, frais comme rose, élégant comme un spahis de bonne maison, nous est enfin arrivé avec une charmante petite lettre de Forton. Nous avons déjà causé, et nous resterons maîtres de la petite fièvre d'imagination qui a produit les lettres dont Mme de Guaïta était alarmée. Nous sommes les meilleurs amis du monde. Il est entendu que je vais demander et obtenir de Forton que notre jeune cavalier soit versé dans l'escadron de Mostaganem. Alors — et dans peu de jours — il m'appartiendra ; il est convenu que nous le mobiliserons à chacune de nos courses, et j'en fais beaucoup.

Frentz verra ainsi les choses et les hommes ; il trouvera avec qui causer, et, quoique nous sentions un peu le tabac de caporal, nous ne sommes pas

absolument de très-mauvaise compagnie. J'aviserai aussi à lui faire boire autre chose que du *bleu.* Enfin, mon cher Gagneur, j'essaierai de lui rendre un peu de ces bons soins avec lesquels vous m'avez gâté à Paris, et avec lesquels vous m'auriez guéri, si j'avais eu tant soit peu l'imagination malade.

Je m'arrête tout court sur ce mot pour m'informer du résultat de votre pèlerinage à Notre-Dame de Bellevue, et je me persuade que tu ne me donneras que des nouvelles qui me réjouiront le cœur. Il est impossible que vous pensiez à moi là-bas, comme je pense à vous ici, moi qui suis tout seul. A qui veux-tu que pense l'exilé ? Toujours à ceux qui lui ont serré la main et qui ont eu pour lui ces bonnes paroles de franche affection, si différentes de tout le reste.

J'aurais bien voulu pouvoir aujourd'hui écrire à Mme de Guaïta pour la rassurer et lui mettre au cœur toutes mes espérances ; mais tu lui feras lire cette lettre, et elle verra bien que, si je n'ai pas écrit, je n'ai rien oublié, que, si je n'ai pas le souvenir de l'heure, il me reste la mémoire du cœur. Je prie Mlle Julie d'agréer ici mes compliments les plus empressés et tous mes remercîments pour ses bons souvenirs que son frère a bien voulu me porter.

Nous parlions de vous tous, ce matin, en regardant de ma fenêtre la belle vue du golfe d'Arzew, que nous avons la prétention de trouver plus belle qu'aucune de Paris, excepté celle qui nous permettrait de vous apercevoir rue Tronchet ou rue de l'Université.

Je pense t'écrire encore une fois avant de monter à cheval pour conduire *les armées* que la République me confie, et sous les drapeaux desquelles notre jeune homme fera ses premières armes. La colonne d'Orléansville et celle de Mostaganem vont manœuvrer de conserve dans le Dahra et chez les montagnards du Riou. « Tu penses !.... » notre jeune premier frise déjà sa moustache, et il n'est plus question de retourner au pays des « Roumis ».

A bientôt, et mille vieilles amitiés ; mes caresses pour Marie et Maurice.

BOSQUET.

Des bords d'un oued
dont tu ne prononcerais pas le nom
tant il y a de *k*, *g*, *h*, *t*, *etc.*

28 avril 1849.

Mon cher ami, avant de quitter Mostaganem pour aller mettre à la raison les Ouled Jounès du Dahra,

j'ai écrit à Mme de Guaïta pour la rassurer au sujet de son fils. Je t'avais adressé antérieurement une longue lettre où je te parlais beaucoup de lui, et je crains bien aujourd'hui qu'elle se soit arrêtée en route. Tu m'auras peut-être accusé de négligence, et, cependant, je suis très-loin de mériter ce reproche. Cela n'est pas possible après l'accueil si gracieux que j'ai reçu de ta nouvelle famille qui m'a gâté. A mon tour, peut-être, et sans te fâcher, je pourrais te soupçonner un peu. Frentz est de cet avis, quand je lui demande s'il a des nouvelles de Paris, et que je suis obligé d'avouer que je n'en ai pas.

Frentz espérait beaucoup une bataille d'Austerlitz ou, tout au moins, une bataille des Pyramides. MM. les Kabyles du Dahra n'ont pas eu les mêmes fantaisies, et il n'a été question que de quelques chasses, sans autre difficulté. Le fond du métier de soldat ne lui sourit guère décidément, et il n'est pas probable qu'il donne à la République une minute de plus de ses jeunes années. Nous causons quelquefois, et il en revient toujours à ses moutons, je veux dire à ses projets de ferme.

Il fait son service de brigadier dans l'escadron, et, hier soir, il était chef d'embuscade de nuit dans un ravin. Un moment, toutes les cataractes du ciel sont

venues protéger les voleurs et *favoriser* l'embuscade. Mais Frentz leur aura fait peur sans doute, car il ne s'en est présenté aucun.

Il ne trouve pas tout cela aussi poétique qu'il se le figurait, de loin, autrefois. Il y avait, cependant, torrent, arbres feuillus, rossignol, un peu de lune, costumes arabes, tout un déploiement féérique d'opéra.

Je viens, enfin, de recevoir une lettre de Rivet ! C'est une chance pour en avoir une de toi..... Il me raconte avec complaisance les bonnes journées qu'il a passées près de vous tous, et il a réveillé tous mes bons souvenirs. Sa lettre est datée de Bourgoin, où se trouve cantonné son régiment, *son beau* régiment de hussards, ses *six cents délicieux chevaux Navarrins,* qu'on a la barbarie de ne pas envoyer à Civita-Vecchia.

Tu ne m'en voudras pas si je te quitte un peu brusquement. Avant de t'embrasser en te disant adieu, je te prie de faire agréer autour de toi mes compliments les plus affectueux de tout cœur, et je demande à Mlle Julie de vouloir bien se charger de mes meilleures caresses pour Marie et le chevalier Maurice.

Mille vieilles amitiés.

BOSQUET.

8 juin 1849.

Comme tu le sais déjà, mon cher Gagneur, je reste armé du glaive et bien éperonné. Je trouve que cela est à merveille, quand je ne songe pas à toutes les amitiés qui m'attendaient à Paris. Je n'ai pas eu avec mon pays de Béarn la moindre correspondance ; je n'ai voulu faire de profession de foi d'aucune manière. — Si cela vous convient, nommez, et j'obéirai ; mais je ne demanderai rien et n'entends pas faire à ce propos le moindre signe. — Voilà ma déclaration, dont la conséquence a été ce que tu sais. Je reste donc soldat, et comme, à mon avis, c'est un joli état, je trouve que les choses sont au mieux.

Tu me parles de Bentzmann, il est donc à Paris ? Je ne comprends pas à quoi il passe son temps, quand il fume des pipes ; je ne reçois plus de lui la moindre réflexion sur les teintes brunes et rougeâtres de la « une et indivisible ». Je lui écris aujourd'hui, et, si tu peux le rencontrer, ce serait bien à toi de le malmener un peu à ce sujet.

Je te fais mes remercîments et mes excuses à la fois, très-cher ami, pour les soins et les embarras que tu t'es donnés en réglant mes affaires de quittances. Tu fais les choses de si bon cœur, que je

me risque encore à te demander un nouveau petit service. Je voudrais avoir deux choses de Paris : une belle Bible en français, qu'on puisse lire, le soir, sans se fatiguer les yeux, et l'atlas de Thiers. Peut-être le courrier Radiot, qui nous a menés de Marseille à Paris, s'en chargerait volontiers et remettrait les choses à l'hôtel des Empereurs, pour que le premier *Africain* de connaissance me les apportât. Cela serait à merveille, si tu te chargeais de payer à M. Radiot le port de mes burnous qu'il a pris à Paris pour les remettre à Marseille. Tout ceci est le diable à faire, et je serais honteux de tant demander, si je n'étais décidé à tout ce que tu ordonneras pour payer ma dette.

Je n'ai reçu du plus beau des colonels de hussards qu'une lettre plaintive sur le silence qu'il aurait eu grande envie de me reprocher, mais qu'il a été obligé de se reprocher à lui-même. Je viens de lui écrire un volume sur la colonisation et sur les Arabes. Je te ferai grâce de tout cela ; mais toi, les jours de pluie, tu pourrais bien m'envoyer sur le lointain politique de ces croquades, de ces boutades que tu commettais si bien. Songe que je suis un exilé, un demi-sauvage, et que j'ai besoin de la parole des civilisés.

Frentz reste civilisé, lui ; et je ne pense pas qu'il morde au harnais militaire. Le moment, ici, est mal choisi sans doute, mais il y a chez lui, je pense, un parti-pris. J'ai beaucoup couru depuis ma rentrée d'expédition, et il y a quelques jours que je ne l'ai vu. On me dit à l'instant qu'il est de service. Je me plains un peu de sa timidité, parce que je voudrais le voir tous les jours. Il me fuit un peu, peut-être parce que je lui parle raison. Il se porte à merveille, d'ailleurs, et fait résonner solidement ses bottes fortes et ses éperons de brigadier.

Je voudrais savoir à ton excellente Clara une santé comme celle de son frère. Ecris-moi donc bien vite que les eaux de Bellevue ont fait des miracles, et charge-toi, je te prie, pour elle, pour Mme de Guaïta et Mlle Julie, de mes souvenirs les plus affectueux, les plus reconnaissants et les plus respectueux. Je prie Mlle Julie de faire, à mon intention, mille tendres caresses à Marie et à Maurice, qui, je l'espère, permettent aujourd'hui à leur mère de songer à soi.

Je t'embrasse de bonne vieille amitié.

BOSQUET.

1er août 1849.

Mon cher Mellinet, c'est bien longtemps sans écrire, mais j'ai très-souvent pensé à vous, parlé de vous avec ceux qui vous avaient vu. Ecrire est mieux que de rester muet, mais rien ne remplace ces bonnes causeries que vous n'avez peut-être pas oubliées, et que, pour moi, je regrette tous les jours.

Si j'étais plus près de Sidi bel-Abbès, je partirais au galop pour aller serrer respectueusement et de tout cœur la main de l'excellente Mme Mellinet, faire à Mlle votre nièce mes plus gracieux compliments, et vous prier de me laisser vivre au milieu de vous quelques jours de cette bonne vie de famille, d'affection, de bon rire et de bonnes *histoires*.

Ici, bon Dieu ! je suis privé de tout cela. Où trouver un vieil ami comme vous, pour tout dire, et sentir un cœur chaleureux qui vous réponde ; où trouver une famille qu'on puisse un peu regarder comme sienne ?

Je songe souvent à ma vieille mère, que je voudrais près de moi ; mais les chaleurs extrêmes de ce pays me donnent des peurs pour elle.

Notre Afrique est bien changée ! mon vieil ami, et vous devez faire là-dessus de nombreuses réflexions.

Les anciens qui nous ont quittés, nous ont un peu *abandonnés* ; et c'est pitié de voir déchirer à belles mains ignorantes tout ce bel héritage de conquête. Le ministre, qui était venu s'essayer à la guerre d'Afrique et qui s'en retourna le cœur serré et l'amour-propre en souffrance, semble avoir gardé contre ce pays une rancune, dont il accable notre brave et patiente armée. Vous savez les difficultés qu'il a créées contre notre digne gouverneur ? C'est une pitié, et une grande douleur aussi ! C'est un oubli injuste et injurieux des droits les mieux établis. Je ne vous en écris pas davantage, mais je vous serre la main avec toute l'expression de cœur que vous comprendrez.

Mille vieilles amitiés.

BOSQUET.

Vous avez lu que Léon l'Africain se fait Russe. Je n'ai reçu de Paris aucune lettre qui me donne les raisons de ce départ et de cet abandon des affaires immédiates du pays. Je ne comprends pas ; mais je m'en attriste.

Si Prudon est de retour, mille amitiés pour lui.

Mostaganem, le 25 août 1849.

Pour peu que tu sois embarrassé de ton inspection, mon bien cher Gagneur, ne t'en gêne pas ; une de plus ou de moins, cela ne fera pas compte pour moi, qui en débite présentement comme on débite des fagots au bois. C'est pour te dire qu'il ne faudrait pas m'en vouloir, si j'ai été quelques jours en possession de deux charmantes lettres de toi sans y répondre par le moindre petit mot d'amitié et de remercîments.

Frentz a bien voulu, samedi dernier, se charger pour toi et les tiens de mes compliments, que j'étais dans l'impossibilité de formuler, et de t'indiquer aussi mon choix pour la Bible que je désire avoir avec moi dans mes courses. On dit que les femmes, lorsqu'elles se voient un peu abandonnées du monde, se jettent en religion ; je suis tellement seul ici, qu'il se passe peut-être en moi quelque chose de pareil, aux moustaches près.

Toi, mon cher Gagneur, qui es entouré de toutes les affections de la famille, qui trouves chez toi des sourires et de jolies petites mains d'enfants pour te caresser, tu ne peux pas comprendre ce vide de l'isolement, ce froid qui se fait autour de nous, à

mesure que nous vieillissons et que la société nous confie une plus grande part de pouvoir ou de responsabilité dans la conduite de cette grande caravane humaine.

Dans ces moments de froideur, une seule chose nous réchauffe, c'est le souvenir des vieux amis, du petit nombre de vieux frères qui nous restent. C'est alors que je voudrais avoir le loisir de t'écrire, mon bon Gagneur, et d'écrire à Rivet ; mais, le plus souvent, il me faut vous dire adieu, vous serrer la main par la pensée, obligé que je suis de suivre le mouvement de l'infernale caravane, au cri sourd de « Marche, marche ! » qui revient à toutes les minutes. Encore, si nous marchions ! Mais nous allons comme à « l'école de peloton », quand on commande : « Marquez le pas, marche ! » On ne marche pas, on remue, on fait semblant de marcher, on reste sur place, mais on conserve la cadence ; l'on est tout prêt à cheminer. Et voilà la situation. Je regrette de ne pas être président de la République pour en faire un message, qui aurait au moins la couleur de la vérité.

Le beau colonel de hussards est bien attristé : il pleure, comme un orphelin, notre brave maréchal ! Il me parlait dans sa dernière lettre du rôle qu'il a

dû jouer aux derniers événements de Lyon. Une heureuse chance lui a épargné la triste nécessité de verser du sang ; et, depuis, il songeait à l'Afrique, où l'on peut rester soldat en toute liberté de cœur et de conscience. Je vais lui écrire aujourd'hui, si le temps ne me manque pas.

Je n'ai pas su lire, et je suis d'ailleurs trop ignorant pour avoir compris un mot écrit en marge de ta lettre. Mais le cœur devine, et je suis bien sûr que j'ai mille remercîments à faire agréer à Clara pour un bon souvenir affectueux qu'elle a bien voulu m'écrire de sa main. J'envoie mes meilleures caresses à ma gentille Marie et au fier Maurice, en les priant de m'aider à m'acquitter auprès de leur mère. Charge-toi, je te prie, de mes compliments pour Mme de Guaïta et Mlle Julie.

Frentz a une belle santé ; mais le harnais ne lui va pas. Il songe toujours à faire une ferme en France ou en Afrique. Je me plains un peu de lui, parce qu'il me néglige. Nous sommes, cependant, les meilleurs amis du monde. Il faut dire, pour l'excuser de son peu de goût au métier des Césars, que le service des spahis et, en général, de toutes les troupes en Afrique, est présentement peu divertissant. Cela pourra changer, et il aura peut-être le temps

de se décider en pleine connaissance de cause. Des points noirs se montrent à l'horizon dans la province de Constantine, et tu sais que, dans ces climats, les orages gagnent avec une rapidité prodigieuse et enveloppent toute l'étendue du ciel.

Je te quitte, mon bien cher ami. Frentz a dû répondre aux questions que tu lui posais « à propos de bottes », ce qui a été jadis, quelquefois, ta manière. Je t'embrasse sur les deux joues de tout mon cœur.

BOSQUET.

J'ai eu une petite lettre de Bentzmann, je veux dire de Son Excellence le ministre plénipotentiaire de toutes les Russies, qui s'est exercé à écrire sans rien dire, comme il convient dans sa position.

Mostaganem, le 25 septembre 1849.

Mon cher Mellinet, le général Pélissier voulait fixer les courses de Mostaganem au 2 octobre, je ne sais pourquoi ! C'était devancer d'un mois l'époque habituelle et troubler bien des combinaisons. Il vient de reculer un peu et de les fixer au 8. Cette difficulté inattendue ne vous arrêtera pas, je l'espère, et vous me tiendrez, avec Mme Mellinet et Mlle votre nièce,

les promesses de l'année dernière. J'espérais toujours que nous en reviendrions à déterminer le même jour que l'an passé et j'attendais ainsi pour vous le dire. Nous avions la chance d'attirer M. le gouverneur, qui aurait été engagé d'honneur à faire l'aumône à notre pauvre haras. Je crains bien que la fête générale ne se ressente de la précipitation qu'on nous force d'y mettre. Mais, si vous venez, elle aura pour moi le même attrait que l'année dernière.

Je voudrais offrir ma maison à Mme Mellinet et à sa nièce, et ce sera bien ainsi dans le cas où le général Pélissier s'excuse. S'il vient, ces dames pourront trouver l'hospitalité chez Mme Eïchaker; je n'aurai pas ainsi tout perdu.

Songez que je ne vous ai pas serré la main depuis un an, que nous avons de beaux poulains et de belles pouliches à vous offrir, quelques beaux chevaux que vous verrez courir avec plaisir. Songez que je me trouve trop rarement avec de vieux amis, et qu'il y aurait de la cruauté à vous si vous mettiez des obstacles à votre voyage. J'ai d'excellentes cigarettes, et une foule de choses à vous conter sur le petit canapé bleu.

Et maintenant, je me tourne vers vos dames en les suppliant de m'aider à vous empêcher de manquer

de parole. Je les prie d'accepter mes compliments les plus affectueux, et, à vous, mon vieil ami, je vous serre la main de tout mon cœur.

BOSQUET.

1850

Mostaganem, le 2 janvier 1850.

Mon cher Mellinet, vous êtes si bon pour moi que vous saisissez toutes les occasions de me réchauffer le cœur avec cette bonne et franche amitié que vous voulez si bien me conserver, et que je vous rends de toute mon âme. Laissez-moi donc en vous remerciant vous embrasser *bien serré*, comme on dit chez moi ; mais que je vous dise tout de suite combien cela me peine que ce soit encore mon tour de recevoir des étrennes de la République. Mon tour serait au contraire d'adresser à vous, mon vieil ami, et à tant d'autres, de nombreux compliments ; mes vœux de renouvellement d'année n'ont pas un autre objet.

C'est que, si les choses en allaient ainsi, elles iraient bien ; pour le présent, elles menacent de ne point aller du tout. Je viens de voir Nérat, qui arrive de Paris avec une fort jolie femme et avec de laides

nouvelles. Le gouvernement de l'Algérie y était aux enchères, au rabais ; c'est une réaction de l'autorité civile, une manière de déprécier les choses au point de vue militaire et de préparer curée aux habits noirs. Or, une chose fait mal dans tout cela ; c'est que la pensée de lutter ne serait pas venue aux ennuques, si les *nôtres*, le *bou haraoua* et Cavaignac, ne leur avaient donné des armes et de l'appétit le 9 décembre 1848. C'est une désolation ! L'excellent général Charon, en faisant tant de bonnes choses, et substituant la régularité à tant de désordres anciens, ne s'est pas préoccupé autrement des questions d'initiative, parce qu'il ne songeait pas encore à créer ; et, de bonne foi, il s'est laissé donner par le ministre des ordres de détail qui ne devaient émaner que de lui-même. Le bureau de Paris a donc aujourd'hui barres sur le gouverneur, et, comme le bureau porte habit noir, il manœuvre pour l'habit noir.

Que font à ces-gens là les chances d'avenir, de prospérité et de misère, de paix ou de révolte ? Ni leurs noms ni leurs personnes ne seront engagés. La culbute passera, dans l'histoire, inaperçue entre deux époques de forte épée. Les coups à recevoir dans les révoltes ne regardent point ces messieurs ; mais il y a des positions à atteindre, des salons à tenir, des

grimaces et des singeries à faire, des poses de conquérant à prendre, il y a à filer honteusement dès que cela n'ira plus; cela est fort acceptable pour une certaine classe de gens.

Pour moi, mon cher ami, ce n'est ni tel ou tel général qui est en cause ou en discussion ; c'est la position du gouverneur et son habit.

Le *bou haraoua* ne peut venir que dans une pensée politique : l'espérance de grandir un nom pour plus tard, en faisant ici de la colonisation avec autant de bonheur qu'il a fait autrefois la guerre. Je vois à cela peu de chances.

S'il fallait choisir entre les autres pour remplacer l'excellent général Charon, je serais de votre avis, et j'en suis depuis longtemps, l'ayant écrit, il y a un mois tantôt, *à votre vieux Roi*. — Mais je me figure que Charon a bien des chances pour rester.

Quant aux romans que vous faites en tirant des conséquences, je n'en suis pas du tout, et n'en puis être. Mon petit pays de Mostaganem suffit à merveille à mon ambition, et je serais heureux qu'on me permît d'y faire longtemps tout le bien que je désirerais y faire. Un peu plus d'initiative, voilà tous les vœux que je formerais pour moi. Mais, avant ceux là, j'en forme d'autres depuis longtemps, qui me

mettront, je l'espère bien, prochainement le cœur à l'aise en faisant monter à l'horizon de Sidi bel-Abbès deux jolies étoiles, qui auraient dû venir plus tôt. Elles vous consoleront de l'éloignement de votre si excellente nièce, qui vous a quittés pour habiter Oran. Je vous prie de me permettre de lui adresser ici mes félicitations et mes souhaits pour tout le bonheur que lui méritent son bon cœur et son charmant caractère.

Je prie M[me] Mellinet d'agréer tous mes remercîments pour les compliments qu'elle veut bien m'adresser. Si j'osais, je lui ferais bien un peu querelle sur certaines promesses qui ne se sont point réalisées aux courses. Votre appartement réservé — le mien — a été occupé, le jour même des courses, bien autrement que je ne me l'étais promis, et j'y ai terriblement perdu !

Voulez-vous serrer de ma part bien cordialement la main à Prudon ? Si le courrier apporte ici quelques nouvelles de Paris, une solution de cette question du gouverneur, je vous les dirai tout de suite.

Je vous embrasse de tout cœur.

BOSQUET.

J'allais oublier de vous dire mille et mille choses

les plus amicales dont m'ont chargé pour vous Dupuch et l'écuyer *San Hilario,* qui a une entorse, — non pas au gosier.

Lambert et Maurice — qui va mieux — vous sont bien reconnaissants de votre bon souvenir, et vous prient d'agréer leurs compliments bien respectueux. — C'est un état-major qui sait son monde et s'exprime fort convenablement. — Où êtes-vous pour que nous disions quelques *histoires !*

Mostaganem, le 23 janvier 1850.

Mon cher Gagneur, si ce n'était pas pour enrager d'un trop long temps passé sans nouvelles de toi, il y aurait calcul à te laisser faire le paresseux pour avoir le plaisir de lire tes admirables soumissions et tes excuses ; mais j'aime mieux ne pas enrager. Cela dit, je t'embrasse de tout cœur, et sans beaucoup de rancune ; tiens, sans rancune absolument, parce que je me souviens de mon Evangile : — « que celui qui se sent sans péché, lui jette la première pierre. » — Et puis, il m'en faudrait avoir aussi pour Rivet, qui n'écrit plus du tout et devant qui tu as eu la bonhomie de t'accuser. Il doit se frotter les mains, le

scélérat ! de se voir traiter ainsi, quand il mériterait des injures.

Bentzmann a fait beaucoup mieux que vous deux : j'ai eu de lui deux lettres fort longues et très-intéressantes, l'une de Varsovie, l'autre de Saint-Pétersbourg. Je sais maintenant par cœur l'empereur, la princesse Olga, les mœurs russes, l'armée russe ; mais il n'a pu dire un mot du plus intéressant. Je voudrais bien être à ta place pour le recevoir à Paris et le faire causer entre deux pipes de Kalmouk, dont il aura très-certainement rapporté de superbes échantillons.

Je voudrais être là aussi pour juger un peu de l'avenir que préparent à l'Afrique tous les prétendants, qui la mettent, à ce qu'on dit, comme en adjudication. Il y a crise, et il faut un dénoûment ; on ne peut plus continuer sur la route actuelle. Notre gouverneur s'est laissé enlever, une à une, toutes ses prérogatives de général en chef ; il ne lui reste plus la moindre initiative, et le ministre actuel, comme son prédécesseur, a laissé l'autorité civile faire des débauches d'absurdités. Il en résulte un gâchis déplorable. Le général Charon n'était venu que pour mettre de l'ordre dans les liasses d'affaires non traitées par ses devanciers ; il s'y est employé avec tout le zèle et

l'aptitude que chacun lui reconnaît ; mais il n'a pas su garder sa position de général en chef, qu'il n'ambitionnait pas. Ne s'est-il pas laissé écrire et dire même du haut de la tribune par le guerrier d'Hautpoul que son rapport de Zaatcha aurait dû être daté de Zaatcha et non d'Alger ! Au printemps dernier, comme il faisait entrer des colonnes dans la Kabylie et dans le Dahra, le ministre lui criait de Paris : — « Mais vous êtes donc enragé aussi, vous ! vous voulez faire la guerre, vous allez y exciter les popu-tions !... »

Et, là-dessus, toutes les chicanes les plus plates, que cet honnête général Charon nous renvoyait religieusement. Par exemple : après avoir soumis les Ouled Jounès et leurs amis du Dahra avec les deux colonnes dont j'avais le commandement, j'ai reçu ordre de faire la balance des dépenses et recettes de l'expédition !..... Il s'agissait de savoir si l'opération commerciale était bonne.... J'avais un peu songé à l'action morale et au résultat pour l'avenir, et je fus un peu étonné de ces questions.

Tu vois où l'on en est arrivé : c'est une démolition du gouverneur, de la position du gouverneur militaire ; c'est un joli petit complot des bureaux et de MM. les administrateurs civils. Mais je ne puis

croire que ces intrigues réussissent à rien de sérieux. La vérité écrasera toutes ces folies de l'ignorance, de la présomption et de l'avidité.

On attendait le général de Lamoricière, dit-on, pour lui offrir le commandement de l'Algérie. Peu de gens pensent qu'il se baissera pour si peu, tandis que d'autres espèrent qu'on l'éloignera ainsi de Paris. Je voudrais beaucoup être là, quand il arrivera, pour lui dire où nous en sommes.

Quoi qu'il advienne des offres de commandement dont on parle, il est évident qu'on prendra son avis sur ce qu'il y a à faire, et je voudrais l'avertir que le système administratif qu'il a voulu agrandir, n'a fait que des fautes, a créé des embarras et produit seulement de fiévreuses ambitions.

On écrit beaucoup en Afrique ; les idées trouvées, il y a cinq ou six ans, sont exhumées des cartons, rééditées par *nos capables* sous forme de circulaires ou de questions posées timidement. Ce sont des courriers-monstres; il y a ripaille dans les bureaux. La poste, d'une part, le télégraphe, de l'autre, vous tiennent en prison chez vous, et il n'est plus question de voir et de courir le pays. Au reste, il a été entendu qu'il n'y a rien à faire dans l'intérieur du pays : *il n'y a plus d'Arabes* ; c'est reconnu officiellement.

Le plus joli, c'est de voir les peurs qui leur viennent par intervalles. Quand Zaatcha a commencé, il n'y avait pas assez de malédictions contre le chef de la province de Constantine : — Pourquoi n'avoir pas soumis en détail cette province comme celle d'Oran ? Il y fallait employer les troupes à l'instant..... Dépêches sur dépêches : — Préparez-vous ! — Zaatcha fini, chacun se rendort au bruit paisible des plumes qui vont sur le papier traçant de longues circulaires sur l'air : *Deux et deux font quatre,* etc.

Me voilà lancé, et je bavarde sans songer que je ne t'ai pas encore demandé des nouvelles de ta femme, dont je serre la main affectueusement, si elle veut bien la tendre à un ami de tout cœur. Sa santé, je l'espère, se rétablit mieux chaque jour. La petite Marie et le guerrier Maurice me permettront bien de leur faire mille caresses et de réclamer ma part de ces baisers que je suis obligé aujourd'hui d'accepter par la poste seulement.

Frentz m'a donné des nouvelles de Mme de Guaïta et de sa sœur Julie ; il m'a promis plus d'une fois de leur offrir mes souvenirs les plus respectueux. Décidément, notre mameluk se fera fermier ; mais il aura appris au métier de soldat la valeur de bien des choses. Je lui reproche toujours une manière réservée,

qu'il aurait dû abandonner avec nous et avec des jeunes gens de son âge. Il reste au quartier souvent à rêver de fermes et d'avenir ; souvent il oublie combien il me rend heureux, quand il vient me donner des nouvelles de vous tous et causer, en dînant, de Paris, du passé et de tous ses projets. Sa santé est superbe !

Nous attendons toujours la caisse de livres, qui finira bien par trouver la rade de Mostaganem, malgré la mauvaise adresse que Frentz vous a donnée.

Que je n'oublie pas de te déclarer que tu n'es mon débiteur que de la plus petite somme, une cinquantaine de francs, je crois. Là-dessus, mon bien cher ami, je vais te quitter brusquement; on me donne à peine le temps de t'embrasser sur les deux joues, — j'aime bien l'idée de ta gentille Marie, — je t'embrasse une fois de plus pour elle.

BOSQUET.

Mostaganem, le 8 février 1850.

Mon cher Gagneur, tu ne m'en voudras pas, si je te serre aujourd'hui la main sans m'arrêter, et te priant de remettre la lettre ci-jointe à Bentzmann, dont je n'ai aucune nouvelle. Je te recommande cette lettre tout spécialement.

Je t'ai parlé l'autre jour de notre jeune mameluk ; il continue à se porter à merveille, mais à préférer la vie des champs à celle des camps. Il vous reviendra donc, quand il aura payé ses dernières journées de service à la République. En attendant, il se promène souvent sur la route des télégraphes, commandant en chef les troupes de ravitaillement. Il y a un brigadier du train, vieux soldat d'Afrique, qui lui raconte des histoires qui feront votre bonheur un jour. Je regrette, pour lui, que les Arabes ne nous aient point fait une jolie petite révolte, et qu'il s'en retourne sans un bon baptême de soldat. Sa pacotille de souvenirs eût été plus complète.

Bentzmann te dira les nouvelles. — A ta femme mes hommages les plus affectueux, et à tes enfants mille caresses. — Tout à toi.

BOSQUET.

Mostaganem, le 8 février 1850.

Mon cher Bentzmann, je ne vous ai rien écrit depuis longtemps, ne sachant pas où vous adresser ma lettre. J'avais hâte cependant de vous remercier de vos intéressants tableaux de la Russie, interrompus trop tôt au gré de mes désirs..... Il y manque, sur l'armée, bien des appréciations que vous me faisiez espérer. Si vous êtes à Paris, dans votre ancien appartement de la rue de l'Université, et si je pouvais vous arriver, comme l'année dernière, je serais demain assis au pied de votre lit à vous poser des questions et à répondre aux vôtres.

Nous ne vivons pas ici depuis plusieurs mois ; il y a tant de points d'interrogation pour les personnes ! et aucune solution satisfaisante des affaires. — Le gouverneur s'est laissé plumer par le ministre et retirer la totalité de sa force d'initiative. Il en résulte une torpeur désolante pour la production de la pensée, et, quand l'idée est émise, on la passe par tant d'étamines, la pauvrette, qu'elle revient de Paris, défigurée, méconnaissable.., si elle en revient.

Je ne sais où vous en êtes là-bas de l'intérêt que vous portez au « pays des Bédouins » et des nouvelles positives que vous en avez.

Au hasard, je vais vous dire que partout, ici, l'on a compté longtemps sur le retour du *bou haraoua* à Paris pour trancher la question du gouverneur et de la marche à suivre. Quelques-uns s'étaient figuré que le *bou haraoua* accepterait le gouvernement, comme un moyen de grandir son nom en France en débrouillant une question énorme et nationale, où tous les autres restaient *emburnousés*.

Beaucoup n'attendaient du *bou haraoua* que des paroles de bon sens, d'expérience, claires et nettes, une direction nouvelle, des choix de personnes et des conseils qu'on accepterait de lui.

Je ne sais quel aura été son rôle, en arrivant à Paris, au milieu de cet encan — au rabais — auquel le gouvernement d'Afrique a été abaissé.

Maintenant, voici l'état des esprits en Afrique. Il y a eu conspiration des eunuques de l'administration civile, à Paris et ici, pour changer le commandement et le retirer absolument à l'armée. Tout ce qui veut marcher, parmi les colons, le peu de gens utiles et de bonne foi admettent de plus en plus, par expérience, que l'avénement du pouvoir civil sera la banqueroute de la conquête.

Mais le mot d'ordre a été donné dans l'armée des porte-plumes et dans les bandes de sangsues non

travailleuses, et tous les efforts sont dirigés vers le but tant poursuivi de l'annulation du pouvoir militaire. Malheureusement, le caractère de notre gouverneur, qui n'est pas celui de l'étalon, a beaucoup servi toutes ces intrigues. On a tant fait ici et à Paris, qu'on l'a mis tout nu, et qu'enfin le voilà forcé d'aller en France pour discuter et revenir sur tout cela.

Je reste fort affligé au milieu de tant de misères, qui annulent les forces vives et font perdre à la fois le temps, l'argent et peut-être la patience de la nation. Ce n'est pas qu'il n'y ait du travail de fait sur le sol, mais il y avait à faire, à propos, et ailleurs, et mieux. Ainsi, la « question arabe » est parfaitement oubliée. Est-ce qu'il y a encore des Arabes ? Les bureaux arabes se dégoûtent beaucoup et sont accablés d'écritures stupides, qui empêchent de monter à cheval ; et, tout en même temps, on permet à la presse d'attaquer leurs actes ; leur pouvoir s'en va tous les jours. Vous verrez qu'on arrivera à prouver que les bureaux arabes n'ont servi qu'à exciter les Arabes contre nous. Ils subissent les conséquences de l'appauvrissement du pouvoir du général en chef.

Si vous saviez à quoi je passe mon temps ici, vous me plaindriez sincèrement. Par le télégraphe et par des courriers ordinaires et extraordinaires,

mais toujours monstrueux, je suis au bout des deux sonnettes d'Alger et d'Oran. Impossible de passer une nuit dehors ; vous ne pouvez imaginer rien de plus mortel pour les gens et les choses ; je me sens d'une inutilité complète à raison de la non valeur des bavardages qu'ils me font écrire. Hier, je répondais officiellement aux questions des gens du grand fourneau arabe d'Alger en envoyant copie de dépêches d'il y a cinq ans, en leur disant : « Connu ! connu ! » Mais ces Messieurs font leur instruction à nos dépens et nous font recommencer à l'*alphabet*.

Je ne voudrais pas, cependant, perdre mon temps, et je tâche de lire des cartes d'Europe et de vieux livres. Cela me conduit tout naturellement à songer que, sur le terrain, je verrais bien mieux; et, de là, une certaine rage de courir qui me *galope*. Si j'avais à moi douze mille francs à dépenser par an, j'aurais déjà prié le ministre de me mettre en disponibilité et de m'accorder des passeports pour voyager en Italie et en Allemagne.

Je ne sais si des officiers français font ainsi des pèlerinages militaires ; mais il me semble que c'est le seul moyen de se préparer pour l'avenir. Je me sens fort ignorant, et je voudrais apprendre. A lire toujours dans le même bréviaire, on n'apprend plus.

Il y a peut-être aussi un peu de dégoût au fond de ma pensée. Excepté Crény, je ne vois ici que des jaloux du *bou haraoua* et de très-suspectes intentions à mon égard. Ils n'ont rien à reprendre dans ma besogne, et j'y mets bon ordre ; mais je les vois me montrer des dents toutes prêtes ; ils profiteraient volontiers de mon travail, et je ne puis compter d'ailleurs que sur un système de froideur, pour ne pas dire d'inimitié jalouse et soupçonneuse. A Oran, on se figure toujours que mon œil ne quitte pas le Château-Neuf comme but de convoitise de tous les instants. Cela serait insupportable, si je ne l'oubliais tant que je peux.

Ecrivez-moi un peu, mon cher Bentzmann ; faites au général mes amitiés respectueuses les plus dévouées. Je ne lui écris point, parce qu'il ne lit pas les lettres et n'y répond jamais. Je vous suppose près de lui, et vous me remplacerez. — Mes hommages bien respectueux à Mme de Lamoricière et à la belle Jeanne.

Je vous serre la main, mon cher ami, et vous prie de faire mes amitiés autour de vous, à Jarras, à Charras — si vous le voyez — et à ceux qui veulent bien ne pas m'oublier.

BOSQUET.

A Madame Mellinet.

Mostaganem, le 21 février 1850.

Chère Madame,

Je serais fort confus de la date que je mets à cette lettre, si, très-consciencieusement, je n'avais la conviction que je ne suis pas coupable. Je voulais vous remercier à l'instant de votre gracieux souvenir, de ces jolis vases en bois si parfaitement tournés que vous avez bien voulu m'envoyer, et je comptais que c'était chose facile de charger deux mulets de ces rondins de vieux cèdre que vous sembliez désirer. Eh bien ! Madame, chaque jour mon espoir a été trompé ; le chef du génie, l'ingénieur des ponts-et-chaussées, l'architecte de la ville, tout le monde s'est employé pour trouver ce qui autrefois était si commun à Mostaganem et qui est aujourd'hui devenu presque introuvable.

C'est d'aujourd'hui seulement que date mon repos d'esprit, puisque je puis vous envoyer une chose qui vous sera agréable et vous présenter des compliments bien reconnaissants, remis chaque jour au lendemain pendant un si long temps. Si vous n'êtes pas aussi indulgente que vous êtes bonne, vous

Après tout ce que le général a souffert, tu comprendras combien je désire que Bentzmann me donne des nouvelles et me fasse savoir qu'il lui a exprimé ce que j'ai ressenti.

Nos affaires en Afrique marchent toujours comme une lourde colonne, mal surveillée, à travers de mauvais sentiers sans ombre, sous le poids de cette cruelle incertitude, qu'on ne sait pas bien où est le bivouac et s'il y aura du bois et de l'eau. Quand je songe que l'outrecuidance de nos hommes d'Etat rend inutile toute expérience de guerre, tout savoir, toute étude d'un pays, je me prends à ne trouver de saveur à rien.

Je *pioche*, cependant, ce que nos aînés ont fait, mais sans espérance que jamais nous ayons, lorsque le moment des grosses luttes sera arrivé, le pouvoir d'initiative qui les grandit si fort.

Ton atlas de Thiers me sert à merveille. Je profite du départ du capitaine Michel, adjudant-major au bataillon indigène de Mostaganem, pour renvoyer la deuxième livraison, qui était en double expédition, et l'échanger contre la troisième. Es-tu fou de chercher une excuse pour cette erreur de libraire ? Cela est tout simple et bien facile à réparer.

Je te fais donc mes remercîments, et je compte si

bien sur toi pour quelques commissions, que je vais te prier de passer chez Boivin, aîné, 12, rue de la Paix, et d'y payer avec mon reste de crédit des gants que Michel s'est chargé d'y demander pour moi. Michel nous reviendra par le bateau de Marseille du 18 avril, il ne fait que passer à Paris.

Je ne sais de quelle façon commencera la première lettre de Rivet, s'il m'écrit ; tu devrais lui préparer quelque chose de bien contrit. Je n'entends plus parler de lui du tout — que dans tes lettres ; — c'est-à-dire à peu près pas du tout.

Frentz se porte à merveille ; mais il tourne au sauvage, on ne peut le voir. Nous avons songé pour lui aux galons d'or, il y a plusieurs mois ; mais il faut une vacance, les cadres sont pleins ; croyez tous que j'y ferai de mon mieux. Tu peux compter aussi que Frentz ne se rengagera pas ; il y a longtemps que son parti est pris.

Je présente à Mlle Julie tous mes compliments très-reconnaissants pour son gracieux souvenir ; en serrant la main de tout mon cœur à Clara, je voudrais lui donner toute la santé que je lui désire ; mes meilleures caresses à tes enfants.

A toi mes vieilles amitiés.

BOSQUET.

Je remettrai peut-être cette lettre à mon officier

d'ordonnance, Maurice de Dampierre, qui va en congé et que je te recommande; je l'aime comme on aime un fils.

Alger, le 20 juin 1850.

Mon cher Mellinet, l'épée de Barral qui est tombé glorieusement au milieu des Kabyles de Bougie, vous revenait de droit; et je reste désolé qu'on ait pu admettre, pour la première fois, dans l'armée d'Afrique, qu'il fallait écrire en France pour remplacer un officier tué à l'ennemi. Vous savez que M. le gouverneur me fait l'honneur de me désigner pour aller opposer à ces Kabyles une poitrine comme celle de Barral; je tâcherai de leur montrer qu'ils auront de la besogne, s'ils veulent se débarrasser de tous les vieux du « Gharb ».

Je m'éloigne, cependant, avec tristesse d'un pays qui était devenu pour moi une seconde terre natale, peuplée de vieux amis et de si bons souvenirs. Adieu donc, mon cher ami; conservez-moi votre amitié, si franche et si chaleureuse, et laissez-moi espérer que les distances ne seront pas une cause de ralentisse-

ment dans nos relations de lettres, trop rares déjà selon mon cœur.

A vous bien cordialement.

BOSQUET.

Mes hommages respectueux à Mme Mellinet et à votre excellente nièce. — Mes vives amitiés et mes adieux à Prudon, avec mes vœux pour que la fortune vienne sourire à ses beaux travaux et à son dévoûment à la chose publique.

Alger, le 22 juin 1850.

Mon cher Gagneur, je pars dans quelques heures pour Sétif. Le gouverneur, dans une lettre très-gracieuse, pleine d'estime et de la confiance la plus aimable, me donne ce commandement et m'éloigne de la province d'Oran. Le soldat ne peut que se réjouir des difficultés qui vont surgir entre Sétif et Bougie, mais le vieux « mokhrasni » de la province d'Oran ne se laisse pas tromper à ces combinaisons, et le général Pélissier a été, dans le temps, trop contrarié d'entendre chaque jour répéter à ses oreilles que le général Bosquet irait à Oran, pour qu'il ne m'en écarte pas, tant qu'il le pourra, dans ses conseils à son ami, le gouverneur Charon.

Ce dernier a accepté du ministre un général venant de France, Chalendar, plus ancien que tous les brigadiers d'Afrique ; et, pour caser celui-là, il faut en déplacer trois ou quatre autres. De ce fait, que le gouverneur a accepté du ministre un général de France pour remplacer de Barral tué à l'ennemi, il faut conclure que l'armée d'Afrique n'a plus un colonel d'avenir, ou bien que l'on doit renoncer aux principes de tous les temps, qui veulent que l'épée de celui qui tombe à l'ennemi soit relevée par quelqu'un sorti des rangs de la même armée. — Nous tombons un peu en quenouille.

Comme il est peu probable que j'aie le temps de dire tout ceci à Bentzmann, tâche de le voir et de lui lire ma lettre. Il la lira au général de Lamoricière, qui en fera son profit, et le nôtre, s'il peut.

Le jeune mameluk a son congé, et s'en retourne par Alger. Je lui ai remis ton billet de mille francs, qui était fort nécessaire, mais comme si cela venait de moi et avec prière de compter avec toi, attendu que tu veux bien être mon « argentier » à Paris.

Je suis tout attristé de n'avoir pas lu dans ta lettre de bonnes nouvelles bien décidées de la santé de ta femme. Serre-lui la main pour moi de bien tendre et respectueuse amitié. Je remercie mille fois Mme de

Guaïta et Mlle Julie de leurs bons souvenirs; j'ai besoin de toutes ces amitiés pour me réchauffer le cœur, car je m'en vais loin et bien seul.

Pourquoi le beau hussard ne m'écrit-il plus? Je viens encore de lui envoyer une lettre ; il ne me gâte guère, mais je l'embrasse tout de même du meilleur cœur.

Pardonne-moi, si je te dis adieu si promptement; je n'ai que le temps de faire mon sac et de suivre le tambour qui bat la marche.

Mille vieilles amitiés.

BOSQUET.

---

18 décembre 1850.

Mon cher Rivet, quand Gagneur et toi seriez encore plus coupables, plus paresseux, je n'aurais pas la force de trop vous gronder ; je charge votre conscience de me venger, lorsque vous serez ensemble et que vous penserez à celui qui est seul au beau milieu des Bédouins français et indigènes.

Ce que tu dis de la situation des choses en France me semble très-juste ; il y a surtout une idée qui me va, c'est qu'il ne faut point quitter la partie et abandonner le tout aux *dévorants*.

Les positions difficiles ne sont jamais fort gaies de près, quelque gloire, quelque honneur qu'il y ait à les occuper. Mais ce serait une honte et un remords pour toute la vie que de les abandonner. Nous valons mieux que nos aînés de l'armée, j'en ai la conviction, et, malgré les moments de tristesse dont tu parles, et qui vous conseillent de repousser le calice, j'ai l'espérance que notre patriotisme laissera des marques et ne faiblira pas comme aux époques des deux Restaurations, de honteuse mémoire.

Assurément, mon cher ami, je trouve très-juste aussi cette pensée, qu'il ne serait pas loyal de forcer la France dans des destinées trop difficiles pour elle. Ainsi, il y aurait barbarie à mettre sur un cheval vigoureux un enfant de douze ans et à exiger de lui qu'il se servît, sur ce cheval, d'armes lourdes et bonnes seulement pour un bras nerveux. Mais, quand cet enfant aura du poil au menton, des membres robustes, serait-ce bien de l'éloigner du champ de manœuvre, de ne pas lui permettre de s'essayer et d'aller ainsi, bien armé, vers le but qui lui est marqué ?

C'est une question d'âge. Pour moi, je ne saurais admettre comme but réel, rationnel, et vers lequel tout marche indépendamment de nos conciliabules politiques, que la République.

Comment nos premiers essais pourraient-ils offrir des succès décisifs, lorsque les lois ne sont pas faites, lorsque nos gens d'affaires reculent devant les conséquences ?

La première loi qu'il faut rédiger et proclamer en France, c'est la grande loi de responsabilité, appliquée à chaque fonction publique. — La page coupée en deux par une ligne ; — d'un côté, les limites du pouvoir donné, de l'autre, la responsabilité parallèle qui suit, menaçante comme le tranchant de la hache, menaçante pour les cœurs faibles des intrigants, des hommes de mauvaise foi, mais qui n'a rien d'effrayant pour un cœur loyal, ferme et sûr de sa conscience.

Penses-tu que d'Hautpoul nous eût engagés dans ses pétrins, si une loi sérieuse promettait une forte râclée à celui qui a aventuré les choses sans conviction ? Il se serait abstenu, ou n'aurait agi que sur des certitudes, et mieux, n'aurait pas accepté la fonction, cédant la place à un autre plus capable que lui.

Avec des lois de responsabilité et une vigoureuse magistrature qui existe, les fiévreuses ambitions et les lâchetés avides resteront dans l'ombre, et la France aura pour guides ses enfants les plus forts, les plus généreux.

Sans ces lois, longues et difficiles à élaborer, il n'y a pas d'avenir en France. Le drapeau où sont inscrits les mots, « liberté, égalité, fraternité », n'a plus de valeur motrice ; il y faut ajouter aujourd'hui *responsabilité*, mais responsabilité effective et détaillée dans la loi.

N'est-ce pas une honte que ce changement de gouverneur décrété pour des passions, des intérêts particuliers, sans aucune appréciation des convenances générales.

L'honnête et trop facile général Charon n'a d'ailleurs recueilli que ce qu'il avait semé de concessions perpétuelles. Il n'y avait chez lui ni la volonté ni l'audace d'un général en chef qui sent sa valeur.

Aujourd'hui, d'Hautpoul, devenu général en chef, réclame toutes les initiatives qu'il refusait au pauvre Charon. Est-ce à dire que sa nouvelle position lui a fait voir clair dans la nécessité des choses ? Mais alors ce n'était pas un homme bien intelligent que le ministre d'Hautpoul ? Non, non, il n'y avait pas ignorance, mais calcul intéressé, et trop grande facilité pour opprimer. Voilà le beau spectacle, le bel exemple donné à l'armée !

On me raconte que ce gouverneur ne peut pas

comprendre qu'il reste un recoin de l'Algérie en armes contre nous. C'est charmant! Lui qui accusait son prédécesseur de mettre trop son képi sur le coin de l'oreille, — l'honnête général Charon! — de tirer sa rapière et de se promener en criant : « qui qu'en mange ? » ; le même homme, après quelques jours passés à Alger, déclare qu'il est ridicule de ne pas être établi au Djurjura, de n'avoir pas sillonné la Kabylie de belles routes, de n'y avoir pas bâti des forts, des villages, etc., des bouchons pour se rafraîchir en route. Tu vois bien que les Africains sont des niais, qui n'avaient jamais songé à de pareilles choses, et qu'il nous fallait enfin ce foudre de guerre et ce soleil d'intelligence, pour nous mener en guerre et nous montrer le chemin. — *Sic vos non vobis !...*

Mais, enfin, s'il obtenait de l'argent et des troupes pour aller chez les Zouaouas au printemps, je lui laisserais volontiers pâture pour sa vanité, qui me semble aussi saillante et aussi laide que son ventre.

En attendant, on me laisse ici sans moyens, sans les bataillons promis, presque sans argent, et je tâche de faire en utilisant tout jusqu'à la moindre force.

Les révoltés des Beni Melikeuch, où est réfugié depuis longtemps un chérif nommé Mouley Brahim,

ont été fort exaspérés contre les gardes que j'ai établies sur les passages. Et, comme ils n'avaient plus d'issues pour leurs brigandages, leur seul moyen d'existence, ils ont attaqué, l'autre nuit, une « smala », près des Bibans, où était le capitaine Bonvalet — de l'artillerie — chargé des affaires arabes de la Medjana et de l'Ouennougha. MM. les révoltés ont reçu une pile carrée et ont fui en désordre par les Bibans, laissant entre nos mains le cadavre du frère du chérif, et emportant d'autres cadavres et des blessés. Là-dessus, des insurgés déserteurs de la subdivision ont demandé grâce et rentrent ; l'un d'eux va nous faire faire un bon coup sur ce qui reste. Mais n'est-il pas désolant qu'on nous refuse ce qu'il faut pour attaquer ce repaire et pousser loin dans la montagne nos avantages ?

Je n'ai pas vu, depuis ta lettre, le vieux Mokrani ; je me promets de le taquiner un peu sur ses amours printanières.

Adieu pour aujourd'hui. Je serre la main à Gagneur, malgré son silence. Je charge sa femme, Mme de Guaïta et Mlle Julie de l'accabler de tous les reproches qu'il mérite. Bonne chance de tout cœur au jeune fiancé de Guaïta, qui a oublié sans doute sa première fiancée, l'Afrique.

Je suis loin de songer aux joies de ce monde : mon pauvre frère, mort ruiné et désespéré dans la Guyane, me laisse des embarras... Que la Providence est singulière de refuser la fortune à ceux qui auraient tant à distribuer autour d'eux !

Adieu, ami, et mille vœux pour la nouvelle année.

BOSQUET.

Tu ne me dis rien pour Renoux ? — Si tu vois Canrobert, serre-lui la main de ma part, de bonne vieille et bien chaude amitié.

Sétif, le 25 décembre 1850.

Je vous embrasse d'abord, mon cher Mellinet ; voilà qui me soulage le cœur.

Vous savez, mon cher ami, combien je suis resté triste, lorsqu'un choix, que j'étais loin d'ambitionner, me jeta en avant de mes vieux camarades d'Afrique. Aujourd'hui, j'ai moins de ces regrets, et votre nomination m'a fait entrer dans le cœur un rayon de joie. La vue de ces étoiles, qui iront si bien à votre brave épée, fait oublier un instant les retards et les ennuis passés; vous devez être heureux présentement.

Je me figure d'ici le bonheur de Mme Mellinet et

de l'excellent cœur de votre nièce. Permettez-moi de leur offrir ici mes souvenirs respectueux, pleins d'une véritable affection, et de leur exprimer que je partage de droit la joie de famille.

Nous resterez-vous en Afrique ? Je le désire bien et nourris toujours l'espérance de me rapprocher de vous. Qu'iriez-vous faire en France, si nos voisins ne nous cherchent pas querelle ? Notre belle conquête a besoin longtemps encore de ses enfants les plus vaillants. Restez donc, et n'imitez pas ceux qui ont abandonné la belle fille aux yeux noirs après en avoir obtenu un sourire.

Les projets pour le printemps sont à l'étude. Je doute que, de nos côtés, on se décide à attaquer le taureau par les cornes chez les Zouaouas ; mais on me fait espérer, au moins, une campagne pour dégager Djidjeli et l'est de Bougie. En attendant, je tâche de mettre un peu de « gharb » dans ce « cheurg » de Sétif, pays neuf et vraiment bien intéressant.

Je vous embrasse de nouveau et vous fais mille vieilles amitiés.

BOSQUET.

1851

5 juillet 1851.

Mon cher Gagneur, je n'ai véritablement pas la force de gronder et de me plaindre de ta paresse, parce qu'une de tes lettres, si pleines de cœur, en vaut à elle seule plusieurs. Ainsi donc je t'accorde l' « aman », et je charge Marie et Maurice de signer pour moi la paix par un bon baiser sur chacune de tes joues. Je leur rendrai ces caresses avec usure à mon premier voyage à Paris, si je dois jamais en faire un autre !

C'est que, mon cher ami, nous n'en finissons pas ici avec cette province de Constantine, qui était *finie* depuis si longtemps. J'ai mis dans mes projets de m'échapper un instant, pendant l'été, pour m'aller tremper un peu dans les eaux des Pyrénées et me réchauffer au foyer maternel. Je comptais aussi vous embrasser à Paris, toi et Rivet, et renouveler un instant notre triumvirat de vieille amitié. Mais nous

voilà, au 5 juillet, encore en route et aux prises avec les restes de la révolte. Adieu mes espérances !

La rude vie que nous menons ici ! Et chacun l'accepte avec joie, quand la partie est sérieuse, que la fortune ne boude pas trop, et que, de loin, de vieux amis vous encouragent en vous tendant les mains. Je garderai de cette campagne un doux souvenir pour toutes ces raisons, et aussi, mon cher ami, parce que, dévoué de cœur, j'ai rencontré dans les officiers et les soldats de ma brigade des témoignages touchants de confiance, d'affection et de dévoûment. A toi et à Rivet je puis dire ces choses, qui vous réjouiront le cœur.

Il faut aussi que je vous conte que le brave Niqueux est venu me rejoindre aux Bibans, dans les premiers jours de mai, et ne m'a quitté que tout dernièrement, forcé par son inspection générale. Noble cœur de camarade ! il est venu me demander une place dans mon état-major ; et tout ce que l'amitié peut conseiller de dévoûment en guerre, je l'ai trouvé chez lui. Chacun en était touché, et Niqueux assurément m'a grandi dans l'estime de tous par toute celle qu'il a su inspirer autour de lui. Pourrai-je jamais m'acquitter de la dette que je viens de contracter? C'est entre lui et moi à la vie et à la mort.

Nous avions, hier, « le président de la République et le ministre de la Guerre » — Fleury et Vaubert, — qui m'ont entretenu, isolément, du projet de succession à la province de Constantine. Le général de Saint-Arnaud et le général Pélissier même m'en ont également parlé à part ; mais je pense que les jeux sont changés et que les revirements politiques qui viennent de s'accomplir, modifieront complétement les premières idées. Ainsi, je doute fort qu'une position à Paris soit aujourd'hui réservée à M. de Saint-Arnaud, et alors, malgré la troisième étoile, il continuera sans doute, au moins pendant quelque temps, son commandement de Constantine.

Je te déclare, mon vieil ami, que je ne me sens aucunement avide d'obtenir une position sans moyens de faire. J'ai expliqué au « Président » et au « Ministre » ce que je pensais de la province et de la nécessité d'y être carré en troupes, avec liberté de manœuvres, pour la mettre en deux ou trois ans au niveau des deux autres. Si l'on me suppose capable de conduire, je me sens en état de tenir encore longtemps à cheval ; mais je n'accepterai pas une position fausse, et ne m'engagerai à rien sinon à dire et à écrire la vérité. Tout ceci est pour toi et Rivet, à qui je serre la main et écrirai prochainement.

Je m'afflige de savoir ta femme souffrante ; je la prie d'agréer mes amitiés et mes vœux pour sa santé. Présente aussi mes compliments à Mme de Guaïta et à Mlle Julie dont le gracieux souvenir m'a porté bonheur à travers les hasards de la campagne ; je lui reste reconnaissant du fond du cœur. J'ai écrit à Frentz ; a-t-il reçu ma lettre, est-il heureux ?

Amitiés autour de toi à ceux qui veulent me conserver un souvenir. Je t'embrasse mille fois ; tu rendras cela à tes jolis enfants.

BOSQUET.

Constantine, le 6 août 1851.

Mon cher Rivet, je t'écris de Constantine où je suis depuis hier, mandé par le général de Saint-Arnaud, qui arrivera à Paris en même temps que cette lettre. Tu as dû causer longuement avec Vaubert et Fleury ; je n'ai donc rien à te dire des détails de notre campagne ; il faudrait en causer et non en écrire.

Le résultat de tout cela est loin d'être complet pour le pays ; et, cependant, il y a eu progrès pour la conquête, gloire nouvelle pour nos armes, et il

y aura profit pour quelques-uns. Seulement, l'histoire vraie de nos combats, de nos belles journées, reste à écrire. Ce qui s'imprime tous les jours là-dessus n'a d'autre caractère que celui de réclames combinées pour cacher des fautes ou remplir des vides là où l'initiative de quelques-uns avait fait défaut. Ainsi, les journées du 11, du 12, du 19 et du 20 mai, par exemple, tu les sauras, lorsqu'un soldat de bonne foi te les contera, et non par les mensonges qu'ont dictés des gens intéressés, qui méritaient blâme et oubli, et qui entendent cependant obtenir des éloges et quelques reflets de gloire.

Un jour, je te conterai tout cela ; qu'il te suffise de savoir de moi, présentement, que les célèbres, les illustres ont tout simplement pillé les voisins pour se faire une pacotille, et que les résultats sont exploités par eux contre les véritables acteurs. Comme j'aurais beaucoup à réclamer personnellement, j'aime mieux n'en pas écrire, mais je souffre beaucoup de cette pauvre comédie qui se joue dans l'armée. Où donc est notre glorieux maréchal ! S'il avait été près de nous, nous aurions une autre histoire de tout cela, et aussi nous aurions manœuvré autrement.

Je suis donc à Constantine. Le général de Saint-

Arnaud part demain, et je reste pour faire l'intérim. Ce sera une corvée fort déplaisante, et rien de plus ; car les premières idées qui me désignaient pour successeur, semblent bien changées depuis que des demandeurs en foule se sont présentés. Tu sais que Fleury et Vaubert m'annonçaient, dans les premiers jours de la campagne, qu'au départ très-prochain du général de Saint-Arnaud, j'aurais le commandement de la province ; le général de Saint-Arnaud m'en parla, un jour, comme d'une chose arrêtée et bien sûre ; enfin, à Djidjeli, le gouverneur me tira à part pour me faire sérieusement la même confidence. J'écoutai tout cela, sans rien demander ; et j'attendais depuis sans aucune excitation. Les « partageux » ont fait leur campagne à Paris, et je vois ici, depuis hier, que je ne resterai pas. Ceci est pour répondre à ta question, à ton désir de nous venir dans la province, où je serais si heureux de vivre avec toi.

Mais, qu'importe que le commandement soit à moi ou à un autre ? Je crois qu'il te serait facile de venir. Le 3ᵉ spahis va, dit-on, être vacant, tu le sauras à Paris ; tu pourrais permuter, je veux dire te faire nommer à ce régiment. Ensuite, les chances ne te manqueraient pas pour obtenir une subdi-

vision. Je t'aimerais mieux général que colonel ; cela serait bien plus facile, et sans combinaison aucune. Toutefois, la subdivision de Constantine avec la petite Kabylie ne manquerait pas présentement d'intérêt, et pourrait te revenir en faisant quelques mouvements de troupes et éloignant des officiers plus anciens, qui, d'ailleurs, ne conviennent pas autrement à ces commandements. La subdivision que je te désirerais et où tu nagerais avec plaisir, c'est celle de Sétif, qui présente un très-grand intérêt. Il y a là immensément à faire pour organiser sérieusement la Kabylie de l'ouest et tout le pays que la famille des Ouled Mokran a tenu pour nous au jour le jour et sans pensée d'avenir. — *Idjibha lek reubbi !*

Tu aurais près de toi ton jeune ami de Chellata, qui est devenu le mien ; je l'ai rétabli chez lui pendant la campagne de l'oued Sahel, que je te conterai un jour, et lui ai fait rendre tout ce qu'il avait perdu.

Les Zouaouas sont toujours en haut, indépendants et libres d'engager la lutte. J'ai conseillé un blocus, qui s'exécute contre eux avec plus ou moins de soin et qui a déjà porté des fruits. Je voudrais pouvoir ainsi gagner le printemps. Seras-tu alors avec nous ?

Pourras-tu, sans regrets, dire adieu à ton régiment de hussards.

Notre pays sera-t-il assez sage pour ne pas descendre dans la rue, le Président assez loyal pour ne pas casser la loi ?

Je t'embrasse à deux bras comme si tu étais ici; amitiés à Gagneur, dont j'ai enfin revu une fois l'écriture, et qui a dû t'envoyer une de mes lettres.

A toi, frère, et de tout cœur.

BOSQUET.

1852

2 janvier 1852.

Mon cher commandant ! Que je t'embrasse sur les deux joues, et avec tout mon cœur, comme dit ta petite Marie, ou ton petit Maurice, vers lesquels je me retourne pour les embrasser aussi, et, après eux, leur bonne mère, si elle veut bien me le permettre, en la remerciant très-cordialement de la poignée de main si affectueuse que j'ai trouvée au bout de ta dernière lettre.

J'ai très-bonne mémoire, et il en faut avec toi, mon cher commandant, soit dit sans un brin de reproche ; car, aussi bien, je t'ai fait la part belle, et tu pourrais commencer une lettre autrement que par des tours de force sur le chapitre des excuses. Eh bien ! c'est vrai que je suis coupable d'un très-long temps passé sans t'écrire, mais non sans songer à toi, mon cher Gagneur, et à tout ce qui t'entoure.

Ces dernières campagnes dans la Kabylie m'ont

laissé un sentiment de dégoût et de mépris pour quelques hommes. J'ai lu si clair au fond de tant de choses de ce monde, que je suis resté silencieux, avec d'amères pensées, et reculant devant l'idée même d'écrire, de peur d'introduire dans mes lettres l'apparence d'une plainte ou d'une tristesse, qu'il vaut mieux enterrer.

Près de toi, mon très-cher ami, et près de ton excellente Clara, près de Rivet, je me serais abandonné à causer, et, en disant tout, j'aurais trouvé une consolation. On guérit en pressant des mains amies, en fixant des yeux amis, en sentant près de soi des cœurs droits battre comme le vôtre. Mais que peut une lettre, quand il y a un monde de faits et d'idées à se communiquer !

Et maintenant, n'en parlons plus !.... Rivet m'a écrit enfin; je lui pardonne de m'avoir oublié, puisqu'en se réveillant il m'a annoncé ton grade de chef d'escadron. C'est là, pour moi, un de ces doux sourires du bon Dieu, au milieu des tristesses et des hontes qu'il inflige à notre pauvre pays.

Depuis les derniers événements de Décembre, je suis comme étourdi par une chute de cheval, la tête et le cœur brisés ; il me faudra le temps pour *recomprendre*, car mes idées sont absolument

renversées, mes sentiments les plus intimes de cœur, de conscience et de fierté, *déchirés* au vif ; enfin, il me semble que je n'aime plus ce pays, qui est bien pourtant cette France que j'aimais hier comme on aime une mère ; il me semble que je suis tout prêt à passer de l'amour au mépris... C'est un cauchemar affreux !!

Tu vois bien que mes lettres ne valent rien et qu'il vaut mieux ne pas écrire. Au revoir donc, mon bien cher ami, mon commandant ; je te serre la main de bonne vieille amitié, et je t'envoie mes meilleurs compliments à distribuer autour de toi.

BOSQUET.

Sétif, le 3 janvier 1852.

Oui, mon vieil ami, mon cher Rivet, j'ai le cœur gros et je souffre en songeant aux malheurs de notre pays, comme je souffrirais, si, sur ma famille, s'était abattue une de ces affreuses calamités plus tristes que la mort !

Mon esprit et mon cœur repoussent cette combinaison nouvelle qui vient d'éclater, autant qu'ils repoussent tous les désordres de la démagogie.

Nous n'aurons rien gagné à cette révolution, et nous y aurons perdu nos deux ancres de salut : le dernier respect pour la loi, respect déjà affaibli, et la sainteté de l'armée, qui, pour la première fois, depuis que l'armée démocratique existe, a servi sciemment et au grand jour à déchirer la loi du pays.

Ne me cite pas le Dix-huit Brumaire, qui n'a rien de commun avec les circonstances présentes.

Je dis donc que tout ceci n'est appuyé sur aucun principe nouveau, mais sur ceux du Bas-Empire...... Moi, qui ai horreur du désordre, de la guerre civile, de tout ce qui viole la loi, de tout ce qui est mensonge et intérêt personnel, je me désole profondément, mon cher ami, parce que la dernière violence nous mène au galop à tout cela !

Qu'est-ce que ce raisonnement que je vois reproduire partout? Il y avait à vaincre la démagogie, donc il fallait une révolution et une nouvelle violation de la loi.

Comment !... Et avec quoi le pouvoir vaincra-t-il la démagogie ? Avec l'armée et les bons citoyens, sans doute ? Est-ce que la violation de la loi fondamentale donne un soldat, un bon citoyen de plus ? Est-ce que pour donner plus de solidité à l'armée, il faut lui enlever et lui faire renier ses généraux les plus fiers, les plus glorieux, les plus honorés ?

Excuse la chaleur que je mets à te dire ma pensée; je vois bien que nous ne pensons pas de même. Mon cher Rivet, ta main dans la mienne ; et que notre vieille amitié fraternelle ne souffre en rien de la divergence de nos appréciations.

Je songe que tu m'as oublié bien longtemps et que j'aurais dû, de mon côté, réveiller tes souvenirs et ceux de Gagneur. Après les dernières campagnes de la Kabylie, je me suis senti si attristé par les intrigues de toute sorte, par les laides figures de quelques chevaliers d'industrie, que je suis resté muet. J'aurais dû t'écrire alors, mais je répugnais à exprimer, même devant toi, mon vieil ami, le moindre sentiment de plainte. Fleury, Vaubert, M. de Saint-Arnaud, avaient affirmé publiquement que je succédais à ce dernier, ils me l'avaient annoncé à grand bruit ; le gouverneur lui-même, à Djidjeli, avait cru devoir m'en faire son compliment mystérieusement. Et, après tout ce bruit, après toutes ces séductions, dont je comprenais à merveille la portée, après ces avances de Fleury et Vaubert, au nom de leurs chefs, pas un mot, pas un ne m'a été adressé ; rien, que le silence le plus froid, le plus impoli ; ajoute l'exploitation la plus déhontée des faits au profit de ceux qui n'y avaient aucun droit, l'exclusion calculée

des miens pour les récompenses, et tu auras une faible idée de ce qui m'a attristé et rendu muet. Les témoignages de confiance, de dévoûment et de véritable estime de tout ce qui m'entourait, m'ont réchauffé le cœur sans me guérir.

Je viens d'écrire à Gagneur; je t'embrasse deux fois pour que tu le lui rendes et une fois encore pour ta bonne pensée et le résultat obtenu. Je me figure que, Gagneur et moi, nous aurons prochainement un gros compliment à te faire, et je voudrais bien qu'il en résultât ton retour près de moi.

Bonnes chances, et à toi de tout cœur, frère.

BOSQUET.

Djemâ N'taouint, 12 février 1852.

Voilà qui est merveilleux, mon cher Gagneur, et il y aurait de quoi chercher querelle à tout venant qui ne conviendrait pas que tu es l'homme le plus exact, le moins paresseux pour écrire à tes amis. Le temps d'ailleurs est aux révolutions, ce qui m'explique ces deux lettres de toi que je reçois en pleine Kabylie des Zouaouas. Je lisais ta première, à la pointe du jour, à cheval, le 25 janvier, comme je marchais à

l'ennemi, et elle m'a porté bonheur ; car j'ai battu de nouveau cet enragé Bou Baghela, qui me croyait, comme tu le croyais toi-même, fort paisiblement enveloppé dans une robe de chambre, près du feu, à Sétif ; si bien, mon très-cher ami, que je t'avais à mon côté, et qu'il me semblait dans cette journée combattre sous les yeux des tiens, dont ta lettre me rappelait le gracieux souvenir.

Je vis beaucoup de tout cela, mon ami, et je te prie de ne pas sourire de ce sourire de citadin satisfait, ne croyant plus qu'aux choses de la vie qu'on est convenu d'appeler positives. Je n'ai rien trouvé, pour moi, de plus positif que mes souvenirs et mon cœur ; je suis sûr de cela, et c'est quelque chose par les tempêtes révolutionnaires qui soufflent successivement des quatre points cardinaux.

Je gèle en t'écrivant ; la neige tombe par petits flocons, pas encore assez gros pour que j'interrompe le travail de ma route ; j'ai sur ma petite table un joli bouquet de fleurs envoyé de Bougie, présent, attention affectueuse d'un jeune nègre qui avait été à mon camarade Barral, et dont j'ai hérité ; tout cela est fort joli ; mais je gèle et je vais te quitter un moment. Je reprendrai plus tard, si le temps ne me manque pas.

A tout hasard, il faut que je te prie de remettre *toi-même* à Bentzmann la lettre ci-jointe, que tu liras ; cela te fera tout juste réponse à tes deux. — Il faut être économe en route. — Voilà le premier mot que je reçois de lui depuis un siècle ; et je n'en ai pas de Jarras. Je supposais tout ce monde loin de Paris, et ne pouvais imaginer qu'ils avaient négligé de m'écrire ce qu'ils voyaient et savaient.

En cas que je ne continue point, je t'embrasse avec des lèvres gelées, mais je t'envoie les souvenirs de l'amitié la plus chaleureuse, et les compliments les plus respectueux, les plus affectueux, que tu distribueras autour de toi, en finissant par mes meilleures caresses à Marie et à Maurice. Pour ces caresses à tes enfants, j'aime mieux m'adresser à ton excellente Clara, à qui je rendrai plus tard, en échange, une poignée de main de tout cœur, comme elle sait si gracieusement m'en envoyer.

Je gêle affreusement.

BOSQUET.

Rivet n'écrit plus ; embrasse-le pour moi. Je lisais avec avidité les promotions, espérant voir descendre les étoiles sur son dolman.

Au bivouac, le 22 mars 1852.

Mon cher ami, tu me mènes mal, véritablement, et je serais désolé de l'avoir mérité. Voyons, sois un peu plus humain, très-cher Gagneur, et ménage un homme qui sort des glaciers du Djurjura, ayant besoin d'être réchauffé de toute ton amitié, et non accusé... de logogriphes et autres....

Si tu veux bien songer à la vie très- « horrificque » que je mène et que je dois encore mener, si tu veux bien songer que personne, peut-être, n'a le cœur plus aimant que moi, et à la fois plus désintéressé, tu comprendras ma réponse, ou je me serais bien mal exprimé.

Ton projet me sourit comme un rêve heureux, et je n'ose pas y compter plus que sur un rêve. Je t'ai dit pourquoi, et j'ai voulu te dire surtout que, demain, je puis avoir à briser mon épée — je la retrouverais un jour à la frontière, quand il ne serait question que de la France ; — j'ai voulu te dire aussi que j'ai contracté des dettes envers l'Afrique, que j'entends les payer largement ; enfin, que je redoute, dans l'espérance de l'accomplissement du rêve que tu me proposes, d'être plutôt un obstacle, s'il y avait parole engagée, obstacle à l'avenir de Mlle J., si digne d'être heureuse, fière et honorée dans ce monde.

Je ne suis point « gascon » du tout, mon vieil ami ; mais je pense et réfléchis beaucoup, plus souvent pour les autres que pour moi personnellement. J'ai déjà refusé, autrefois, à ma vieille mère de rentrer en France, parce que j'étais ici engagé d'honneur. Je vois, dans un court avenir, une solution militaire pour moi : — ou mon épée brisée, tout au moins mon nom rayé, — ou dettes payées et liberté de repos. Dans ce dernier cas, ton rêve serait le mien ; dans le premier, je ne suis plus rien, plus bon qu'à vivre seul, obscurément et pauvrement, auprès de ma vieille mère.

Mes chances ne se peuvent proposer à personne, et je ne voudrais point faire obstacle. Si ton projet était venu quelques mois plus tard, il aurait eu réponse plus claire, puisque tu veux parler comme au parquet. Enfin, si tu le peux, garde ton projet ; — que je ne fasse obstacle à aucune chance meilleure ; — et attendons d'abord solution aux sérieuses, très-sérieuses questions qui sont devant moi ou devant mon épée. — Est-ce clair ?

Tu ne mériterais point, peut-être, qu'on t'embrassât ; mais la vieille amitié m'entraîne, et c'est de tout cœur pour toi et les tiens.

Je ne te dis rien de mes cruelles journées, qui

m'ont coûté de rudes douleurs au cœur ; mais tout ce qui m'entoure me regarde avec tant de confiance et d'affection, que j'en guérirai avec le témoignage de ma conscience.

BOSQUET.

Qu'est devenu Bentzmann ? Lui as-tu remis la lettre que j'avais mise dans la tienne ? Je ne reçois plus rien de lui.

---

mars 1852.

Ceci à part, comme tu le désires, mon bon Gagneur, mon vieil ami. Je n'avais vu dans ta première lettre et compris qu'un de ces élans de bon cœur, que je trouve tout naturels quand je consulte le mien en songeant à toi.

Ne te souvient-il pas que, plus d'une fois, dans tes lettres — quelque rares qu'elles aient été, sans reproches ! — tu m'envoyais de gracieux souvenirs des tiens avec quelque charmante plaisanterie sur celui que le soldat d'Afrique avait laissé, disais-tu, chez une jeune enfant, qui n'était pas accoutumée aux visages brunis et aux allures simples et franches du bivouac. Ta lettre, que je lisais à cheval, ne servit

donc qu'à me rappeler ton bon cœur de frère et ton esprit qui tire si bien parti de tout. Je me mis aussi à me reporter au milieu de ta famille, et, s'il faut te l'avouer, avec une pensée qui t'aurait fait sourire, toi qui inventais de rendre sérieux des souvenirs sans conséquence.

Ta dernière lettre, celle-là est véritablement une embuscade, et, si j'étais un plus mauvais soldat, tu m'aurais déconcerté.

Voyons, mon cher ami ; songe que je ne suis qu'un soldat, pauvre, gris, sauvage, exilé, bon tout au plus à me faire tuer utilement et à rester sous quelque palmier-nain. Au milieu des révolutions qui menacent, et après la dernière surtout, qui me classe dans les « huguenots » sentant la hart, je n'ai point un autre avenir !

Et tu me parles d'un petit paradis ! Réfléchis bien, et tu verras que ton amitié pour moi t'aveugle.

Si j'avais eu à moi douze mille livres de rente, et si j'étais moins moustache grise, j'aurais pris mon courage à deux mains pour vivre quelque temps hors d'Afrique, non avec un commandement en France, mais en course par l'Allemagne, la Russie et l'Italie. C'eût été peloter en attendant partie ; pèlerinage délicieux avec les joies d'un paradis comme celui que tu rêves pour moi !

Mais tout me manque pour cela, et, peut-être, manquerait-il bien plus que tu ne penses ; pour un bonheur à deux, il faut être deux !

Réfléchis, cher ami, et tu conviendras que tu as rêvé un beau rêve pour ton ami, qui t'en remercie de tout son cœur.

BOSQUET.

De Gagneur à Bosquet.

Paris, août 1852.

Que dois-tu penser, mon vieux général, de ce silence de plusieurs mois, et quelle impossible explication imagines-tu à cette sorte d'impénitence finale en matière épistolaire, dont, malgré mes remords et mes résolutions, je suis irrévocablement atteint. Une explication raisonnable, ne l'attends pas de moi, car la seule que j'aie à te donner, n'est qu'un contre bon sens. La voici pourtant telle quelle et dans toute sa naïveté : C'est que, tout en n'apercevant pas l'ombre d'une solution à te donner ou seulement à te faire pressentir, je me suis sottement obstiné à vouloir t'en annoncer une, au lieu de te narrer simplement les faits et de te laisser le soin d'en tirer les horoscopes. Assez d'hébreu comme cela, et entrons enfin en matière ; car je voudrais, s'il est possible, que cette lettre, se distinguant en cela de ses aînées, ne fût pas exclusivement absorbée par l'exorde, et que la narration y tînt au moins une place raisonnable.

Ta dernière épître, si je l'ai bien comprise, m'autorisait suffisamment à entrer franchement en campagne. J'ai donc cru pouvoir, sans plus de retard, entamer l'escarmouche, tout en te gardant en réserve, bien décidé à ne te faire donner de ta personne que si la manière dont la partie serait engagée, m'y amenait impérieusement.

Je saisis donc la première occasion pour parler à ma belle-mère — très évasivement d'abord et sans préméditation apparente — d'un projet *tout entier de mon cru*. La réplique me déconcerta tout d'abord, je l'avoue : « Vous êtes bien niais, mon pauvre garçon, et choisissez bien mal votre temps ; nous avons, en ce moment même, quelque chose sur le tapis, et j'attendais, pour vous mettre dans la confidence, que la position fût mieux dessinée ». — « Soit, dis-je; nous reprendrons plus tard cette conversation, s'il y a lieu ». — « Non pas, je vous prie ; vous savez mon faible pour le général, et j'aime toujours beaucoup les conversations dont il est l'objet ». La conférence se continua donc plus détaillée, plus sérieuse que je ne m'y étais attendu d'après le préambule, moi gardant plus que jamais mon rôle d'éditeur responsable, et te laissant toujours masqué.

Te redire tous les détails de cette conversation serait inutile ; nous y reviendrons d'ailleurs; l'ordre de mon récit m'y ramènera naturellement. Mieux vaut, ce me semble, ne pas scinder la kyrielle qui te concerne spécialement, et, plutôt que de les éparpiller, défiler, sans les disjoindre, tous les grains de ton chapelet. La seule chose qui me paraisse devoir trouver ici sa place, et devoir être signalée dans cette première conférence, parce qu'elle la différencie essentiellement de la suivante, c'est le peu de foi que j'ai trouvé chez Mme de G. dans l'idée que

tu aies en rien distingué Mlle J., et, à plus forte raison, que tu puisses penser à en faire ta femme, et, comme conséquence, que mon ouverture eût quelque chose de bien sérieux. Quant au fond même de la question, Mme de G. m'a paru sous l'influence d'un sentiment assez difficile à définir : un mélange de désir et de crainte de voir la chose aboutir.

Je reprends le fil de mon récit décousu. Plusieurs entrevues ont eu lieu, à des intervalles assez longs, entre le soupirant en question et J., celle-ci ignorant ou étant censée ignorer les motifs. Enfin, mise officiellement au fait, et en demeure d'articuler l'un ou l'autre des deux monosyllabes décisifs, elle s'est obstinément renfermée dans une réserve absolue, demandant qu'on ne lui parlât pas mariage avant l'hiver prochain. Que conclure de ce parti-pris de silence ? Le cœur des jeunes filles est un grimoire difficile à déchiffrer, et je n'oserais pas hasarder un pronostic.

Sur ces entrefaites, Mme de G. a quitté Paris avec sa fille pour aller voir son père. Elles seront absentes pour quinze jours. Leur projet est de faire une courte réapparition ici, puis d'aller à des eaux quelconques passer le reste de la belle saison.

Ici se place l'incident délicat de la situation, et tu trouveras peut-être que j'ai outrepassé tes intentions et mes pouvoirs. Mme de G. partait. Le deuxième ténor était, sinon définitivement éconduit, tout au moins ajourné aux ides ou aux calendes traditionnelles. J'ai jugé que c'était le cas de te faire réapparaître, et de donner, cette fois, plus d'autorité à mes paroles en confiant à Mme de G. nos petits pourparlers. Ne t'exagère point l'importance de cette confidence, qui reste entre ma belle-mère et moi et que tu es parfaitement censé ignorer, ce qui te laisse

ton indépendance complète et tes coudées franches comme devant.

C'est naturellement dans cette seconde séance que tu as été disséqué, épluché, alambiqué et soumis à tous les réactifs usités dans la chimie conjugale et maternelle. Sans entrer dans le détail de l'analyse et te donner en grammes et milligrammes le poids de chacun des éléments dont ton entité a été trouvée composée, je te donne, sans en retrancher un iota, ce que je crois être l'expression vraie de l'opération. Et d'abord, deux points ont été posés sur lesquels nous sommes tous d'accord, et que je me dispenserais de relater, n'était l'engagement pris avec moi-même de ne rien omettre : le premier, c'est que ta position actuelle à Sétif est difficile à concilier avec l'idée d'un mariage, et qu'il serait bien imprudent et téméraire de lancer une pauvre jeune fille dans ce milieu aux trois-quarts sauvage, l'exposant à se trouver abandonnée, seule, pendant de longues expéditions, ayant pour toute distraction la perspective d'un veuvage anticipé. Le deuxième point, c'est que, pour toi comme pour J., une détermination de cette importance ne pourrait être prise et arrêtée qu'autant que l'on se reverrait préalablement et que l'on aurait pu s'étudier réciproquement.

Cela posé, Mme de G. déclare qu'elle a été, à première vue, séduite par ce qu'elle nomme tes hautes qualités d'esprit et de cœur. Elle trouve en toi de précieux éléments de bonheur pour ta femme future quelle qu'elle soit. — « Ah ! ajouta-t-elle avec un gros soupir, si l'on pouvait seulement retrancher dix ans au général, *je ne verrais pas l'ombre d'objection à faire* ». Là est visiblement le nœud de la question, mais non, — je te l'affirme — un cas d'exclusion ; c'est le revers obligé de toute médaille,

même lorsque la face porte ton superbe profil. Seulement, en présence de cette grosse objection d'âge, elle croirait de son devoir de mère, — si les choses en arrivent à ce que la question de mariage soit nettement posée à J., — de lui faire toucher du doigt ce point d'achoppement, lui laissant ensuite son plein arbitre, et se dégageant elle-même de toute responsabilité pour l'avenir.

De ton absence absolue de fortune, que j'ai signalée carrément, il n'a pas été objecté un mot, et cette lacune, qui chez tant d'autres aurait coupé court à toute négociation, n'a pas soulevé l'ombre d'une réflexion.

Une chose encore que je veux te dire : Mme de G., qui a tenu à lire ta lettre *secrète*, a été vivement touchée de ta délicatesse scrupuleuse et de ta déclaration, pleine à la fois de modestie et de dignité, de ne vouloir être un obstacle à aucun projet et d'attendre des circonstances le moment de poser ta candidature.

Je me résume : jusqu'ici aucune promesse n'est faite ; aucun engagement n'est et ne sera pris avec personne jusqu'à l'hiver prochain ; l'arène est donc libre, et je ne désespère pas de t'y voir te présenter.

Les événements militaires qui se préparent dans ta province peuvent d'ici là dégager ta position, et liquider, à tes propres yeux, une dette depuis longtemps largement payée, de l'avis de tous, mais dont tes scrupules de soldat s'évertuent à reculer encore l'échéance. Un congé, d'ailleurs, est facile à demander, et tu ferais sagement, je crois, même en dehors de la question qui nous occupe, de faire une courte apparition en France. Inutile de t'en répéter les raisons : tu es depuis six

mois un peu à l'index, et n'en veux d'autre preuve que le commandement de Constantine qui te revenait par toute espèce de droits, et dont on s'obstine à te frustrer. Tu sais peut-être le secret de la dernière nomination. On s'était d'abord prononcé contre la politique actuelle ; on a fait amende honorable dans une lettre écrite au Président. De là, la faveur dont on vient d'être l'objet. Je tiens la chose de source authentique. Le morceau, tout succulent qu'il soit, te paraîtra sans doute payé un peu cher ; *est modus in rebus*. Mais, d'un autre côté, il est certain que tous, tant que vous êtes, les gros bonnets et les grosses épaulettes, vous avez été mis là-bas à une difficile épreuve, trop éloignés que vous étiez pour juger les choses en toute connaissance, pour voir les correctifs et les circonstances atténuantes à bien des faits monstrueux en apparence.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter ces hautes questions ; tel n'est pas le but de cette trop longue lettre.

Voilà enfin notre cher Rivet nommé général ; tu en auras eu une grande joie. Il a passé quelques jours chez moi. Il est en ce moment chez sa sœur, où il restera avec sa mère une quinzaine de jours, et se rendra ensuite à Bourbonne, où il veut tenter de se débarrasser de douleurs rhumatismales, qui me semblent le préoccuper sérieusement.

Vite, réponds-moi.

F. GAGNEUR.

De Gagneur à Bosquet.

Paris, le 18 septembre 1852.

Cher ami, voici enfin une lettre de toi. Je n'ai guère, j'en conviens, le droit de me plaindre, et pourtant j'attendais de tes nouvelles avec une telle impatience, que je pourrais me donner la rare satisfaction de faire les gros yeux et le gros dos, si je n'avais à mieux employer mon temps qu'à cette moutarde épistolaire. Et d'abord, d'après ce que Clara m'avait écrit depuis quinze jours, — depuis hier je suis de retour de ma tournée d'inspection, — je m'attendais tout à fait à te voir poindre d'un instant à l'autre à notre horizon. Rivet, détourné de son itinéraire primitif, avait reçu la mission d'aller faire ton intérim. La chose avait donc pour moi une sanction officielle et tellement certaine, que, malgré ta lettre même que j'ai trouvée avant hier chez M[me] de G., et qui n'en soufflait mot pourtant, je n'ai pu penser à un changement de résolution de ta part; et, en supposant que la bienheureuse idée de prendre ton vol ne t'était venue que postérieurement au 31 août, date de ta lettre, je serais certainement resté dans mon erreur, si une lettre de Rivet, qui m'est arrivée ici, ne m'avait fait rentrer dans la réalité. J'apprends que sa destination est de nouveau modifiée, attendu que tu as renoncé de toi-même à ton congé. Je ne puis te dire à quel point ce revirement m'afflige à tous égards.

Ta lettre que j'avais lue sous une autre impression d'esprit, se rembrunit maintenant que je la relis dans des conditions différentes, et je lui trouve une teinte de profond découragement, que je n'avais pu apercevoir d'abord, un parti-pris de rester

drapé de pied en cap dans une rigidité de barre de fer que je me permettrai de taxer d'exagération.

Voyons : de bonne foi, quel juge assez sévère, quel puritain de conscience, pourrait trouver le plus petit blâme à formuler contre cette abjuration de tes principes, contre cette apostasie, comme il te plaît de l'appeler ? Dieu merci, nous n'avons pas à discuter sur ce terrain ; car, dans cette hypothèse, je serais trop de ton avis pour oser, même dans l'intérêt de ton avenir, t'engager à mettre en balance cet intérêt et ta conscience. Mais, encore un coup, je n'aperçois rien de tout cela. Tu as été pris dans un trébuchet. Tu apprends un jour la main-basse faite sur tes meilleurs amis, Lamoricière, Cavaignac, etc., et un coup-d'Etat auquel tu n'étais en aucune façon préparé, dont tu ne pouvais, éloigné des choses, comme tu l'étais, reconnaître *a priori*, je ne dirai pas l'excuse, mais la nécessité, l'indispensable urgence. Dans ces circonstances, on te demande impérativement et à brûle-pourpoint un simple monosyllabe d'adhésion ou de blâme. Tu n'hésites pas pour ce dernier parti, et tu as eu mille fois raison ; tu as agi en homme de cœur, et tu as été compris, sois en sûr, par les hommes de cœur.

Mais aujourd'hui que le grand appel fait à la nation a sanctionné d'une si éclatante façon le croc-en-jambe donné à la légalité, aujourd'hui que l'usurpation, si tu veux, est devenue la légitimité, tu as compris tout le premier que la phase d'abstention et d'opposition avait fait son temps. Tu as prêté le serment exigé, tu as sagement fait et tu n'as abjuré ni tes croyances, ni tes affections, ni tes pieux souvenirs au malheur.

Or, est-il bien logique maintenant de t'obstiner à attendre, le poing sur la hanche, qu'on aille te chercher là-bas ? Ne te

rends-tu pas compte de l'isolement, de l'oubli, où l'on va, de parti-pris, te laisser, en dépit de tout ce qui aurait dû depuis longtemps t'en tirer ? Ne vois-tu pas que tous les *beaux-fils* à qui tu portes ombrage, s'évertuent ici à te noircir et à te représenter comme un ours mal dégrossi, un pelé, un galeux ? Pour Dieu ! ne te crois donc pas obligé de mettre quelques atouts de plus dans leur jeu. Sois digne, sois fier ; fort bien ! mais ne sois pas dupe. As-tu la prétention de changer la nature humaine ? Tu y perdras ton temps, tes peines, ton latin et ton arabe. La montagne n'ira pas à toi, fais un tout petit pas vers la montagne. Sois convaincu que ta conduite, si digne, loyale, énergique, n'a rien au fond gâté à ton affaire, et qu'on n'en tient que davantage à te serrer la main. Mais encore faut-il que tu ne la tiennes pas obstinément enfoncée dans *ta profonde*, et que tu en laisses émerger au moins le petit doigt. Rivet causera longuement de toutes ces choses avec toi, et, où aura échoué mon sermon, sa logique, son éloquence et son amitié triompheront, je l'espère.

Je t'ai dit que ta lettre était venue me trouver chez ma belle-mère. Je n'ai pas hésité un instant à la lui lire, et ce m'a été une introduction toute naturelle pour te mettre sur le tapis ; j'annonçais en même temps ta prochaine arrivée à Paris. Mme de G., tout en persistant à ne pas souffler mot de nos pourparlers à J., et me faisant promettre un silence absolu, m'a paru avoir fait un grand pas en avant depuis notre dernière conférence. Elle a, je crois, étudié les choses de plus près, et s'est facilement rendu compte de l'obstination de sa fille à repousser tout ce qu'on lui présente, obstination parfaitement dissimulée, d'ailleurs, par la petite rusée qui ne veut pas avoir

l'air d'agir de parti-pris, laisse les soupirants se présenter, les analyse, les épluche avec beaucoup de finesse, et finit invariablement par la même et négative rengaîne.

Ton émouvante épître a fait merveille, tout en provoquant, par ci par là, de la part de ma belle-mère, d'énergiques protestations. — « Avec mon grade, dis-tu, il me faudrait un poste élégant à Paris ». — « Voilà une singulière idée, a répondu Mme de G., que je n'admets en aucune façon ; le général d'avenir, nous le reverrons, et, si le mariage se fait, je n'entends pas le moins du monde qu'il se détourne de sa voie militaire, telle qu'il la comprend ; je parle comme le code : la femme doit suivre partout son mari, et, s'il est dans ses idées, dans son intérêt, dans ses désirs, dans ses goûts, de retourner en Afrique, sa femme, si c'est ma fille, l'y accompagnera. Quant à cet avenir militaire qu'il croit fermé pour lui, je n'y tiens, qu'il le sache bien, que fort secondairement pour mon compte, et ce ne sera jamais, de ma part, un obstacle au mariage. Je suis « spartiate » aussi, et mets l'honneur et la fierté bien au dessus d'un grade ».

Mlle J., la chose va sans dire, a beaucoup papillonné autour de moi, cherchant par toutes les rubriques possibles à savoir quelque chose d'Afrique. Je lisais tellement dans ses yeux et son pauvre petit cœur, que j'ai été vingt fois sur le point de lui glisser ces trois mots seulement : « il va venir ». Mais je comprends trop bien les excellentes raisons de sa mère, pour omettre de me conformer à ses ordres. « Je la crois très-suffisamment occupée comme cela, me dit-elle ; un seul mot pourrait lui révéler à elle-même — ce qu'elle ignore sans doute — le nom que l'on donne aux pensées qu'elle a, et il

vaut mieux dans tous les cas, surtout si la chose ne doit pas aboutir, qu'elle retombe de moins haut ».

Tout ceci, dans le plus grand secret. Si jamais ma belle-mère se doutait que je t'adresse un procès-verbal de nos conférences, tout serait perdu.

Juge maintenant si j'ai été estomaqué par la nouvelle que me donne Rivet. Toute réflexion faite, je n'en veux rien dire encore. Je n'ai fixé aucune date à ton arrivée; j'ai dit seulement — ce qui me laisse une certaine marge — que tu partirais vraisemblablement bientôt, mais qu'il me paraissait évident que tu te rendrais tout d'abord à Pau, avant de venir à Paris.

Réponds-moi courrier par courrier, et, si tu penses hâter ton départ, les choses, j'en ai la conviction, marcheront à souhait. Si au contraire tu t'éternises là-bas et t'obstines à ne pas me donner signe de vie, il est certain que rien ne pourra se décider. Je te le répète, tu touches au but et le succès est dans tes mains.

De cœur.

F. GAGNEUR.

Sétif, le 3 octobre 1852.

Rivet, que je verrai ici dans une huitaine de jours, m'écrit qu'il t'a annoncé mon voyage en France, et il faut bien que je te fasse savoir que je n'ai point quitté mon désert de Sétif. Pour comprendre comment j'ai demandé un congé pour ne point partir

ensuite, il faut que tu saches, mon cher Gagneur, que j'avais le projet d'aller passer la saison des eaux dans nos montagnes des Pyrénées, que nos enragés Kabyles s'y sont opposés à coups de fusil jusqu'au milieu du mois d'août, de telle sorte que, lorsque j'ai eu un peu de liberté, la saison était passée. Cette liberté n'a été que de très-courte durée, car le sud de Bou Saada et le haut de la vallée de l'oued Sahel ont été tout à coup menacés par les deux chérifs insaisissables, qui nous donnent l'alerte quand il leur convient de troubler notre repos.

Avant, immédiatement avant ces menaces, craignant pour la santé de ma mère qui se désolait de voir se prolonger mon absence, je demandai un congé, non plus pour aller aux eaux, mais pour être prêt à courir vers elle, si ses lettres me donnaient encore de l'inquiétude ; j'aurais abandonné alors mon commandement entre les mains d'un camarade pour obéir à un devoir le plus pieux de tous.

Mes inquiétudes se sont calmées, mais non pas les intrigues, ni les menaces de l'ennemi ; et voilà comment je suis toujours ici sur le pied de guerre et l'œil au guet.

Je t'écrirai de nouveau après avoir embrassé Rivet et causé avec lui. Je sais qu'il me prêchera comme

tu me prêches ; il trouvera dans son cœur de vieil ami une foule de raisons dans le but de me faire quitter « le prêche pour la messe » ; mais, malgré mon origine béarnaise, je ne dirai pas de bon cœur comme le roi Henri. D'ailleurs, que me dira Rivet, qui puisse m'entraîner comme les tentations que tu me donnes, mon bon Gagneur ? Je ne veux pas recommencer ici mes dernières lettres, relis tout cela et tu verras que je suis dans le vrai.

Rivet m'écrivait que tout était préparé et que je serais bien reçu à la Cour. Eh ! qu'a-t-on à me demander, et pourquoi un soldat aurait-il à faire sa cour ailleurs qu'aux avant-postes, autrement qu'en faisant loyalement et vigoureusement son devoir ? Veut-on de moi que je serre, de bon cœur, les mains qui ont signé l'exil de mes amis, les mains qui se ferment, quand je demande pour mes soldats blessés, et s'ouvrent toutes grandes au Champ-de-Mars, et sur toutes les routes, et partout loin de moi ? Ne peut-on rester fidèle au drapeau et aimer la France de tout son cœur en gardant sa fierté et la pureté de ses sentiments ?

Comment ! on me blesse dans ce que j'ai de plus cher, on brise l'avenir de mes amis et le mien, enfin, pour en parler plus simplement, on me marche sur le

pied, on l'écrase, et l'on trouverait mauvais que je ne fisse pas des excuses, moi qui ai le pied écrasé ? Conviens, mon cher Gagneur, que cela est impossible, et que les rôles seraient changés.

Je n'ose te parler encore aujourd'hui des projets dorés que tu caresses pour moi, mon cher ami. Plus j'y songe, et plus je m'attriste devant ma position militaire, qui, pendant longtemps, sans doute, restera la même, c'est-à-dire une position d'exilé ; par conséquent, obstacle à la réalisation de nos espérances. Tu m'as rendu ambitieux, et tu m'as poussé à rêver une position indépendante plus élevée, en réveillant dans mon cœur des rêves de bonheur, qui étaient excusables chez moi avant que la fortune m'eût tourné le dos. Si cette position se fait attendre, eh bien ! mon cher ami, nous garderons notre secret. Je souffrirai en silence la ruine de tous mes rêves de bonheur, mais nous resterons frères de cœur, si le sort nous en refuse le titre. Je ne voulais pas écrire tout cela qui me serre le cœur, mais tu me pardonneras ce petit moment de découragement.

A toi.

Bosquet.

Si tu donnes de mes nouvelles autour de toi, n'oublie pas que ce sont celles de l'ami le plus dévoué.

Sétif, le 2 novembre 1852.

Mon cher Rivet, tu as prêché si clairement et si bien, que tes excellentes raisons, appuyées par la triste chance d'un commandement de province par intérim, m'ont arraché une demande de congé, et je pense que je partirai pour France par le courrier du 23 novembre. Voilà les dés lancés, lancés par tes mains amies et celles de cet excellent Gagneur ; Dieu les retournera heureusement, je l'espère !

Où es-tu, mon vieil ami, en ce moment où je te voudrais près de moi, comme une réserve, pour m'encourager, quand je regarde vers Paris ? Je vais de ce côté, attiré par une douce pensée, et le cœur serré par une autre. J'irai d'abord en Béarn embrasser ma vieille mère. Je trouverai peut-être auprès d'elle des forces pour accomplir plus bravement ce pèlerinage de Paris.

Je te répète que je te voudrais près de moi, et, si tu devais t'installer à Sétif, à ma place, je te voudrais voir déjà ici : il me semble que je partirais ensuite plus calme, plus confiant.

Tu ne m'as rien dit des projets qui te concernent ; tu n'as donc rien reçu du gouverneur ? Je ne sais si, en attendant, Sétif t'irait mieux que Milianah ; ce que

je sais bien, c'est que tu y trouverais mon installation tout entière, — personnel et matériel, — et que cela m'irait à merveille. Nous aurions quelques jours de plus à passer ensemble, frère, de ces bonnes journées qui rajeunissent et font reprendre goût à la vie !

Quand je songe que mon voyage est à peu près décidé, — le général de Mac-Mahon vient de m'écrire *oui,* sauf approbation du gouverneur, — je sens mon cœur qui bondit dans ma poitrine; et, cependant, ce n'est pas d'une joie sans mélange. Il y a là un point de rebroussement dans la courbe de ma vie. Est-ce un avenir heureux, ou de mauvaises chances qui m'arrivent en compensation de la fortune que Dieu a voulu m'accorder ?

Sur tes bons conseils et tes encouragements, comme sur ceux de Gagneur, je vais hasarder une reconnaissance. Mais, n'est-ce pas téméraire avec ma moustache grise — je me trompe, il faut dire avec mes cheveux gris ? — Et, si le soldat avait trop vieilli aux yeux de la jeune fille, serais-je assez attristé ! Et, ailleurs, si je trouvais rancune et parti-pris, serais-je assez puni !

Il me reste, toutefois, une heureuse chance bien complète, celle des bons moments que je passerai près de ma mère; je reviendrai m'isoler auprès d'elle, si la fortune me tourne le dos à Paris.

Je ne sais tout ce que je te raconte; il me semble que tu es là et que je cause à l'aventure. Si cette lettre te trouve à Constantine, écris-moi avant de partir pour Bône. — Je t'écrirai encore à ton passage à Bougie, à moins que tu ne me reviennes ici. — Je t'embrasse de tout cœur, frère.

BOSQUET.

1853

De Gagneur à Bosquet.

Paris, le 14 février 1853.

Cher ami, je puis donc, une fois en ma vie, te donner à mon tour légitimement sur les pouces et te reprocher ta paresse. Sais-tu que si ce brave Rivet n'eût pas été là pour me donner de temps à autre le bulletin de tes faits et gestes, j'aurais pu facilement te croire exterminé à Laghouat, où tu n'as pas mis les pieds pourtant.

Dans ta dernière missive, composée sur le rhythme du *super flumina Babylonis,* tu jetais vertueusement le manche après la cognée et renonçais irrévocablement à tous les projets que je mijote depuis deux ans pour toi avec tant de diplomatie et de persévérance.

Mais tout cela n'était encore que du petit lait, comparé à la lettre que tu écrivais il y a quinze jours à Rivet et que celui-ci m'a expédiée sur l'heure.

Je comprends d'ailleurs parfaitement ton exaspération, à la vue de ces deux promotions qui te font passer à pieds joints sur le ventre plusieurs officiers qui ne te vont pas à la cheville ; et quelle accumulation de bile a dû provoquer, en particulier,

l'exaltation si subite et monstrueuse de certain personnage que tu as vu à l'œuvre et dont tu énumères si énergiquement tous les côtés faibles ; je comprends la répugnance que tu éprouves à venir lui toucher la main.

Que veux-tu, mon bon ami, il y a parfois dans la vie de dures pilules qu'il faut se résigner à avaler sans faire la grimace. J'espère bien que la logique et l'amitié de Rivet, que les prières de ta bonne mère t'auront fait renoncer à l'inadmissible extrémité que tu laissais entrevoir. Une démission, à ton âge, quand on a une si belle carrière à parcourir en dépit de ce temps d'arrêt ! Et cela, parce que tu auras fait une mauvaise rencontre sur ta route ! Comment ! avoir fait pendant vingt ans la guerre sans relâche, avoir acquis obstinément une précieuse et rare habitude des hommes et des choses, avoir étudié, pénétré, scruté à fond cette difficile question d'Afrique, et qu'avec toute cette expérience et ce riche bagage tu ailles planter obscurément un carré de choux dans quelque coin isolé du Béarn, permets-moi de te le dire, c'est là du dépit et non du raisonnement. Encore un coup, j'espère que je prêche à un converti, et, sans plus insister sur ce point, je reviens à la brebis que tu sais.

Ta lettre à Rivet montrée par moi à Mme de G., loin de nuire à ta cause, l'a servie à souhait. « Tes nobles sentiments, ton beau caractère, ton énergique honnêteté », ont profondément touché ma belle-mère, et je puis t'assurer qu'elle n'a jamais été mieux disposée qu'aujourd'hui. Mais il est indispensable que tu te hâtes ; les choses ne peuvent pas traîner indéfiniment, et il faut que la question soit résolue de façon ou d'autre.

Mme de G. n'est de retour que depuis une semaine ; elle doit, demain ou après-demain, repartir pour aller passer dix ou

quinze jours auprès de son père malade. Ces circonstances nous ont été opportunes ; elle a pu, sans donner prise à aucune interprétation, ajourner à son retour définitif l'examen de propositions qui lui sont faites. Sans ces circonstances, et, si ton arrivée que j'annonçais comme certaine et prochaine ne se fût pas réalisée, je ne sais trop comment je m'en serais tiré.

Il va sans dire, je le répète encore, qu'il n'y a en tout ceci ombre d'engagement pris de part ni d'autre. J., je persiste plus que jamais à le croire, a conservé de toi, vieux vainqueur des Kabyles et des belles, un tendre et profond souvenir. De ton côté, tu me parais mordre à belles dents, en perspective, à cette grappe appétissante. Mais si, par une de ces fatalités à prévoir après tout, ces sentiments réciproques devaient, après plus mûr examen, recevoir une modification, d'un côté ou de l'autre, les choses sont préparées de telle sorte que vous retomberiez chacun sur vos pattes, sans que rien puisse trahir au dehors, ni même chez J., mes négociations manquées, et donner conséquemment prétexte à la rupture des bonnes relations amorcées à ton dernier voyage avec la famille de ma belle-mère.

De cœur.

F. GAGNEUR.

Pau, le 17 février 1853.

Rivet est un homme affreux ; il devait t'écrire, mon cher Gagneur, et ne pas t'envoyer la lettre d'un furieux; nous en étions convenus, et il y a trahison.

Après la lettre que je t'adressai de chez lui, à la fin de novembre, je ne me sentais pas le courage de recommencer ; mes prévisions ne s'étaient que trop tristement réalisées. Rivet et toi, vous auriez bien pu m'épargner de paraître avec tous mes défauts et mon mauvais caractère, même au moment où la fortune s'éloigne de moi et où tous mes rêves d'avenir sont absolument perdus.

Je voulais profiter d'un congé pour tâcher d'arranger ma vie près de ma vieille mère et attendre, en disponibilité, ou plus misérable encore, de meilleurs jours. Il me semblait possible de rester ainsi obscurément dans un coin sans montrer ailleurs ma mauvaise humeur.

Le gouverneur m'a fait comprendre qu'aller en France sans aller à Paris serait comme un défi en quelque sorte.

Or, je n'entends assurément attaquer ou défier personne. Nul n'est plus sérieusement décidé que moi à accomplir tout ce qui est un devoir, mais je ne voyais pas un devoir dans ce voyage à Paris. Ma position de déshérité me semblait au contraire une raison très-naturelle de rester éloigné de ceux qui me repoussent comme hérétique, sans examen, sur rapports calomnieux.

Je me suis donc incliné devant l'invitation que m'a faite le gouverneur, et, après avoir embrassé ma vieille mère, dans quelques jours, je partirai pour Paris, comme te l'a dit mon jeune Dampierre.

Quand je songe que, sans la rage jalouse de quelques gens, ce voyage aurait pu m'ouvrir cet avenir heureux que ta bonne amitié voulait me préparer, mes dents se serrent de colère. Mais ce serait mal me disposer à ce qu'il me faut entreprendre, que de me faire un visage irrité. Je vais tâcher qu'ils n'y lisent que le calme que me donne ma bonne conscience.

Je vois bien, mon bon Gagneur, que tu t'obstines à penser que la partie n'est point perdue pour moi. Mais je vois plus clair que toi et plus sagement surtout. Exposé à la malveillance de gens qui ne reculent devant rien, je sais les misères qu'on peut imposer à un pauvre petit général de brigade, d'ailleurs sans fortune; et, ces misères puis-je songer à les faire partager à une jeune femme, quand même j'aurais trouvé grâce auprès d'elle?

Nous causerons à cœur ouvert de tout cela, mon cher ami, ta main dans la mienne, et tu comprendras alors ma lettre à Rivet sur l'air, comme tu dis, du *super flumina Babylonis*.

Je voudrais être à Paris dans huit ou dix jours au

plus tard ; je t'écrirai encore. Je te remercie d'avance des soins que je t'ai prié de prendre pour m'avoir un logement pas loin de ta rue.

Il me semble que je deviens meilleur, moins amer, moins irrité, près de ma vieille mère; encore quelques jours, et je n'aurai pas l'air trop Bédouin.

Mes meilleurs souvenirs autour de toi; à bientôt pour t'embrasser à deux bras et avec tout mon cœur.

BOSQUET.

Donne moi des nouvelles de Paris, si tu en peux recueillir qui m'intéressent !

Chez les Ouled Askeur, le 29 juin 1853.

Mon cher ami, tu sais qu'en te quittant à Paris je me dirigeai vers le Béarn pour y embrasser ma vieille mère, avant d'aller une fois encore dans ces rudes montagnes de la Kabylie ; tu sais que j'ai retrouvé Rivet à Marseille, et que nous ne nous sommes séparés à Alger que pour nous retrouver à Sétif ; de là, nous avons guerroyé ensemble jusqu'aujourd'hui même qu'il me dit adieu pour suivre le gouverneur qui va s'embarquer à Djidjeli.

Cher Gagneur, tu penses..., — comme tu disais

autrefois — si nous avons souvent parlé de toi, et toujours regretté de ne pas t'avoir près de nous, songeant ainsi autant au plaisir de la réunion qu'à tes chances d'avenir. Je faisais remarquer que tu n'écrivais pas, toi, l'homme maître de ton temps, et je n'osais me plaindre sérieusement : cette tristesse avec laquelle nous nous sommes dit adieu, me pesait sur le cœur, comme elle doit peser sur le tien, et m'expliquait ton silence. La paresse, ton péché mignon, n'y était que pour bien peu. Quand tu m'aurais assuré toi-même qu'il s'y joignait comme une pensée de bouderie, je n'y aurais pas cru, parce qu'une bouderie a une cause et qu'il n'y en a pas entre nous; la même vieille et solide amitié nous unit, j'en suis convaincu. Non, il n'y a pas l'ombre de bouderie, mais un regret, une tristesse que je ressens trop pour ne pas comprendre ce que tu éprouves toi-même ; il ne peut s'y mêler aucun autre sentiment.

Pour moi, mon ami, mon cœur de frère te reste toujours aussi chaleureusement attaché que tu puisses le désirer; ai-je besoin de l'exprimer et d'ajouter que je sens bien là que je puis de même compter sur le tien ? Je voudrais que Clara fût près de nous, pour lui serrer la main, la remercier de ses quelques

lignes si affectueuses, si bienveillantes, et lui répéter ce que je viens d'écrire.

La campagne est finie, couronnée des résultats les plus sérieux, les plus complets. Le chef d'état-major général, notre Rivet, dans les rapports partiels qu'il a préparés, n'a oublié que lui ; et voilà comment tu as eu de mes nouvelles et non des siennes. Son amitié lui a fourni des expressions trop brillantes, qui ont mis en campagne ton imagination ; mais ces journées intéressantes, sans doute, ne méritaient pas l'éclat qu'on leur a donné.

Au reste, j'ai peu vu de troupes réunies ayant plus de confiance dans leurs chefs et en inspirant elles-mêmes autant à ceux-ci. Le cœur me battait en face de ma division, où je retrouvais dans les bataillons tant d'officiers, tant de figures de soldats, dont les regards exprimaient à la fois la confiance et le souvenir de nombreuses campagnes heureusement accomplies ensemble ; là est le secret des succès que nous avons si rapidement obtenus dans les Babors, en y ajoutant l'influence très-grande du retentissement des coups frappés pendant les deux dernières années.

J'espère que, si le chef d'état-major général s'est oublié lui-même, le gouverneur et l'Empereur ne l'oublieront pas, et qu'un large cordon rouge lui

entourera prochainement le cou, en attendant que nos bras lui arrivent de même avec nos félicitations au commandeur.

Je rentre à Sétif; dès demain je me mets en route, par ordre et sans troupes, pour arriver vite et tâcher de mettre d'accord les membres d'une Société Génevoise, qui veulent coloniser et qui commencent par se quereller sur place.

Je vais, en arrivant, faire emballer bien soigneusement ton fusil, sans oublier la poire à poudre — très-grossièrement taillée par les Kabyles et peut-être indigne de tes collections. — Il est convenu que j'adresserai le tout à Rivet, *par Bougie*, et que Rivet cherchera une occasion sûre pour Paris.

Ma bonne vieille mère et ma nièce seront bien heureuses du souvenir que tu leur promets de ton pèlerinage à Rome ; leurs vœux et leurs prières t'y suivront comme mes meilleures pensées d'amitié.

A toi bien cordialement.

BOSQUET.

Eaux-Bonnes, septembre 1853.

Mon cher Mellinet, votre bonne lettre, qui vous ressemble, comme tout ce qui est franc et chaleureux, a été courir en Afrique avant de me venir trouver au fond des montagnes du Béarn, aux Eaux-Bonnes, d'où je vous écris. C'est vrai : voilà des années passées sans lettres échangées entre nous ; mais en regardant un peu chez moi, je suis certain que vous m'avez gardé un bon coin dans votre souvenir, comme vous ne doutez pas que vous êtes aussi *crânement* logé dans le mien. J'ai de bien vifs regrets de n'avoir pu prendre un jour la route de Lyon ; c'était le meilleur pour réparer le temps perdu, le bon vieux temps de nos causeries, et couper court aux excuses et aux tendres reproches que nous aurions à échanger tous les deux.

Vous êtes pour moi, mon bien cher et brave Mellinet, comme la fortune, vous me gâtez ; mais j'accepte tout de vous sous le couvert de votre bon cœur et de votre vieille amitié, plus précieuse pour moi qu'aucune de celles dont je me suis enrichi en Afrique.

Laissez-moi vous dire que je suis parti de Sétif avec la conviction qu'à Paris je serais écarté de la

promotion ; que j'avais laissé mes harnais de guerre prêts pour mon retour en octobre, et que je suis arrivé près de ma bonne mère, le 16 août, avant jour, sans avoir reçu en route lettre ou avis qui me pût faire changer de conviction. Et cette bonne mère, vers neuf heures du matin, est entrée dans ma chambre avec une lettre qui lui annonçait la promotion.

Puisqu'un ami, comme vous, mon cher Mellinet, ne devait pas en cette circonstance arriver le premier, j'ai été heureux que ce fût ma bonne vieille mère.

Je ne sais aucunement ce que je vais devenir, s'il ne se fait pas une vacance dans les provinces d'Afrique. Je ne suis et ne voudrais être qu'un Bédouin, tant que la *question d'Orient* ou d'autres d'Europe ne seront pas décidées l'épée à la main.

J'achève de boire aux Eaux-Bonnes pour retrouver ma voix, qui s'est fort perdue en Kabylie dans ces trois dernières années, et j'irai promptement ensuite faire mes salutations à l'Empereur.

Je voudrais avoir un moment pour aller sonner la générale au quartier-général de la 2e brigade de l'armée de Lyon. Ce serait fête pour moi de vous embrasser, de vous remercier de votre chaleureux souvenir, que vous avez bien voulu reporter sur mes enfants du 8e de ligne.

Je serais heureux d'exprimer à Mme Mellinet combien je suis sensible à ses compliments si affectueux, qu'ils me semblent des compliments de famille. Je la prie de me permettre de lui offrir ici tous mes sentiments de cordiale reconnaissance, et, ma foi ! de l'embrasser deux fois de bon cœur pour qu'elle vous le rende à mon intention.

BOSQUET.

Paris, le 22 décembre 1853.

As-tu reçu, mon cher Rivet, une lettre de Mme Berney. Je l'ai vue deux fois depuis son retour de Bruxelles ; voyage fort triste, dont elle a rapporté un rhumatisme à l'épaule et au bras droit, qui lui sert à déclarer qu'elle sera malade, enfermée tout l'hiver, recevant ses amis et se recommandant à eux. J'espère que tout cela est un peu bien exagéré. On devait t'écrire, tu feras bien de ne pas attendre; presse, en cas que nous ayons trop mal à la main pour tenir une plume.

J'ai à te remercier de n'avoir pas embarqué mes chevaux par le gros mauvais temps qu'il a fait ; mais il me souvient que, très-souvent, après les

premières pluies, il y a un été d'hiver pendant le mois de janvier. Je te serais très-reconnaissant, si tu saisissais une belle traversée pour m'envoyer mes deux compagnons, qui me seront ici d'une si grande consolation, d'une véritable joie.

J'ai cru un instant que j'allais te revenir en Afrique et revoir Oran. On était venu, en effet, me dire au tuyau de l'oreille que Pélissier était choisi pour remplacer à Saint-Pétersbourg M. de Castelbajac, et que la succession d'Oran me revenait. Mais il y a plusieurs jours de tout cela, et rien ne se dessine.

Au reste, mon cher ami, rien n'est mobile comme les nouvelles de Paris, rien de moins saisissable. Où chercher une preuve ? Chaque résolution est prise aux Tuileries, sans préparation, et très-souvent de la façon la moins attendue. Il en résulte que le champ des conjectures va se retrécissant chaque jour, et qu'il peut être réduit à zéro pour toutes les choses importantes. L'Empereur devient de plus en plus invisible, même à ses intimes ; ainsi, il y a plus de trois semaines que Canrobert ne l'a vu. Au milieu de cette brume, on peut apercevoir que le chef note successivement ce qui se présente, et désigne à mesure des besoins et de sa convenance. Il n'y a qu'à attendre et à se tenir prêt.

Tu vois que, sur la « question russe », j'aurais peu à te dire, que tu n'aies déjà élaboré pour ton propre compte. Seulement, il est évident qu'ici on cherche à éviter la guerre. Il y a donc à croire que rien ne s'opposera à la campagne du Djurjura. Que ne suis-je à Constantine !!.. Mais, si je rentre en Afrique, ce ne sera que pour aller à Oran, et alors, adieu le Djurjura !

A propos de ces bruits, peut-être sera-t-il bien que mes chevaux restent à Alger quelques jours encore ; je te les recommande, ainsi qu'à Maurice, à qui je serre la main de bonne amitié.

Paris ne ressemble encore à rien. Les chances de guerre en Orient ont effrayé les étrangers ; ils manquent. La misère se développe ; ajoute de la neige, et un temps habituellement laid.

Gagneur écrit des *Mémoires d'artillerie*; il songe à ce qu'il deviendra. Je ne le vois pas aussi souvent que je le désirerais, et il me semble qu'il est ou triste ou contrarié.

Que veux-tu que je te dise de Fontainebleau ? Il n'y a rien à conter et surtout à écrire. J'aurais écrit, si cela avait pu t'intéresser ; imagine terre à terre ce que tu voudras, et ce sera cela.

Je te dirai au fur et à mesure ce que l'hiver pourrait amener d'intéressant ; jusqu'ici à peu près rien.

Cette lettre était commencée, il y a plusieurs jours. Je m'aperçois que j'ai vu Mme Berney depuis. Il y a une partie engagée pour rire chez elle, avec Mlle Adèle, sa sœur, et Mlle Mathilde, tes amours. Ce sera pour la semaine qui vient.

Je ne te dis rien de Villemomble, où je n'ai pas pu retourner, mais où je reviendrai prochainement. L'Esparre voulait être le correspondant de Louis ; nous ferons ainsi pour peu que je doive quitter Paris ; au reste, il a dû t'écrire.

J'ai fait remettre hier une note à l'Empereur pour lui rappeler le nom de Lallemand ; on parle d'une promotion d'état-major.

Sur quoi, je te serre la main, et te prie de présenter autour de toi mes respects à M. le gouverneur et mes amitiés à Camou et à Maurice, etc.

BOSQUET.

1854

Paris, le 14 janvier 1854.

Et cependant, mon bien cher Rivet, c'est absolument sans reproche mérité ! Tu me traites assez mal dans tes lettres fort rares à la bonne Mme Berney, qui m'en aurait fait la guerre au sérieux, si je ne l'avais rassurée en répondant que j'avais reçu une lettre meilleure que les siennes.

Tu sais la vie de Paris ? Mais, ce que tu ne sais pas, c'est que la question de guerre, qui t'intéresse, s'y allonge indéfiniment au milieu d'un brouillard de doutes fort difficiles à marquer dans des notes que je m'étais proposé de t'envoyer. Le reste de cette vie de Paris est bien ce que tu connais et que tu peux inventer, à part quelques incidents amusants, comme le petit bal d'hier, de trente à quarante personnes, chez le colonel des guides, qui avait réuni les *jolies* femmes de Paris en une charmante petite compagnie, dont le sergent de bataille était Mme de

Contades. Je m'y suis amusé jusqu'à l'extinction des feux, vers trois heures du matin. Il y avait beaucoup de Russes, et, entre autres, la nièce du prince Menschicoff. C'était fort à l'aise et charmant !

M. Piétri, le préfet de police, à côté de qui je dînais hier, croyait savoir qu'une nouvelle était arrivée, portant que Nicolas avait entendu aux propositions de paix, ce qui avait occasionné à la Bourse une hausse de 2 francs.

Figure-toi bien qu'on n'a fait encore en France aucun préparatif : la cavalerie n'a ni hommes ni chevaux ; l'artillerie, pas davantage ; aucun ordre n'a encore paré à la pénurie de harnais pour les deux armes, et à l'augmentation nécessaire de matériel neuf. Quant à la levée dernière, c'est ce qu'on fait tous les ans, un peu plus tard, il est vrai ; mais il faut ne pas oublier qu'il y avait à remplacer les congédiés.

A voir les figures de tout notre monde, on peut juger qu'on redoute la guerre, tout en la souhaitant pour ce qu'elle aurait de favorable à l'installation d'une nouvelle dynastie et au renouvellement plus clair et plus net de l'esprit public. Mais, comme il y a des chances pour que le jeu vienne mal si l'Empereur s'absentait, comme il y a plus d'une mauvaise

chance tenant à la vie d'un seul homme, enfin, comme il faudrait dépenser beaucoup d'argent sans espoir de gagner grand chose que de la gloire, on se met à penser qu'il vaudrait mieux attendre, et l'on parlemente avec toutes les précautions de gens qui veulent ménager un résultat sans coups de canon.

On attend demain ou après demain la réponse de Saint-Pétersbourg à une note envoyée tout dernièrement, et qui est, dit-on, la boîte d'où sortira la paix ou la guerre. Je crois qu'il en sortira encore des protocoles nouveaux, et je n'ose, en somme, croire à la guerre.

Il y a quinze jours, j'ai été mandé aux Tuileries par l'intermédiaire du ministre de la Guerre. L'Empereur m'a parlé de l'Asie-Mineure, me disant gracieusement qu'il regrettait de ne m'y avoir pas envoyé, au mois d'octobre dernier, pour en tirer des éclaircissements sur toutes choses et pour y donner des conseils qui auraient pu éviter bien des fautes ; il conservait toujours la pensée de m'y donner une mission. — « Mais, présentement, lui dis-je, Baraguay-d'Hilliers ne fera-t-il point quelque difficulté de me laisser voyager, voir, causer sur son terrain ? La question n'est-elle pas trop avancée vers une solution de guerre ou de paix pour partir à l'instant. Si c'est

la guerre, je voudrais partir avec des troupes ; si c'est la paix pour un temps, la mission ne doit-elle pas s'agrandir en lui faisant comprendre nos relations avec Téhéran ? » — L'Empereur convint que tout cela le faisait réfléchir et qu'il n'avait pas une idée bien mûrie et bien claire. Il me dit d'aller m'en entretenir avec M. Drouyn de Lhuys, avec qui il en avait causé lui-même.

Je me suis retiré très-satisfait de mon entretien avec M. Drouyn de Lhuys, convenant qu'il y avait à reprendre la question un peu plus tard, après les réponses qu'on attend, et que, d'ailleurs, il y avait un thème à faire.

Voilà, mon cher ami, mes nouvelles. Cependant, les journaux disposent de tout le monde et donnent à chacun sa mission... Bruits de bourse.

Mac-Mahon attend, et ne retournera à Constantine que si l'on ne va pas à Constantinople, sur le Rhin ou en Italie. Le général Pélissier, après avoir été reçu gracieusement, comme tout le monde, semble étonné que cela s'arrête là, comme pour tout le monde. Le public lui donnait le commandement de l'armée de Lyon ; lui, raconte qu'il va partir directement pour Oran. Je n'en sais pas davantage.

Pour moi, qui ai pris le sage parti d'attendre en

piochant un peu, je préside des commissions au ministère de la Guerre ; je cours un peu, j'écoute, j'étudie les gens ; je « blague » un peu, quand je trouve bonne partie, et je m'amuse, quand j'en rencontre l'occasion.

Gagneur se désespère et fait aller ses bras et ses jambes comme les ailes d'un moulin. Il n'osait t'écrire sans avoir vu ta famille à Villemomble. Nous sommes sortis de chez moi, un matin, pour y aller ensemble. Nous avons déjeuné au café d'Orsay ; nous devions prendre une voiture, attendu que le chemin de fer a de trop longs intervalles d'aller et de retour. La boue, la pluie et la neige sont venues tout changer. J'attends que ce brave Gagneur retrouve sa journée ; ce sera dans deux ou trois jours, au plus tard ; mais j'ai décidé qu'on t'écrirait quand même.

L'excellente Mlle Louise veut absolument que je rencontre chez elle Mme.... et sa sœur. Celle-ci, je ne dis pas ; elle est charmante ; mais l'autre, je m'en gare ; c'est pourquoi tout cela a manqué jusqu'à ce jour. — Le rhumatisme a un peu cédé ; on sort, et il y a chance de guérison. On parle de se revêtir avec des robes à moitié décolletées, et de m'amener chez la marquise Aguado. Ainsi cela va bien ou à peu près. Je te préviens que j'adore l'esprit et le caractère de Mlle Louise, j'espère que tu me le permettras.

Merci, frère, de tes soins pour mon bon Maurice. Il m'a écrit une petite lettre que je me suis bien gardé de montrer aux siens, quoi qu'il n'y eût absolument qu'un petit indice de faible indisposition. J'espère que tes bons soins et ceux du docteur Bertereau, à qui je serre la main, l'auront rétabli complétement.

Pour mes chevaux, je n'ose te les demander encore à cause du mauvais temps ; mais je t'écrirai vite après quelques jours, dès que la couleur des affaires sera tranchée ; le temps se fera en attendant. Merci mille fois et pardon pour les embarras qu'ils te donnent.

Là-dessus, je te serre les deux mains de tout mon cœur.

BOSQUET.

Si Lallemand vient à Paris, je puis en faire mon aide de camp en activité, comme j'y suis ; cela lui irait sans doute. — Amitiés à Maurice et à Renoux. Laisse lire ma lettre à Maurice, cela fera que je n'en écrirai qu'une. Fleury pense toujours à lui bien affectueusement.

Paris, le 30 janvier 1854.

Mon cher Rivet, reste assuré que tu auras de mes lettres tous les jours, quand les nouvelles pourront t'intéresser. Mais il est très-vrai que, le plus souvent, il faudrait corriger le lendemain les pensées de la veille. De L'Esparre, ton ancien capitaine du 8e hussards, t'exposera tout cela à merveille comme il me le contait hier, chez le prince Jérôme, à propos d'une lettre commencée à ton adresse et qui ne vaut plus rien aujourd'hui. J'estime que, de loin, avec des journaux et quelques lettres, tu juges mieux que nous de la situation.

Hier soir, en entrant dans les salons du Palais-Royal, où il y avait un petit bal choisi pour l'Impératrice, j'ai rencontré M. Drouyn de Lhuys, qui, du premier mot : — « Eh bien ! vous avez gagné contre moi..... » — « Je n'ai fait qu'exprimer ma pensée sur des projets, ai-je répondu, et je ne pense avoir rien gagné, que votre estime et celle de Sa Majesté, si j'ai jugé consciencieusement et dans la vérité de l'expérience ». — « L'Empereur a adopté vos idées, et vous allez voir paraître les troupes françaises dans les projets.... » Là-dessus, un fâcheux est venu nous interrompre, annonçant qu'un bruit circulait depuis

quelques heures : l'escadre anglaise, un moment séparée de la nôtre pour chercher l'ennemi, aurait rencontré l'escadre russe et en aurait coulé des bâtiments, en laissant elle-même son vaisseau amiral coulé.... Tout cela ne s'est pas encore vérifié.

M. le préfet de police, me tendant la main : — « Enfin, voilà qui doit vous plaire, dit-il, vous êtes à la veille, avec Canrobert, de monter à cheval». Alors je demandai : — « S'embarque-t-on ? Beaucoup de monde ? Ou bien s'agit-il de camps préparatoires ? » Sans se bien expliquer, M. Piétri reprit que j'allais en causer dans un instant.

Et, en effet, un aide-de-camp du prince Napoléon est venu me prendre, et le prince m'a conduit dans un petit appartement, où nous avons causé, seuls. Sa pensée était que l'Empereur allait adopter l'idée de se saisir de Constantinople avec un corps de vingt-cinq à trente mille Français, auxquels les Anglais ajouteraient dix à quinze mille hommes ; qu'il fallait mettre au jeu, comme je l'avais exprimé à l'Empereur et à M. Drouyn de Lhuys ; qu'il serait bon peut-être d'exercer un peu tout cela sur la côte, d'y mêler un peu de troupes d'Afrique, et de ne prendre que de jeunes généraux. J'ai répondu que cela me convenait fort, mais qu'il fallait s'attendre à ne pas

rester à Constantinople devant une attaque — sans doute très sérieuse — des Russes pour passer le Danube et les Balkans, etc.

Un peu plus tard, le prince Jérôme m'a pris une minute à part pour me dire que nous aurions de très-belles choses à accomplir dans cette guerre d'Orient, qu'il avait la confiance que nous ferions mieux que nos aînés, parce que nous en savions bien plus qu'eux, et qu'il nous souhaitait les meilleures chances. Il a prononcé aussi le nom du général Pélissier, comme celui d'un homme « connaissant à fond les populations orientales ».

Ce dernier est parti avant-hier pour l'Afrique, et je suppose qu'il a eu des conversations fort « avantageuses ». Tu sais que je n'aime pas plus son caractère que sa valeur d'initiative. Je redoute fort de lui voir un commandement avec l'arrière-pensée de faire fournir les pensées, plans et projets par ceux qu'il aura adroitement enrôlés dans sa troupe. Je n'ai de confiance que dans son énergie de soldat, et pas la moindre dans son coup-d'œil et son imagination militaire. Passera-t-il par Alger, a-t-il une mission particulière ? Il a eu soin de ne rien dire, et je n'en sais pas plus que cela.

Maintenant, cher ami, voici le fond de ma pensée :

l'Empereur, je crois, redoute trop l'état de guerre pour ne pas tenir à deux mains les rênes et faire tous les efforts avouables pour retenir la paix ; l'Allemagne tout entière réclame le maintien de cette paix, à peu près comme notre France ; l'Angleterre, seule, veut la guerre pour détruire la flotte russe et défendre le passage de l'Inde, qui appartiendrait à la Russie promptement, si on la laissait faire paisiblement ses approches sur Constantinople.

Beaucoup de gens supposent que Nicolas s'est un peu trompé sur le moment opportun pour développer la pensée séculaire du cabinet de Saint-Pétersbourg ; peut-être cherche-t-il un biais pour ne pas s'engager davantage ?

Ce qui pourrait donner du poids à ces idées, c'est qu'en France les préparatifs de guerre sont nuls, ou à peu près. L'artillerie ne pourrait fournir que quatorze batteries attelées, en conservant dans les dépôts une batterie d'instruction par régiment.... La cavalerie a des quarante ou cinquante chevaux par escadron, et autant d'hommes que de chevaux, pas plus..... Tu vois que les économies ont mis l'armée bien arrière même du pied de paix sérieux qui précède le pied de guerre. L'infanterie a trente et quarante hommes par compagnie, et les magasins sont vides. On ne fait

rien, ou à peu près rien, pour combler, et nous touchons au printemps.

Vois-tu, on tire en arrière, et la guerre ne se fera pas encore. La menace n'ira point jusqu'à se saisir de Constantinople ; on craindra de jeter le gant et d'aller trop loin. Il y a bien des raisons pour cela, tirées de l'état des esprits en Europe, et trop peu à gagner à la guerre, etc. Ajoute la mission d'Orloff, que chacun commente dans le sens de la paix. Enfin, le bruit courait, hier soir, que le prince Napoléon partait dans la nuit pour Bruxelles et devait loger chez le roi des Belges. N'est-ce pas singulier ? et n'y a-t-il pas matière à bien des réflexions à propos de la fusion, à propos d'une médiation, que sais-je ?...

J'ai à te conter que j'ai dîné, il y a peu de jours, chez la bonne et gracieuse Louise, en compagnie de son diablotin d'Adèle, de Mme de T., qui était blanche et rose, et enfin de Mme H., qui était toute de noir habillée. Adèle a été le diable ; robe et petits souliers roses, mantille noire ; coquetterie, malices et danses espagnoles au son du piano, tout ce qu'il te plaira d'imaginer. Mme Berney va beaucoup mieux ; elle avait une petite casaque hongroise ou hussarde, qui lui allait le mieux du monde.

Nous irons bientôt voir ta sœur à Villemomble.

Gagneur est si rare et il est si occupé qu'il n'a pas encore repris jour pour ce petit voyage, qui ne se peut faire en chemin de fer que de midi à cinq heures du soir; les départs sont assez mal espacés sur ce point. — Louis m'a jeté une carte l'autre jour; et je regrette de ne l'avoir pas vu. Je sais, d'ailleurs, par le général Alexandre qu'il va et fera très-bien.

On danse beaucoup à Paris; mais il y a préoccupation. Je n'aime guère cet état fébrile, qui ne vous permet de rien faire de sérieux et de durable.

Si tu étais ici, nous causerions; si tu étais ici, tu aurais fait des heureux. L'on t'aime toujours de bien bon cœur, et nous parlons souvent de toi avec tous les regrets du monde en songeant que tu es loin et que tu ne viendras pas encore, peut être de longtemps, à cause de toutes ces incertitudes de guerre.

Mon pauvre Maurice!... Merci, mon cher Rivet, de tes bons soins pour lui; merci également à ce bon Bertereau, à qui je te prie de serrer bien cordialement la main à mon intention. Il me semble que Maurice se rétablirait très-bien à Paris; il ne fait plus froid, et le changement d'air, la famille, les horizons nouveaux, tout cela pourrait lui redonner plus rapidement des forces. Je voudrais bien l'avoir, si je pars.

J'espère que Lallemand sera ici dans les premiers jours de février.

Tu me grondes pour n'avoir pas précisé ce que je voulais ; c'est que j'ai perdu le détail de ce qu'il y a dans mes cantines, et j'ai pensé que vous feriez pour moi, là-bas, le calcul que je ne puis faire d'ici; Maurice doit avoir des notes. Quant à mes chevaux, je te les demanderai, dès que je serai fixé sur un départ ou sur une certitude de rester en France. J'espère qu'il y aura solution bien prochainement. Je te les recommande, et à Maurice aussi, en vous demandant pardon pour tous les embarras que je vous donne.

Serre la main à Renoux pour moi ; donne lui des nouvelles ; tâchez de vous partager cette lettre, sans avoir la prétention que je vous écrive à chacun des huit pages.

Je t'embrasse de tout mon cœur, frère ; écris-moi ce qui te conviendrait en cas d'organisation de troupes de guerre en France.

BOSQUET.

Mes respects et mes meilleurs souvenirs au général Randon, je te prie.

Andrinople, le 12 juin 1854.

Mon cher Rivet, voici où nous en sommes avec les Russes: ils ont attaqué Silistrie avec violence, et, malgré de nombreux efforts tentés avec des masses et de vive force, ils n'ont pu encore emporter aucun des dehors de la place ; chacune de leurs attaques a tourné à leur confusion et leur a coûté cher, quelques-unes très-cher.

Ceci est étrange, et je répugne à me l'expliquer par l'impuissance des Russes. Il y a autre chose, comme une démoralisation, une préoccupation, je ne sais quoi, qui paralyse cette armée.

Nous devrions, au reste, les payer pour jouer ce jeu, qui empêche que nos fautes soient à découvert et nous permettra de les réparer un peu.

Voici notre situation, celle de l'armée alliée. Il semble qu'il fallait, à l'origine, adopter deux idées-mères : 1° débarquer d'ensemble sur un même point de la côte bien couvert et le plus près possible de l'ennemi ; 2° rester réunis, ou, du moins, ne se séparer qu'à la condition de pouvoir être réunis en vingt-quatre heures. — Quand je parle de débarquer d'ensemble, j'entends brigade par brigade, etc.

Or, rien de tout cela. Nous sommes présentement:

1° à Gallipoli — 4e division et arrière-garde de cavalerie et artillerie ;

2° à Andrinople — 2e division, brigade de chasseurs d'Afrique et réserve d'artillerie (arrivées ou près d'arriver, tout en route) ;

3° à Varna — 1re division, 1re brigade (la 2e va être embarquée, si elle ne l'est à l'heure où j'écris).

Voilà pour l'armée française ; je me trompe, j'oublie le meilleur :

4° à Constantinople ! — la 3e division tout entière. Elle passera, le 15, une grande revue du Sultan en personne !...

Les Anglais ont du monde à Dewna — six lieues ouest de Varna, — du monde en masse à Constantinople — Scutari ; — enfin, une brigade forte à Gallipoli.

C'est une occupation du pays ; point la guerre. Et, cependant, voilà qu'on imagine de se concentrer sur la ligne de bataille, entre Chumla et Varna, par des rubans de route de cent vingt et cent cinquante lieues, sans avoir, depuis plusieurs mois, établi des magasins.

Je suis chargé par le maréchal de créer à Andrinople une base, et d'échelonner des reconnaissances et des vivres vers le pied sud des Balkans et sur les passages de cette chaîne. Il faudrait que cela fût déjà

fait. Je me précipite pour décupler la vitesse de chacun ici; mais il n'est pas bien de mettre hors d'haleine, en commençant, tous ceux qui doivent vous fournir les ressources du pays. Je mène au galop — et le plus gracieusement que je peux — tous les buffles du pays, y compris le gouverneur d'Andrinople ; tout cela galope, la queue en l'air; les uns mugissant, les autres buttant à chaque pas, aucun ne se retournant pour me présenter les cornes. J'ai levé une armée de boulangers en turbans et sans culottes; ils me font de bon pain, mais peu; ils soufflent souvent, et ont besoin de fumer beaucoup de pipes.

Je *pioche*, et je pense beaucoup; ma santé est bonne. Je tâche d'oublier les choses gracieuses de France et d'Afrique !

Pourquoi n'es-tu pas des nôtres, et assez près de moi ? J'aurais de quoi causer, et prendre patience, et ouvrir mon cœur à deux battants.

Charles se porte comme tous ces scélérats de vingt ans, comme nous à cet âge. Il t'écrit et écrit à Villemomble. Tout le monde ici l'aime, et nous en ferons quelque chose, je l'espère bien.

Je te laisse à tirer conséquence de notre position, combinée avec celle des Russes, avec les protocoles, avec la conduite de l'Autriche, de la Prusse, etc. —

Pour moi, je voudrais qu'il n'y eût pas de faute militaire commise, ou qu'elle fût très-promptement corrigée. Nous devrions être tous entre Pravadi et Varna ; réserves et parcs à Bourgas.

Je te serre les deux mains et t'embrasse de tout mon cœur.

BOSQUET.

Mes vieilles amitiés à Camou, et mes respects à M. le gouverneur. — Amitiés à Renoux.

Au camp de Yéni-Keuï, le 10 juillet 1854.

Il est très-vrai, mon cher ami, que je suis sans lettres de toi depuis un siècle, que tu me négliges absolument, que les journaux seuls et un mot d'Augeraud à Lallemand nous ont un peu renseignés sur la campagne du Djurjura. Cette fois je me plains, non cependant sans te serrer la main par vieille habitude, et te féliciter sur les succès obtenus dans cette dernière campagne, dont nous ignorons encore le résultat final, mais dont les commencements nous ont donné de si heureuses espérances.

Vous avez brûlé de la poudre en Kabylie, vous autres, qui vous désoliez de ne pas être de l'armée

d'Orient ; et, maintenant, c'est une question ici de savoir si nous brûlerons une amorce.

Nous sommes concentrés à deux lieues autour de Varna, — 1re, 2e, 3e et 4e divisions d'infanterie, — c'est-à-dire cinquante mille hommes ; près de Varna, la cavalerie et les réserves et parc d'artillerie et le génie achèvent de se réunir. Les Anglais ont près de vingt-cinq mille hommes appuyés au lac de Dewna, à l'ouest de notre armée. C'est une masse de près de quatre-vingt mille hommes, immobile, qui vit à peine au jour le jour, et pour laquelle rien n'a été prévu en avant. Les moyens de transport pour des vivres, dit-on, n'ont pu être réunis, etc.

C'est-à-dire que ni le général français ni l'anglais ni le turc n'ont le droit d'avoir une idée de général en chef. Notre général en chef, c'est la diplomatie européenne, la résultante de ce qui se discute entre les cabinets de Paris, Londres, Vienne et Berlin. Nous ne sommes que le poste de la place au service de la police européenne, en cas qu'il faille appeler au secours la force armée ; et, de cette force, on n'usera qu'après les trois sommations réglementaires.

Il n'y a plus de guerre, de combinaisons militaires possibles, ailleurs que dans la Kabylie ; et voilà que vous la finissez et allez fermer les portes du temple de Janus.

Eh bien! mon cher Rivet, nous aurons fait la guerre de notre temps!.... Que peut-on demander de plus à un honnête homme?

On ne croit plus ici à une guerre sérieuse et même à la guerre. — Je soupçonne l'Autriche d'avoir, sur la demande de la cour de Saint-Pétersbourg, rendu un grand service à l'armée russe, en menaçant en arrière l'extrémité de sa ligne d'opérations, à peu près au moment où les trois corps d'armée français, anglais et turc allaient se trouver en mesure de prendre l'offensive. Cette menace a permis aux Russes de battre en retraite, et, sans doute, ils ne s'arrêteront que derrière le Pruth.

Les Principautés ainsi évacuées, l'Autriche les occupera, et offrira les garanties prévues dans le traité anglo-français. Un congrès donnera à l'Autriche le protectorat de ces Principautés de concert avec les puissances occidentales, le Danube deviendra libre pour le commerce de l'Allemagne, qui aura ainsi ses relations assurées avec l'Orient; la mer Noire restera ouverte à toutes les flottes; la Russie aura perdu son influence dans les Principautés et tout le pays chrétien des Turcs, perdu en Europe son prestige, mais elle s'en tirera à bon marché, et la paix, la paix que toute l'Europe veut conserver, sera pour longtemps garantie.

Les moyens d'exécution de tout cela sont simples : une partie de nos troupes et des troupes anglaises hivernera en Turquie, à moins que les traités nouveaux n'arrivent au galop.

Voilà comment je vois dans l'avenir, désolé, triste, comme un amoureux qui n'a rien trouvé au rendez-vous.

Charles va bien et ne se doute pas encore que ce fanion de guerre qu'il espère promener dans la bataille, n'est peut-être qu'une bannière de paix ou de procession.

Rends-moi un service au reçu de ma lettre : Lavoignet est chargé à Mostaganem de me faire faire une bonne tente de caïd — un « guitoun » doublé de « haïk » ; — cela doit être fait. Il est chargé aussi de m'envoyer du tabac de Sid el Aïachi — du « chemma ». — Ecris-lui par le télégraphe de t'envoyer le tout sans le moindre retard ; et toi, envoie-moi la tente et le tabac dans une bonne enveloppe, bien soignée, et sers-toi pour cela de la famille de Cissey qui fait des envois au chef d'état-major. Les pluies commencent promptement ici, et la tente que j'ai achetée à Paris et payée six cents francs, n'est que de la drogue ; le tabac turc aussi.

Pourrais-tu me donner des nouvelles d'un certain

sire de *Gagne-Beurre*, qui porte moustache dans la garde impériale, qui a reçu de mes lettres et ne m'a pas donné signe de vie depuis mon départ de Paris? Tu vois qu'il n'y a rien à faire d'un paresseux honteux comme lui, si ce n'est de lui garder notre amitié malgré tous ses torts. Ne faut-il pas te pardonner aussi, à toi, Monsieur du Djurjura, qui ne peux pas faire la guerre et accorder en même temps quelques minutes à un vieil ami.

Mes respects à M. le gouverneur avec mes félicitations, et mes meilleurs souvenirs autour de toi, à Fénelon, Wolf, Augeraud, etc. Ma lettre te trouvera à Alger, sans doute, loin du champ de bataille; sans quoi j'aurais nommé Mac-Mahon et Maissiat. Plus près de toi, je me recommande au souvenir de Camou et de Paté.

A toi de tout cœur.

BOSQUET.

Mangalia, le 27 juillet 1854.

Mon excellent Rivet, j'ai suivi avec un intérêt que tu peux comprendre les rapports successifs de M. le gouverneur sur votre très-vigoureuse et très-heureuse

campagne au sommet du Djurjura. Là-dessus, je t'embrasse sur les deux joues, et te prie de vouloir bien faire agréer à M. le gouverneur-général toutes mes félicitations bien complètes et du fond du cœur.

Je n'ose guère me plaindre de n'avoir reçu de toi qu'une seule lettre du 3 juillet. Je sais bien tout ce que tu as dû avoir de préoccupations, de temps pris constamment, et de fatigues ; je n'ai de plainte à faire que parce que j'attendais avec une impatience irritée la suite des premiers rapports de M. le gouverneur. Tu sais ce qu'écrivent souvent des niais et les peureux ? Vous en aviez votre part, et ceux-là écrivaient des choses impossibles, mais désolantes : ainsi nous avons pleuré de Ligny, *qu'on avait vu porter en terre*, etc.; Camou avait la cuisse cassée, etc. Serre-lui la main pour moi de bien bonne et bien chaude amitié. Je lui ai vu des béquilles !!... Je l'aime mieux avec ses jambes et ses *bottes de cent lieues*.

Heureux soldats de l'armée d'Afrique ! Ils ont tous les ans, au moins, une belle campagne. Cette fois, c'est une page d'histoire qu'ils ont écrite avec leurs baïonnettes sur les derniers pics du Djurjura. Et nous, de l'armée d'Orient, de l'armée brillante dont chacun voulait être, nous traînons nos guêtres sur les tristes chemins de la Turquie, et nous n'y rencontrons pas

l'ennemi !... C'est comme un jeu aux soldats. — Une chose manquée, et que l'on voudrait redresser, retaper.

Je t'ai déjà écrit qu'à deux lieues de Varna, sur les plateaux de Yiéni-Keuï, les quatre premières divisions d'infanterie étaient bivouaquées — une longue ligne de bataille par divisions sur deux lignes; la cavalerie et les réserves d'artillerie, sous les murs de Varna. Je t'ai dit, sans doute, que les vivres manquaient; et surtout le foin et l'orge. Le général en chef nous déclara, il y a deux semaines, en plein rapport, qu'il n'avait pas dix jours de biscuit d'avance.... Depuis, on en fait un peu, et l'on a inventé de *faire quelque chose*; — c'est, tu le sais, une nécessité pour certaines gens, la chose à faire important peu au fond.

Jusuf a donc inventé d'essayer, au fond de la Dobrutscha, d'enlever des partis russes; et il a obtenu la sortie des 1re, 2e et 3e divisions ! Canrobert à Mangalia sur la mer, moi, à Bazardjik, au centre, et le prince à gauche; le tout pour appuyer les bachi-bouzouks de Jusuf, qu'on n'appelle plus ni bachi-bouzouks ni « spahis d'Orient », mais bachi-Jusuf. Cette cavalerie irrégulière est affreusement mauvaise, au dire des officiers turcs eux-mêmes.

Après le mouvement fait, ordre est venu à Canro-

bert de marcher par la droite vers Kustendjé, et à moi vers Mangalia, chassant de là Canrobert, et chassé moi-même de Bazardjik par le prince. C'est très-joli, très-joli ! et ces dames françaises de Constantinople doivent trouver cela charmant.

Seulement, il m'a fallu faire moi-même mes reconnaissances, ma route, organiser du monde pour me procurer de l'eau, qu'on ne trouve, sur un espace de douze à quinze lieues de diamètre, qu'à cent cinquante et cent quatre-vingts pieds de profondeur dans quelques rares puits... Ce sont des tours de force que ces marches que je viens de faire, et je sens de grosses larmes dans les yeux, larmes de rage, quand je songe que tout cela est pour le roi de Prusse, pour Jusuf, pour rien enfin. — Il y aurait du fouet à donner. — Les Russes n'ont que des Cosaques au fond de la Dobrutscha, peut-être un régiment ou deux de hussards, qui peuvent s'échapper par le pont de Galatz ou être secourus par ce pont.

Ma foi ! qui peut lire sur cette carte que nous font les protocoles, les mensonges des Russes, et les hésitations de toutes les puissances ? Que ferons-nous, si nous n'avons jamais que dix jours de vivres à la côte pour marcher dans le pays, si nous n'avons qu'un millier de voitures à bœufs, quand il nous en faudrait des milliers ?

On attend des courriers de France, dit-on ; c'est la réponse à quelque proposition faite de tenter un débarquement en Crimée. Les Anglais y poussent beaucoup, eux qui ne peuvent pas marcher dans l'intérieur du pays et ne savent vivre que près de la côte ; eux, qui n'entendent pas faire de la chevalerie, mais des profits, trouvent très-naturel de nous lancer contre le port de Sébastopol, de ruiner ce port, de brûler la marine russe, et de sortir de cette guerre plus puissants sur mer qu'auparavant; c'est tout simple. Je ne m'étonne pas de la politique et des plans de campagne de l'Angleterre; mais je m'étonne que, nous qui n'avons pas intérêt à détruire la marine russe, qui avons à combattre l'armée de terre pour obtenir l'évacuation des Principautés et surtout de nouveaux traités et des garanties pour l'avenir, je m'étonne que nous donnions dans les idées anglaises, comme la mode vient d'en prendre.

Aussi Canrobert, avec des Anglais, a-t-il été embarqué secrètement pour tâcher de faire une reconnaissance sur la côte, au nord de Sébastopol, et d'apprécier les possibilités d'un débarquement. — Notre *grande razzia* au fond de la Dobrutscha couvre le secret de la reconnaissance et occupe les esprits chez l'ennemi.....

Tu vois que tout ceci est bien pauvre, et ne vaut pas cette belle appellation « d'armée d'Orient ». — Il y eut autrefois une armée d'Orient, mais autrement commandée, qui avait un véritable général en chef, décidant tout et ne prenant conseil que de ses forces et de son intelligence! Et, au bout de vingt-cinq jours comptés depuis son débarquement, elle avait livré plusieurs combats, une bataille, et pris la capitale du pays.

Depuis quelques jours, on parle de colonnes russes, qui rentreraient en Valachie et voudraient venger les affronts des premières troupes ; on raconte que le Czar veut repiquer, et reprendre la ligne du Danube. Nous pourrions trouver là un champ de bataille, mais sans résultat complet, car l'ennemi aura une retraite, arrivera au delà du Pruth, et nous forcera d'aller chercher bien loin une seconde bataille, que notre organisation ne nous permettra jamais d'atteindre.

Charles va bien et je ne le gâte pas ; Dampierre, qui t'offre ses respects les plus reconnaissants, en prend soin de bon cœur ; moi, je le prêche un peu pour qu'il étudie et travaille sérieusement.

Tous les amis, Cissey, Lallemand, Fay, etc., me

prient de ne pas les oublier. — Gagneur m'a enfin écrit, le malheureux !

Je t'embrasse, frère.

BOSQUET.

Que peux-tu avoir écrit à Mme Berney pour qu'elle m'ait demandé des explications sur notre correspondance ? Elle m'a écrit deux charmantes lettres, ainsi qu'à Canrobert.

Et ma tente et mon tabac qui devaient me venir de Mostaganem ?....

Yéni-Keuï, le 24 août 1854.

Mon bien cher Rivet, je t'ai écrit le mois dernier en partant pour Bazardjik; et je ne sais plus si j'ai écrit depuis; — c'est qu'il y a des moments où l'on n'écrit plus du tout; — en quelques mots, si je puis, je vais te donner de mes nouvelles. Le 22 juillet, les 1re, 2e et 3e divisions firent un mouvement en éventail et en avant de Varna ; la 1re sur la route de Mangalia, la 3e, à gauche, vers Kouslidjé, la 2e sur Bazardjik, au centre.

Il paraît que Jusuf — qui s'en défend d'ailleurs — avait inventé, après avoir obtenu la création des

« spahis d'Orient », de les mener en première ligne et de leur faire tirer le premier coup — par un grand coup, — car il était question de chasser de la Dobrutscha l'armée russe, qui, pour le public, aurait été très-forte, et qui, en réalité, n'était plus représentée là que par trois ou quatre cents Cosaques, gardant les bœufs et les chevaux de bât fatigués et au pâturage, entre Galatz et Babadagh.

C'était une belle *blague*, préparée à la sourdine. Je n'en savais rien en partant pour Bazardjik, où je reçus l'ordre de me jeter à droite pour soutenir la 1re division.

Celle-ci, commandée par Espinasse, remplaçant Canrobert — en reconnaissance sur la Crimée, — marcha sans ordre, on dit même sans faire de soupe, pour arriver sur l'ennemi. Les deux bataillons de zouaves de Bourbaki avaient été embarqués à Varna pour arriver plus vite à Kustendjé. Jusuf marchait de son côté.

J'arrivai à Mangalia, de bonne foi croyant à quelque chose ; j'y arrivai, le 26, pour y trouver les arrière-gardes d'Espinasse et de Jusuf qui s'étaient arrêtés. Ils marchèrent, le 27 et le 28, jusqu'à Kustendjé. Le 29, je reçus avis qu'on allait courir en avant, — Espinasse m'écrivait, — que l'on irait *sans*

sacs à neuf lieues, pour soutenir Jusuf, et tâcher de trouver des ennemis.

Sur ce *sans sacs*, j'avançai avec ma première brigade à quatre lieues de Kustendjé, quartier-général de la 1re division. Le 31, j'appris qu'on n'avait rencontré que les infections, les empoisonnements du fond de la Dobrutscha... et le choléra!

On avait vu une cinquantaine de Cosaques; encore les zouaves, tête de colonne, n'avaient-ils rien vu. On m'avertit qu'on se retirait. Je n'avais, suivant mes instructions, qu'à céder la place.

Cette 1re division, ralliée le 1er août par Canrobert, avait été si mal menée pendant cinq à six jours, qu'elle a été éreintée; — plus de cinq mille hommes ont quitté le rang; — cinq frégates à vapeur ont dû l'aller chercher en partie; le reste s'est traîné jusqu'ici; quarante-un officiers morts, plus de deux mille soldats morts, etc.; les « spahis d'Orient », morts, déserteurs, licenciés; la colère de l'armée sur le dos de Jusuf, d'Espinasse et d'autres peut-être; — voilà le résultat de la campagne de la Dobrutscha !!

Dans les mêmes conditions, — marais et choléra, — j'ai été plus heureux et mieux secondé par les miens. Béni soit Dieu! nous sommes rentrés *carrément*, avec nos malades, enterrant nos morts, soignant

les vivants et ne laissant pas perdre nos bagages.

En arrivant, j'ai trouvé une dépêche qui me défendait d'envoyer de mes malades aux hôpitaux de l'armée. Soit; je les ai gardés, mes pauvres cholériques! J'ai fait de mon ambulance un hôpital de famille, où chacun a été frotté et soigné par ses camarades. Le résultat, grâce à Dieu qui protège les bons cœurs et la bonne foi! a dépassé mes espérances; je n'ai pas eu plus de trois cents hommes morts du choléra, et cela est bien calmé aujourd'hui; mais les fièvres de marais cassent les jarrets à bien du monde.

Je t'écris le 24, nous serons en route le 29; nous allons nous embarquer à Baldchik pour la Crimée. Très-grave opération, qui eût été moins grave, et plus sûre, à la fin de juin. On la tente aujourd'hui comme par désespoir et comme *chose plus personnelle* aux Anglais qu'à nous. Il me semble que c'est le gant jeté pour toujours à la Russie. Ce sera, si l'on réussit, un fait d'armes étonnant; sinon, il y aura grande honte.

Qui aura des idées, qui dira, au moment sérieux, ce qu'il y a à faire? Curieuse époque, singulière armée! Anglais, Turcs et Français, sans chef général!...

C'est de l'aventure; et il y a quelque chose qui

plaît dans tout cela! — pas à tout le monde. — A bientôt, frère; je t'écrirai de Sébastopol, si nous y arrivons.

A toi de tout cœur.

BOSQUET.

Charles va bien, il trouvera, j'en ai l'espoir, son épaulette à Sébastopol.

Et mon tabac? Et ma tente?

---

26 août 1854.

Mon cher ami, je t'ai écrit hier ou avant-hier; j'ajoute aujourd'hui que les ordres de départ et ordres de détail pour l'embarquement et le débarquement sont donnés, ainsi qu'un ordre du jour pour l'armée, qui est chaleureux et bien dit, sans bien expliquer pourtant le fond des choses.

Il est donc entendu que nous allons à Sébastopol; grande opération de guerre, difficile, et glorieuse à proportion, qui me grandit l'âme à mesure que j'étudie les dangers de l'attaque.

Et cependant, mon cher Rivet, je n'entends autour de moi que des propos tristes, des pensées d'appréhension, un manque de confiance presqu'absolu; et

ce concert d'hésitations dans les âmes est universel. La cruelle épidémie qui a réduit l'armée de huit à dix mille hommes morts, dont près de quatre mille de la 1re division, est pour beaucoup dans le sombre des esprits.

Il y a plus : on énumère le peu de prévision du commandement général, toutes les contremarches, les erreurs successives qui ont inutilisé l'armée jusqu'à ce jour ; on parle de l'état maladif du chef, qui le met dans l'impossibilité d'employer toutes ses facultés et dans la nécessité d'avoir recours à des aides ; on parle d'esprits légers, trop jeunes, trop grisés par l'odeur du pouvoir flairé à pleines narines; on accuse tout cela d'inexpérience, de calculs faux, de manque de prévoyance. — C'est triste, bien triste !!

On répète partout que les amiraux ont opiné du bonnet, disant après le conseil que, personnellement, ils ne répondent de rien et sont opposés à l'expédition. On ajoute surtout que l'amiral anglais Dundas a écrit à l'amiral Hamelin pour lui déclarer sur l'honneur que son avis, comme Anglais, était celui de son gouvernement, qui veut l'expédition de Sébastopol, mais que son avis, comme marin et amiral de guerre, est tout à fait opposé à cette entreprise.

Tu vois ; c'est à se désoler ! Car, pour réussir, il ne faudrait pas moins que la réunion de toutes nos forces en un seul faisceau, en une seule et même pensée et même confiance.

Nous n'embarquerons que six cents hommes par bataillon ; vingt-deux ou vingt-trois mille baïonnettes françaises pour les quatre divisions ; ajoute deux mille hommes d'artillerie et des sapeurs ; en tout, vingt-cinq mille hommes. Le reste viendra plus tard. Les Anglais auront dix-huit mille hommes et de la cavalerie. Calcule sur quarante mille combattants. Les chiffres de l'ennemi sont fort contestés : de quarante-cinq à quatre-vingt mille hommes, sans compter les vingt-deux mille marins de la flotte russe.

Tiendra-t-on avec du biscuit huit ou dix jours et plus ? Oui, certes, en cas qu'on y soit de bon cœur ; mais, que *Notre-Dame de Frappe-Fort* et la patronne de la France nous soient en aide !

Adieu, frère, je t'embrasse à deux bras et de tout cœur.

BOSQUET.

Amitiés à Camou, à Fénelon, et mes respects empressés au général Randon avec mes félicitations.

Ci-joints trois billets de mille francs, avec lesquels

je te prie de payer ce que je dois à toi, à Camou et à Augeraud. Ce dernier m'avait envoyé de Bougie un cheval et deux mules, et n'a pas eu encore la bonté de me faire savoir ce que je lui dois. Complète ce qu'il faudra, si les trois mille francs ne suffisent point. En cas de surplus, et si la tente demandée à Mostaganem est faite, paie-la; surtout tâche de me l'envoyer.

Crimée, le 12 octobre 1854.

Mon cher Rivet, j'ai le cœur bien triste; Dampierre, mon bon Maurice, est tombé de nuit dans une embuscade russe, et il est prisonnier.

Je sais qu'il est sain et sauf, fort bien traité chez un gros négociant de Sébastopol, et j'ai bien la conscience qu'il n'est pas prisonnier comme on l'est quand on pose les armes; mais il n'est plus avec nous, et je ne me console pas de le savoir ainsi entre les mains de l'ennemi.

N'ayant pas le loisir de t'écrire, comme je l'aurais voulu, et en détail, ce qui se passait autour de nous, je le chargeais de te donner des nouvelles, en attendant que je pusse le faire moi-même. Charles, qui est

toujours de bonne humeur et dont je suis très content, a dû t'écrire aussi. Mais tout cela ne vaut pas ce que je pourrais te raconter, sans le pouvoir écrire pour plusieurs raisons.

Tu sais aujourd'hui la bataille de l'Alma. Frère, tu peux m'embrasser!

On m'a confié l'honneur d'aborder le premier les lignes russes avec deux divisions — la mienne et la division turque — et de soutenir, pendant une heure trois quarts, seul, l'effort de la gauche et du centre ennemis.

Mes troupes ont été devant les boulets aussi crânes et plus belles que devant les balles. Quand j'ai vu paraître les premières baïonnettes de la première division et de la troisième qui enfin arrivaient contre le centre, j'ai poussé le cri de guerre de 96 : « En avant! par échelons, battez la charge ! » Et j'ai fait reculer l'ennemi, dont la retraite s'est continuée jusqu'au soir, repoussé partout et constamment débordé par le mouvement de mes deux divisions. Que n'avais-je quinze-cents cavaliers ! L'armée russe était coupée à sa queue, et nous laissait près de quinze mille prisonniers et cinq batteries à cheval.

La cavalerie anglaise n'a point paru sur la droite de l'ennemi, comme le maréchal me l'avait promis

solennellement en me serrant les deux mains et me confiant l'attaque des positions de gauche, qui devait précéder de une heure les autres attaques.

Les Anglais en étaient désolés, et sont restés de vrais gentilshommes, très-braves, et de bonne foi. Plus d'un grand seigneur de ces Messieurs est venu, le lendemain, dans ma tente me serrer la main, me féliciter et excuser leur cavalerie qui s'est trompée et embourbée.

A plus tard les détails, frère, et ceux-ci pour toi seul ; mais tu peux m'embrasser avec cette chaleur de vieille amitié, m'embrasser de bon cœur comme j'ai embrassé Charles en mettant pied à terre. Pauvre enfant ! quelle journée pour la première ! Et son visage a été parfait. Il se souviendra du fanion de la 2e division, rouge et blanc !

Canrobert a été blessé au dessus du teton gauche d'un éclat d'obus qui n'a pas pénétré mais qui a mâché les chairs. Il en souffre beaucoup, et va tout de même. Sa division a été superbe, elle a surtout essuyé des feux d'infanterie.

Les Anglais sont entrés dans les retranchements et arrivés sur les positions au pas ordinaire, mais en pendant cinq fois plus de monde qu'il n'était nécessaire.

Au total, voilà les souvenirs de France, à propos des Russes, changés en souvenir de victoire.

Depuis, nous n'avons rencontré que des détachements en fuite.

Nous sommes devant Sébastopol, la tranchée ouverte depuis quarante-huit heures ; les batteries tireront, nous l'espérons, le 14, et nous entrerons sans doute peu après, on l'espère...; cela sera un miracle !

Nous sommes en deux morceaux : armée de siége — 3e et 4e divisions — commandée par Forey ; corps d'observation — 1e et 2e divisions, avec de la cavalerie et la réserve à cheval de Forgeot, — je commmande ce corps.

L'ennemi n'a pas encore amené ses secours, et le siége se poursuit sans perte d'hommes. On a ouvert la tranchée à neuf cents mètres, et on va essayer de ruiner de là les défenses très-incomplètes de la ville au sud et à l'est.

Les Anglais sont à droite, et notre attaque à gauche, c'est-à-dire que nous touchons à la mer. Mon corps d'observation est sur le plateau entre la ville de Sébastopol et celle de Balaklava.

Tu sais qu'après la bataille, nous avons marché sur la Katcha, ensuite sur le Belbek, où nous n'avons

rien rencontré, et que, de là, au lieu d'attaquer par le Belbek, nous avons marché en tournant et laissant la ville à notre droite pour nous établir au cap Chersonèse, ayant Balaklava et les criques de la pointe pour ports. L'ennemi a été si démoralisé, qu'il n'a rien essayé depuis pour inquiéter ce mouvement, qui était cependant fort risqué.

Devant Balaklava, le maréchal de Saint-Arnaud a remis le commandement à Canrobert, qui avait des lettres, et il s'est embarqué, le 29, à dix heures. Il est mort en mer à quatre heures du soir.

Il avait été très-confiant et caressant pour moi depuis le débarquement, l'avant-veille et la veille de la journée de l'Alma ; sur le champ de bataille, il m'avait envoyé complimenter par un officier, et, le lendemain, m'avait complimenté lui même devant tous les divisionnaires. Cela m'avait un peu rapproché. Quand il a quitté le commandement, le jour même, le 28 septembre, il n'avait plus auprès de lui que Henri et Gramont ; le reste avait été au « soleil-levant ». Alors j'allai voir le maréchal et lui donner des espérances ; je me souviens qu'il y fut très-sensible, et me l'exprima en me montrant qu'il était seul !!

Gramont s'est pieusement embarqué avec lui. Il

t'écrira ; écris-lui à Paris. Il a tout vu de près et aura le loisir de te conter nos aventures par le menu.

Que devient Gagneur ? Dis-lui donc de m'écrire quelques lignes. Amitiés bien chaudes à Camou et à Fénelon.

Je t'embrasse.

BOSQUET.

1855

Deux ravissantes lettres de Mme la marquise de Blocqueville, qui ont été publiées dans le tome IV de la correspondance de Bosquet avec sa mère, sont ici reproduites : elles devaient l'être, puisque, par une gracieuseté, dont nous sommes infiniment reconnaissants, il nous était permis de publier les réponses.

Paris, le 18 janvier 1855.

Général, une femme ose toujours s'adresser à un noble et grand cœur pour demander un acte de justice ; et, mieux encore, je l'espère, la fille d'un glorieux soldat peut-elle parler avec confiance au glorieux vainqueur d'Inkermann, alors même qn'elle n'aurait point l'honneur d'être personnellement connue de lui.

L'admiration et la sympathie, les vœux qui accompagnent chaque jour de combat et de victoire, sont, sans doute, un lien entre celui qui inspire et ceux qui ressentent ; permettez-moi donc, Général, d'invoquer ce lien pour vous parler au nom d'une charmante femme, Anna de Cissey, qui n'a plus de force pour supporter l'absence de son mari, alors qu'elle le voit éloigner de vous, alors qu'on lui ôte la position si précieuse qu'il occupait, sans lui en laisser même un souvenir.

Ernest de Cissey, mon cousin, presque mon frère, tant il m'a été ami depuis l'enfance, était à vos côtés à cette belle et héroïque bataille qui a sauvé l'honneur de l'Angleterre. Il est question de donner des croix anglaises aux officiers français. Le rêve de sa bonne petite femme est de lui voir obtenir une de ces décorations, qui serait un témoignage vivant des belles et honorables paroles de votre rapport, qui sont maintenant sa consolation avec la conscience du devoir accompli. Pardonnez-moi, Général, de vous conjurer de vous intéresser au succès de cette affaire. Si vous le voulez, qui peut vous refuser dans cette circonstance où vous devez commander.

Je ne veux pas abuser d'un temps qui appartient à la France et à l'histoire, ni augmenter mon indiscrétion en la prolongeant ; mais laissez-moi, Général, saisir cette occasion de vous dire que tous les nobles cœurs qui ne peuvent agir, savent du moins battre aux chevaleresques récits et implorer Dieu pour qu'il reste toujours avec vous.

Veuillez, Général, agréer de nouveau toutes mes excuses pour cette importunité, et l'assurance de sentiments qui ne sauraient être plus distingués.

D'ECKMUHL, marquise de BLOCQUEVILLE.

Mon cousin de Cissey ignore entièrement cette démarche, que sait, seule, sa femme.

A M. le docteur Darralde.

Crimée, le 10 février 1855.

Mon cher docteur,

Votre jeune officier, A. Deffis, est bien loin de moi, dans l'autre corps d'armée; mais soyez assuré que je ferai de mon mieux pour qu'il sache que je suis de vos amis et que je ne désire rien tant que de faire une chose qui vous soit agréable. Je vous remercie de vos souvenirs si chaleureux, sur lesquels vous m'avez habitué à compter comme sur ceux d'un frère. Les bonnes prières de M[me] Darralde, prières de famille, sont bien du petit nombre de celles sur lesquelles je m'abandonne absolument; nous luttons contre les boulets dans les boues et les neiges de la Russie ; je réclame de M[me] Regnault aussi quelques grains de chapelet. Nous compterons plus tard, et je promets de n'être pas en arrière, au retour, pour payer mes dettes de l'amitié la plus vraie.

Mille compliments à votre famille. Elle me fait songer que j'aurais dû me marier, et j'aurais bien mieux fait ainsi, quoi que l'on en puisse juger dans vos salons, qu'en tuant des milliers de Moskovites qui ne savent pas pourquoi l'on se bat. La seule

joie qui me revienne est bien plutôt dans le témoignage de sympathie donné par de vieux amis, que par ce bruit de quelques étrangers, qu'on appelle la renommée. Ajoutez à cela le regard de confiance et de remercîment des soldats; le reste n'est plus rien.

Soyez donc sans inquiétude, mon cher docteur; je n'ai aucune envie de *triompher*, quand même cela serait possible, et vous n'aurez à jouer d'autre rôle que celui d'un ami de cœur que je préfère à toutes ces drôleries que l'on voit dans les salons.

Vous m'aviez bien dit que l'Empereur avait pour moi une bonne pensée, et je suis aise que des circonstances de guerre aient pu la faire germer. Il m'a fait l'honneur de m'écrire en me confiant le commandement d'un corps d'armée, et, en lui répondant, j'ai tâché qu'il comprît bien que je suis un homme de bonne foi et droit comme un coup de fusil; le reste comme il a plu et plaira à Dieu.

Adichatz, amic; arrecoumandatious a boste; que-b sarri la maa de tout coo.

Général BOSQUET.

Que hè ue nèu et u ret qui pele, et toutu aqueres boumbes que ban coum l'agulhe doü tisnè; lou briulounayre de la haut que deu esta countent doü brounitèri qui hèm d'aqueste estrem.

A Madame la marquise de Blocqueville.

Crimée, le 27 février 1855.

Madame la marquise,

Votre ami d'enfance, de Cissey, est mon camarade de guerre depuis longues années, et aussi mon ami. On ne pouvait guère nous séparer, et il reste, à ma grande joie, chef d'état-major du 2e corps d'armée, ce qui va entraîner sans retard sa nomination de général, que je me désole de n'avoir pu obtenir de Paris depuis la bataille de l'Alma; car si l'on pouvait faire ici des généraux comme des chefs de bataillon, il n'y aurait eu ni retard ni discussion.

Les Anglais ne m'ont point parlé de leurs projets ; mais S. S. lord Raglan m'a prié un jour de lui donner les noms des chefs principaux qui menaient les bataillons français à Inkermann; celui de Cissey était dans les premiers bien naturellement, et il est très-certain pour moi qu'il conservera sur sa poitrine un souvenir de cette journée anglo-française, si les Anglais tiennent à en caractériser le souvenir par des décorations.

Vous voyez, Madame la marquise, que vos vœux et ceux de la charmante Mme de Cissey sont bien près

d'être exaucés, et que je n'y aurai aucun mérite, malgré le très-grand désir que j'aurais à me mettre tout à votre service. Je suis confus des choses si obligeantes et trop flatteuses que vous avez daigné m'adresser. J'en serais aussi bien fier, si je l'osais, sachant que l'approbation d'une femme de votre distinction et de votre cœur est la plus désirable des récompenses.

Permettez-moi de n'en prendre que la modeste part qui revient au soldat obscur, mais dévoué à son pays, et veuillez agréer, Madame la marquise, l'expression de mes sentiments de reconnaissance, de sympathie et de profond respect.

Général BOSQUET.

Madame la marquise de Blocqueville à M. de Cissey, chef d'état-major du 2e corps.

Paris,.... 1855.

Mon cher cousin, je n'ai pas le temps de vous écrire aujourd'hui, mais il faut que je me confesse d'une trahison qu'Anna et moi nous avions faite contre vous, et dont elle m'avait abandonné l'exécution. Bien à votre insu, dans la crainte d'être grondée, j'ai écrit au général Bosquet, et j'ai reçu

ce matin, avec vos deux lettres, une réponse qui lui vaudrait un siége à l'Académie, s'il se mettait sur les rangs et si l'on prenait les voix féminines. Je ne sais rien de plus simple, de plus gracieux, de plus chevaleresque, que ses trois pages, dont je n'ai point eu le courage de me séparer, mais que j'ai copiées, à l'instant, pour votre Anna. Elle en sera si fière ! Il parle de vous avec une délicatesse si charmante, remplie de cœur ! Je ne puis résister à vous en dire le début, tant il me semble de nature à vous faire de bien au cœur. (*)

Il vous a nommé à lord Raglan ; enfin, c'est un cœur d'or, et, quand j'aurai un peu calmé mon exaltation, je lui écrirai pour le remercier. En attendant, tâchez de l'embrasser, et je le prendrai à mon compte. Vous savez que j'adore les vieilles coutumes de la Chevalerie ; autrefois, je lui aurais donné l'écharpe et le baiser au front qui appartenaient au plus vaillant ; il y a environ dix ans, il aurait pu en être quelque peu glorieux, et, même, si j'en crois les illustres flatteurs que j'ai rencontrés avant-hier dans toute une parure d'oiseau bleu et de diamants, il pourrait encore, sans fuir plus qu'à Inkermann, accepter l'écharpe et le baiser. Je suis folle comme une pensionnaire, parce que je suis contente, je suis contente en vous. Puis, j'adore me heurter à un noble cœur. Votre cher général, qu'il le veuille ou non, peut compter sur une amitié stable et vaillante à travers toutes les chances diverses, et, si je ne puis rien de plus pour lui, il trouvera chez moi un accueil de famille, s'il

(*) A la suite de ces mots est transcrit par Mme de Blocqueville le premier paragraphe de la lettre qui précède.

veut bien venir quelque jour le chercher. Vous savez que, de bonne et vieille race, je tiens à ma parole comme nos ancêtres de la Terre-Sainte et que je suis une loyale et ferme amie.... Tout ce qui reste de noblesse à la France s'est réfugié dans l'armée.... Une femme, une vraie femme, peut ce qu'elle veut, justement parce qu'elle ne peut rien ; ce qui n'empêche pas que je voudrais être homme, et je serais du 2e corps !

D'ECKMUHL, marquise de BLOCQUEVILLE.

A Mademoiselle Clara Réveil.

Crimée, le 29 mars 1855.

Ma bonne Clara,

Je n'ai pas encore des nouvelles de ton jeune protégé, qui ne fait pas partie de mon corps d'armée. Mais, j'ai écrit pour le recommander, et son nom reste inscrit sur un registre particulier, comme ton souvenir me reste gravé au cœur avec le grand désir de faire une chose qui te puisse être agréable.

C'est double bonheur pour moi de tendre la main du haut de la montée à un jeune Béarnais, et de savoir qu'il m'est désigné en quelque sorte par une sœur, à l'amitié et aux prières de laquelle je me recommande en toute sûreté et toute foi.

Edouard m'a écrit dernièrement. Je ne voudrais pas lui annoncer une triste nouvelle à propos d'un officier, dont il s'informe, et qui a dû périr dans un combat de nuit dont il n'est pas revenu. J'ai encore espoir qu'il aura été recueilli sous les murs ennemis et qu'il peut être vivant, mais espoir bien faible. Fais savoir à Edouard, je te prie, mon embarras; à cause de la famille de cet officier, qui l'a prié de m'écrire, j'ai hésité et j'hésite encore à répondre sans certitude de l'événement.

Ajoute à ta lettre toutes mes amitiés bien cordiales; gardes-en pour toi une grosse part. Tu n'en prendras jamais et n'en enverras à Paris plus ni autant que j'en mets dans cette lettre.

A toi bien affectueusement.

Ton JOSEPH,

que les autres appellent PIERRE.

A M. le comte de Gramont, capitaine de grenadiers au 19e de ligne.

Crimée, le 31 mars 1855.

Mon cher Gramont,

Il n'y a de consolation pour la cruelle épreuve à laquelle il a plu à Dieu de vous soumettre, que le serrement de main d'un ami; voici ma main, et de tout cœur. Le temps fera le reste, aidé par ce parfum de loyauté, de courageuse vérité et de fine flêur de noblesse qui entoure pour tous la mémoire du duc, votre père.

Votre bien affectionné.

Général BOSQUET.

A Madame la marquise de Blocqueville.

Crimée, le 3 avril 1855.

Trahison, belle marquise, trahison! Elle vous vient de votre beau cousin de Cissey, qui m'aime trop pour me faire tort du meilleur coin de vos lettres. Trahison, sans doute; mais c'est la plus

loyale, la plus juste, la plus délicieuse des trahisons!

Le droit de donner l'écharpe et le baiser au front vous appartient trop naturellement pour que votre cœur d'or n'ait point rêvé souvent Chevalerie, nobles et anciens usages. Il m'était à moi plus difficile d'y songer, pauvre chevalier déshérité, et surtout d'y choisir le seul rôle à ambitionner. Mais je suis trop fier, belle marquise, de pouvoir accepter votre jugement. Je plie le genou en toute joie et toute humilité pour recevoir au front et au cœur le baiser du tournoi de Crimée; j'ôte ensuite mon gantelet pour saisir votre belle main et y porter mes lèvres. Tout cela, belle marquise, qui se fait aujourd'hui sur le papier, se fera, je l'espère bien, en réalité, quai Voltaire, si Dieu me ramène un jour à Paris.

N'ai-je pas aussi à vous remercier bien chaudement de cette amitié toute franche, dont vous voulez bien enrichir un pauvre soldat, qui ne saurait vivre d'autre chose. Et puis-je oublier que, si vous portiez des éperons, vous seriez du 2e corps, c'est-à-dire de ma famille!

Votre beau cousin, le général de Cissey, vous dira mieux et plus posément que moi combien je suis ému et heureux des sentiments d'estime et d'amitié que vous voulez bien me promettre,

Madame la marquise; maintenant je vais vivre avec une espérance de plus au cœur, ma plus douce et assurément ma plus glorieuse récompense.

Général BOSQUET.

A M. Ed. Réveil, vice-président du Corps Législatif.

Crimée, le 15 avril 1855.

Mon cher président,

J'ai voulu bien des fois vous remercier de votre bon souvenir et de vos vœux si affectueux. Mais il me manquait des renseignements précis à vous donner sur ce jeune officier Wagner, qui est bien réellement tombé au pouvoir des Russes dans la nuit du 31 janvier au 1er février. Voici tout ce qu'on a pu savoir :

D'après les récits de ses camarades et de ses soldats, ce brave officier est sorti à trois reprises de la tranchée pour repousser et poursuivre les Russes. La troisième fois, il n'a pas reparu, et l'on a retrouvé son sabre plongé dans le corps d'un soldat ennemi resté sur le terrain. On a su, quelques jours après, que Wagner était prisonnier, grièvement blessé.

Plusieurs fois, depuis, le grand quartier-général fit

demander de ses nouvelles dans les rencontres de parlementaires. A partir du jour où un officier russe fit savoir que ce brave jeune homme, grièvement blessé, était mourant, il ne fut plus possible d'avoir rien de précis à son sujet. Plus tard, on répondit que son nom était inconnu et ne se trouvait ni parmi les prisonniers présents, ni sur l'état des prisonniers évacués. Sa mort n'est donc malheureusement que trop présumable.

J'aurais voulu, mon cher Edouard, avoir de meilleures nouvelles à vous envoyer pour la famille de cet intrépide jeune homme; et je me suis ainsi attardé envers vous, malgré le grand désir que j'avais de vous serrer la main et de vous dire quel bien font au cœur du soldat, qui se bat loin du pays, des souvenirs chaleureux comme les vôtres. La bonne Clara, à qui j'ai écrit un jour, a dû vous faire toutes mes vieilles amitiés.

Je ne vous dirai rien de l'armée, si ce n'est que les soldats sont bien toujours de cette vieille race de France, la plus valeureuse, la plus chevaleresque du monde, les plus capables d'exécuter glorieusement un plan de campagne médité, mûri et arrêté longtemps d'avance, comme ceux des premières années de notre siècle. Ces braves gens ont résisté à un hiver impossi-

ble dans votre imagination, et sont toujours gais et souriants sous le canon, qui tous les jours les fauche, en réduit le nombre, sans leur donner une autre pensée que celle de marcher en avant.

La lutte est rude et très-difficile, parce que, dès l'origine, on a cru aisé ce qui ne pouvait l'être; on n'a pas voulu croire que la Russie avait à Sébastopol un arsenal préparé depuis fort longtemps contre Constantinople; on a cru à une razzia, au lieu de combiner une campagne en Crimée, qui aurait pu avoir pour but de s'emparer de la presqu'île tout entière, d'en fermer les portes à la Russie, de battre et acculer son armée à Sébastopol, où elle devait un jour succomber et rester prisonnière.

Nous sommes donc engagés dans une lutte où les avantages de la position sont pour l'ennemi. Ce n'est pas un siége du tout; c'est une bataille continue, où l'ennemi, plus nombreux que nous, est couvert par un camp retranché formidable. Mais il en faudrait causer pour bien comprendre. Tenez pour sûr que le succès, qui est proche peut-être, sera un tour de force et bien glorieux pour nos soldats.

A vous bien affectueusement et de tout cœur.

Général Bosquet.

A M. Ed. Réveil, vice-président du Corps Législatif.

Crimée, le 1er juin 1855.

Mon cher Edouard,

Votre dernière lettre m'est une nouvelle preuve de votre vieille affection si bienveillante, et je vous en remercie de tout cœur. Vous suivez avec tout l'intérêt et toute l'amitié d'un cœur de patriote ce que les journaux racontent de la guerre de Crimée, et je vois bien que votre imagination vous crée des fantômes en place des réalités.

Ainsi, par suite des souvenirs qu'ont laissés les armées du commencement de ce siècle, vous me demandez ce que je fais avec *mon* corps d'armée, et vous attendez de moi quelque grand coup d'épée qui fasse une nouvelle situation. C'est tout simple, et vous êtes dans votre droit en posant la question et attendant le résultat; seulement, vous n'êtes pas dans le vrai,

Pour vous expliquer tout cela, il me faudrait remonter à l'origine de cette guerre, vous faire voir, très-grosses et dans leurs vraies proportions, les fautes commises, celles qui nous ont menés devant Sébastopol en colonne de razzia, sans que l'on songeât

à battre l'armée russe, à la poursuivre jusqu'à ce que ses débris fussent enfermés à Sébastopol, et la Crimée en notre pouvoir; — n'y songeant pas, parce que nous n'avions point les forces nécessaires.

La razzia manquée, et elle n'était possible que dans l'imagination des fous, il y a eu conséquence forcée et fort triste. La position prise était très-défavorable. Notre petite armée devenait à son tour assiégée, acculée à la mer, et les Russes, pour nous tenir bloqués, se trouvaient avoir un très-formidable camp retranché contre nous.

Voilà la vérité. Si les Russes avaient eu à la fois de l'audace, comme à Inkermann, et de l'adresse, comme ils n'en ont jamais eu à manœuvrer, notre petite armée aurait été noyée, elle devait l'être.

Depuis, nous avons fait semblant de menacer Sébastopol, d'assiéger Sébastopol, ce qui est vraiment une bonne plaisanterie qui dure encore et qui va durer, lorsque ce n'était qu'une contenance pour l'hiver et en attendant les forces qui devaient, aux premiers jours du printemps, nous permettre de manœuvrer à l'intérieur et de changer les rôles. L'Empereur devait être au courant de tout cela, et je ne doute pas qu'il n'eût donné les mains à un plan de manœuvre qui amenât à la fois bataille à l'intérieur et investissement de la place.

Mais tout est chaviré. C'est la tour de Babel, où l'on parle turc, sarde, français, anglais, anglais surtout.... Nous restons donc sur place, et je n'ai pas de corps d'armée du tout, comme vous le pensez, n'ayant pas la moindre initiative, bien au contraire. Mais, de tout cela, on ne peut que causer.

Nous voilà forcés de chercher la solution au cœur de la ville; c'est la méthode des sauvages, sans combinaisons. — Pour passer des fossés, Potemkin les remplissait de cadavres; comme il n'y mettait pas le sien, on n'a jamais vu dans cette méthode ni esprit ni héroïsme, mais toute la rage farouche de l'ignorance et toute la violence d'une autorité sans contrepoids moral. — S'il est vrai qu'ici nous manœuvrons bien, on est forcé d'accepter que Bonaparte était stupide en tournant l'ennemi à Saint-Jacques, qu'il faisait une grande faute en le tournant pour avoir sa bataille de Marengo; il faut traiter de niais et d'inexpérimentés nos vieux généraux, qui nous ont dit : « N'allez pas de front et tête baissée contre le Russe en position, mais tournez-le, prenez-le en flagrant-délit de manœuvre, et vous en aurez raison » ;— ce qui doit être vrai, même pour un président, qui ne voudrait considérer que la différence énorme qui existe entre l'intelligence et l'agilité des deux espèces de troupes.

Mon cher Edouard, je vous en ai dit assez pour vous faire entrevoir bien des perspectives nouvelles sur la grosse affaire de la Crimée. Tout ceci est bien pour vous seul. J'ai été entraîné à causer ainsi, parce que je ne veux pas que vous pensiez qu'avec un corps d'armée à mes ordres et une initiative comme celle que vous me supposez, je n'aurais pas fait depuis l'arrivée des troupes les « nouvelles » que vous réclamez.

Nous chercherons ailleurs la solution, et j'espère bien que nous la trouverons..... dans une journée de rage générale, où l'on *casse* même les murailles en se servant de sa tête comme bélier.

L'expédition de Kertch, que mon brave ami Canrobert avait été fatalement forcé de contremander lorsque l'Empereur ordonnait et s'annonçait, appartient comme combinaison au simple bon sens et à tout le monde. Elle ne pouvait s'entreprendre qu'après l'arrivée de forces suffisantes. — Elle a si bien réussi, que les Russes n'ont pas tiré un coup de fusil pour défendre leur meilleure ligne d'opération, celle qui les faisait vivre le plus facilement. Les conséquences sont énormes, la mer d'Azof ruinée. Je ne puis imaginer que l'ennemi ne cherchera pas à rassembler des forces pour reprendre Yéni-Kaleh.

Les Russes ont sur nous un énorme avantage : leur armée n'a qu'un *seul* chef.

Je vous serre les deux mains de tout mon cœur, mon cher Edouard, et vous promets de m'intéresser à vos protégés. — Mes meilleures amitiés à la bonne Clara, dans votre première lettre, je vous prie.

Général BOSQUET.

A Madame Gagneur.

Crimée, 14 août 1855.

Bien chère Clara, nous voici Rivet et moi prêts à lever la main qu'il sera fait selon tous vos désirs. Là, peut-on être plus accommodant et mieux de vos amis ? Mais tout cela n'est que pour vous mettre l'esprit et le cœur en repos, car vos prières, les nôtres et sa bonne chance préserveront votre Frédéric, soyez-en bien sûre.

Je l'ai tenu dans mes bras, il y a quelques jours, à son arrivée, et nous en avons eu un peu les larmes aux yeux tous les deux. Vous me pardonnerez, chère et bien bonne sœur, de vous voler ces quelques larmes d'un cœur assez riche pour ne pas compter.

Frédéric est là, sur la Tchernaïa, tout près de moi, et un temps de galop me l'amène, le soir, pour dîner, quand ses heures ne sont point prises ailleurs. Il est frais, rosé, gai, extravagant de force et de santé, et il a de l'avance, j'en réponds, contre toutes les fièvres du monde.

Mettez donc bien en repos votre bon petit cœur, donnez-nous à Rivet et à moi, à chacun, une de vos mains, et confiez-nous votre homme sans aucune arrière-pensée. Nous le soignerons bien comme un frère chéri, et nous vous le rendrons un jour aussi beau, aussi fier, aussi tendre que les glorieux paladins qui rentraient de Terre-Sainte.

Voyons, Clara, ma sœur chérie, n'allez pas vivre dans l'inquiétude et les tristesses; cela ne conviendrait pas à la femme d'un brave et loyal soldat, et vous ne seriez pas dans le vrai, toutes les chances étant pour que Frédéric conserve sa belle santé au milieu de nous et vous revienne un jour, prochainement, je l'espère, bien entier de tout point et sans la moindre égratignure. Si, par impossible, un accident arrivait, quel qu'il fût, fièvre ou égratignure, vous le sauriez dix heures après, par le télégraphe électrique, je vous le promets, je me suis assuré hier que je pourrais tenir ma promesse.

Sur quoi, ma bonne petite sœur, ayez le cœur et l'esprit en repos, voyez l'avenir riant comme je le vois d'ici, chassez toutes vos imaginations de femme; ayez confiance en nous; comptez bien que nous pensons à vous ici, et qu'entourée de nos souvenirs vous n'êtes pas tant seule.

Je prends vos deux mains dans les miennes pour les presser bien cordialement en vous embrassant, ma bonne et bien chère sœur, et vous priant de faire mes compliments les plus empressés autour de vous, et mes meilleures caresses à vos gentils enfants, Marie et Maurice.

Général BOSQUET.

Crimée, le 17 août 1855
au soir.

Ma bien chère Clara, n'allez pas mettre votre cœur et votre imagination en campagne ; c'est un glorieux souvenir et rien de plus, une égratignure que Gagneur a reçue à la bataille de la Tchernaïa, hier 16 août. Son docteur et le médecin en chef Scrive sont de ses amis et des nôtres; il n'y a que quelques soins, dans les premiers jours, à exiger pour assurer plus

promptement une guérison absolue. Je viens de l'embrasser et de causer avec lui très-gaîment, je vous l'assure, et je ne voudrais pas vous dire un mot qui ne soit vrai. Dans quatre ou cinq jours, il n'y aura plus qu'un seul pansement à faire par jour; Gagneur sera admirablement logé chez Rivet, qui a une maison.

Peu de jours après, nous vous l'enverrons, et vous n'aurez plus qu'à l'embrasser pour vous et pour nous et vous féliciter des belles chances qu'il a eues sur la Tchernaïa, de se faire applaudir par tous les siens, d'y cueillir un beau bouquet de gloire et d'honneur.

Vous voyez que ce serait folie que de songer à un voyage, où vous risqueriez de le manquer, et où votre santé serait plus que compromise, sans profit aucun, et, au contraire, au grand détriment de tous les deux, au grand chagrin de vos amis.

Un boulet lui a raclé le dessous de l'avant-bras gauche, sans rien toucher aux os ; il n'y a que des muscles à calmer et à guérir ; ce sera facile, tout cela est classé dans les blessures légères. Soyez assurée que je vous dis très-vrai, soyez sans inquiétude aucune, et attendez-vous à le voir vous revenir tout prochainement. Comptez aussi qu'il a ici une famille de frères, sans parler de Rivet et de moi; restez bien

persuadée que rien ne lui manquera pour guérir promptement, sans souffrance et sûrement.

Votre frère bien affectionné, bien dévoué.

Général BOSQUET.

Crimée, le 4 septembre 1855.

Ma bien bonne sœur, soyez sans inquiétude aucune ; tout s'arrangera comme vous le voudrez. Gagneur marche tous les jours vers une guérison prochaine, vous le ramènerez avec vous en France. Vous pourriez le ramener demain, mais le docteur Scrive déclare que le voyage pourrait retarder un peu la guérison, et il vaut mieux avoir un peu de patience.

Maintenant, ma brave Clara, mon cœur d'or, je comprends vos impatiences, vos élancements vers la Crimée et tous les sacrifices que vous faites de toutes les petites aises auxquelles a droit naturellement une femme comme vous. Vous savez que la règle militaire est d'empêcher ces voyages, qui peupleraient bien vite nos bivouacs et multiplieraient autour de nous les scènes de famille les plus tristes. On pourra essayer auprès du général en chef de lever l'interdic-

tion pour vous ; mais, bien vrai, je ne doute pas que Gagneur ne fasse des progrès tels en huit ou dix jours, qu'assurément il vous arrivera à Constantinople dans peu de temps. Aurez-vous la patience d'attendre ?

Gagneur sera dans quelques jours transporté dans la maison de Rivet — qui a une maison, lui — et, si vous faites un coup de tête en venant jusqu'ici, vous serez chez un frère, moins mal que dans un bivouac. On vous grondera d'avoir suivi ainsi les inspirations de votre brave cœur, mais je sens bien que personne ne vous tiendra rigueur ; et, pour moi, je voudrais être près de vous pour baiser pieusement votre main, et vous dire tout ce qu'un cœur de frère peut exprimer de chaleureuse affection.

Général BOSQUET.

Montpellier, le 1er novembre 1855.

Ma chère Clara, mon brave cœur, votre bonne petite lettre de Constantinople m'a donné les meilleures espérances pour votre traversée ; mais il me faut une autre lettre pour me rassurer tout à fait. Gagneur, qui n'écrivait guère quand il avait l'usage de ses deux mains, aura maintenant une magnifique

excuse pour ne pas donner signe de vie, et je ne compte guère sur lui. Mais vous, ma bonne sœur, je compte et je sais bien que je peux compter sur vous. Je me figure que je vais trouver à Pau une de vos lettres, qui m'annoncera des merveilles.

Je vous ai suivis de près.... Le 18, je quittai cette riante vallée de Kamiesch par un horrible vent du nord, qui n'a pas duré très-heureusement. Je vous écris aujourd'hui, 1er novembre, de Montpellier, où les docteurs m'ont arrêté quarante-huit heures pour donner un petit congé à mon épaule et à mon poumon, qui vont bien petitement. Un docteur Béarnais, mon vieil ami Léonce Manes, est venu de Pau pour me prendre au débarcadère de Marseille et me conduire chez ma bonne mère, qui sera ainsi plus tranquille sur mon voyage.

Demain, nous partons pour Toulouse, où nous séjournerons encore, et j'espère embrasser ma vieille mère, le 4 ou le 5. Cette bonne mère ! vous l'avez rendue bien heureuse avec cette lettre pleine de cœur que vous lui avez écrite près de mon fauteuil d'estropié, vous en souvenez-vous ? quand vous veniez, en vraie sœur de charité, visiter le pauvre blessé ; vos visites si affectueuses lui faisaient plus de bien que tous les remèdes des docteurs.

Ce sera pour moi un de mes meilleurs souvenirs de Crimée, et ce sera aussi pour tous les miens un souvenir qu'ils garderont précieusement; vous avez chez nous une belle réputation de bravoure! Votre officier d'ordonnance, Thomas, quitterait mon état-major pour passer dans le vôtre, si vous vouliez en avoir encore un. Mais, que Dieu vous garde toujours en France, sans aucune affliction nouvelle, et j'aime bien mieux songer que je vous reverrai à Paris ou à Courbeton, dès que les médecins m'abandonneront.

J'ai fait vos commissions autour de moi; elles ont été reçues avec grande joie et toute la reconnaissance que vous pouvez penser. Avez-vous fait les miennes de votre côté? Quoi qu'il en soit, je les renouvelle, si vous le voulez bien, et vous prie d'embrasser pour moi votre bon Frédéric et vos gentils enfants, Maurice et Marie, que vous aurez trouvés, je l'espère, en brillante santé.

Je vous rendrai tout cela, et de tout cœur, je vous le promets, ma bien chère sœur, avant le printemps.

Général Bosquet.

A M. Ed. Réveil, vice-président du Corps Législatif.

Pau, le 20 novembre 1855.

Mon président, mon cher Edouard,

Vous ne m'en voudrez pas, j'en suis bien sûr, de ne vous avoir pas écrit de Crimée toute la joie que me fit votre chaleureuse lettre dictée par votre cœur tout français et si affectueux pour votre « petit Joseph ».

A cette lettre et à une autre que j'ai reçue ici, j'ai répondu sans écrire, par tous les sentiments de cordiale reconnaissance que vous savez bien. Je n'écrivais alors que quelques lignes à ma bonne mère, suffisant à peine avec mon épaule et mon bras endoloris à cette fatigue ; elle a beaucoup diminué aujourd'hui, surtout depuis que je respire l'air de nos montagnes. L'accueil si bienveillant de nos Béarnais, qui pouvait faire revivre un mort, m'a, je crois, renouvelé le sang et rendu presque mon ancienne vigueur.

Le coup que j'ai reçu a fait souffrir le poumon droit, qui guérit lentement; les muscles de l'épaule à moitié broyés, sans déchirure de la peau, se rajustent

aussi peu à peu ; mais les douleurs aiguës ont disparu, la vie a bien reparu sur ma figure, et j'ai gardé mes forces. J'en aurais tout ce qu'il faut pour vous serrer dans mes bras si j'étais près de vous. Darralde a l'espoir que, dans un grand mois, je pourrai me risquer à aller saluer l'Empereur à Paris. Y serez-vous alors ? Ce serait pour moi une bien bonne fortune.

De monter à cheval, il ne peut en être question encore. Si les Russes n'ont pas évacué la Crimée prochainement, et permis qu'on achève à l'aise de ruiner la rade et le port de Sébastopol, je serai, à la prochaine saison, assez bien en état de remonter mes chevaux, qui m'attendent là-bas avec mes équipages. Dans cette espérance, je vis ici sans inquiétudes ; je me laisse gâter par tous les soins de la famille, et par le soleil de Béarn qui réchauffe les membres et le cœur.

J'espère que l'indisposition qui vous a ramené dans votre villa de Lyon, aura cédé au repos et aux bons soins de la bonne Clara, avec qui je vous prie de partager toutes mes amitiés de tout cœur, celles de maman *Quet* et de tout ce qui m'entoure.

Général Bosquet.

A Madame Varroquier.

Pau, le 26 novembre 1855.

Chère Madame,

Mettez vos deux mains dans les miennes, et nous continuerons ensemble à pleurer ce brave cœur que nous avons perdu !

Rivet était pour moi un frère, vous le savez ; et son souvenir est pour moi sacré comme l'héritage qu'il ma laissé par la pensée : le soin pieux d'aimer ceux qu'il aimait tant !

Avant mon départ de Crimée, ne pouvant encore me servir de mon épaule et de ma main droite, je chargeai le jeune Louis, le marin, d'écrire pour moi à ses cousins qu'Alphonse revivait en moi ; et, aujourd'hui, je veux moi-même, chère Madame, vous prier de me donner votre main, je la serrerai de tout cœur en vous priant de m'accorder un peu de cette affection que vous aviez pour lui, et la confiance que vous devez avoir dans son frère d'armes, qui se sentira le cœur soulagé le jour très-prochain où il pourra vous aller visiter à Villemomble et s'assurer que vous voulez bien l'accepter un peu comme de la famille.

Votre bien respectueusement affectueux et dévoué de tout cœur.

Général Bosquet.

Pau, décembre 1855.

Mon cher Gagneur, voici la première lettre que j'écris à ton adresse depuis notre dernière causerie à l'ambulance du grand quartier-général, ce jour même où nous voulions envoyer chercher ce pauvre Rivet, que nous ne devions plus revoir.

Je ne puis me faire à cette idée que ce bon cœur d'ami, que cette âme si droite, si affectueuse, cette intelligence qui toujours grandissait sans rien ôter aux belles qualités de son cœur chaleureux, que tout cela est perdu pour toujours, que nous ne serons plus réunis, jamais, tous les trois, et que sa place entre nous ne sera plus marquée et occupée que par un long regret ! Ces tristesses rendraient impie.... Car pourquoi a-t-il été choisi, lui qui avait tant d'avenir, qui promettait à son pays tant de dévoûment et d'utiles et glorieux services, lui qui était la providence d'une famille entière, lui qui nous était si nécessaire à tous deux ? Bon et excellent Rivet !...

Avais-tu remarqué que ses idées s'étaient un peu assombries dans les derniers temps du siége ? Le dernier jour où je lui ai serré la main, à mon bivouac, nous avions un rayon de soleil dans ma baraque, et, comme je le trouvais sérieux, il me dit qu'il se sentait préoccupé de la situation générale et qu'il redoutait une mauvaise dernière journée. Il m'écrivit le lendemain, je crois, le jour où nous fûmes réunis, quelques-uns, chez le commandant en chef, et il y avait dans son billet des paroles de prières chaleureuses, d'encouragements, d'espérances d'un glorieux avenir, mais avec une teinte de tristesse. — Je ne retrouve plus ce billet.... Pouvais-je penser qu'il me faudrait si tôt avec lui en venir aux reliques !

Où en es-tu, mon cher ami, de ta blessure ? Tu me parles de moi, et ne me dis rien de ce qui te regarde. J'espère bien te serrer la main tout prochainement ; mais je voudrais auparavant savoir ce que devient ton bras et comment tu le portes ; si tu souffres encore, ou si ce n'est plus qu'une question de patience et de temps ; enfin si cette main gauche peut tenir un jeu de whist ?

Clara m'a écrit une bonne et très-gracieuse lettre, mais sans songer que toutes ces nouvelles me manquent. Je te charge, malgré cet oubli, de lui serrer la

main avec tout mon cœur, et je compte bien plus sur elle que sur toi pour quelques lignes qui ne m'apporteront ici, je l'espère, que les meilleures nouvelles.

Les miennes ne sont plus bien merveilleuses. Je ne fais guère plus de progrès, mais je ne recule pas, grâce à une très-douce température, qui me permet de promener un peu au Parc presque chaque jour. Mon épaule ne vaut pas grand chose, et mon poumon ne *finit* pas ; il y a des adhérences que je voudrais voir disparaître, et avec elles toute mauvaise chance. S'il fallait en ce moment remonter à cheval, la nuit, et par un temps rude, je pourrais à peine essayer, et, certainement, je ne pourrais recommencer le lendemain. Mais on me fait espérer qu'avant le printemps je serai débarrassé.

Que sais-tu là-bas de la guerre et du théâtre choisi pour le printemps prochain ? Je vis ici de nouvelles de journaux et pas du tout de l'écho des causeries de Paris.

Je vis aussi de bon soleil, de la vue de nos montagnes, et, tant que je peux, de la présence de ma pauvre vieille mère, qui te rend de grand cœur tes bons souvenirs, et qui ne veut plus entendre parler de batailles, aimant mieux une vie toute simple, en

famille, que tant de bruit et de mauvaises chances.

Mes compliments les plus empressés et les plus respectueux à Courbeton ou rue du Luxembourg ; à toi une poignée de main un peu triste, mais de bien chaleureuse amitié.

BOSQUET.

1856-1860

A Madame la marquise de Blocqueville.

Paris, le 23 mars 1856.

Madame la marquise,

C'est pour un soldat une chose fort séduisante que la fortune, quand elle lui arrive entourée de gracieux souvenirs comme vous savez si bien les exprimer, Madame la marquise.

Sans bien savoir si je mérite tant de bonnes gâteries, je les accepte avec empressement et avec une profonde reconnaissance, prenant dans mes mains votre petite main que vous daignez me tendre, trop heureux de vous recevoir comme camarade du 2e corps, qui pourra se dire alors, sinon le plus glorieux, du moins le plus gracieux de l'armée d'Orient.

Avant de quitter votre main, marquise, permettez-moi de la porter à mes lèvres en vous assurant que vous n'avez pas au monde d'ami plus respectueuse-

ment affectueux ni plus cordialement dévoué que votre

Maréchal BOSQUET.

A Madame Gagneur.

Paris, le 28 mars 1856.

Si j'entendais votre voix, très-chère amie? — N'en doutez pas, car votre voix est celle du meilleur cœur que je connaisse. Et pour lui répondre, je ne pourrais qu'arracher ma barbe à poignées, comme un coupable, si je n'avais à la fois la conscience de mon innocence et la certitude que vous avez deviné les misères quotidiennes qui m'ont cloué à Paris. J'avais quelquefois de vos nouvelles, qui me faisaient prendre patience; car, vous le savez bien, je n'aurais pu sans elles rester un si long temps sans vous voir. Ma bonne sœur de charité, si pieuse d'amitié, qui veniez partager et égayer le triste déjeuner du blessé de Crimée, vous ne penserez jamais que j'aie pu vous oublier un instant. Et c'est vous qui me prévenez par la plus gracieuse, la plus affectueuse lettre du monde!

Croyez-moi, chère Clara, chère sœur, les titres et les honneurs ne me noieront jamais assez, que je ne puisse sortir de tout cela pour vous remercier et vous faire parvenir l'expression de ma fraternelle amitié.

Maréchal BOSQUET.

A M. Frédéric Rivarès.

Paris, 1856.

Mon bien cher Rivarès,

Si je te parais coupable, songe à ma vieille amitié et cherche une excuse pour moi. Ne regarde pas la date de mes lettres, mais songe que ma pensée revient vers toi plus souvent que je ne t'écris; et, si tu as le bonheur d'avoir du temps, donne-moi quelques minutes, écris-moi avec la certitude que tes lettres seront toujours pour ton vieux camarade *paa benadit;* aide-moi à faire du bien et dès heureux, certain que, si nous ne réussissons point, ce ne sera qu'après avoir chargé l'ennemi de tout cœur; le reste est dans la main de Dieu.

J'espère te revoir, et mieux répondre à ta lettre

de vive voix, dès que je pourrais m'échapper de Paris et revoir nos montagnes blanches et bleues.

Mille remercîments pour tes cordiales félicitations, que j'appellerai de famille, et mille amitiés.

Maréchal BOSQUET.

A Madame la marquise de Blocqueville.

Paris, le 11 avril 1856.

Madame la marquise,

Je réussirai certainement, lundi, à m'échapper de l'Hôtel de Ville où j'ai eu la maladresse d'accepter une invitation à dîner, et je serai assez heureux, je l'espère, pour arriver à temps dans votre délicieux petit nid (comme vous l'appelez).

E. de Cissey m'écrit, le 9, de Marseille, qu'il a la certitude de s'embarquer le lendemain pour Alger, où il attendra la rentrée de l'armée d'Orient.

Mes compliments les plus respectueux et les plus empressés.

Maréchal BOSQUET.

A Madame Gagneur.

Paris, 1856.

Ma bien chère amie,

Je n'ai pas oublié votre cher docteur : le préfet de la Seine, qui malheureusement n'était pas à Compiègne, n'a pu être attaqué que par lettre, et j'ai essayé d'en composer une comme celles que vous savez écrire, avec le cœur. Je voudrais avoir tout pouvoir pour être en mesure de tout obtenir pour mes amis, et j'espère que vous n'en doutez point. J'ai cependant des doutes sur l'effet que ma lettre aura pu produire chez cet homme si puissant, le préfet de la Seine ! Il a, lui, un pouvoir réel, tandis que je ne puis avoir, moi, qu'une influence qui peut être appréciée à zéro, sans danger pour celui qui apprécie. Voilà où en est votre pauvre ami qui se désole de ne pas se mieux associer à vous pour faire le bien et aider les braves gens.

Quant à Frédéric, il me semble se décharger sur moi d'une petite négligenee dont je ne suis pas coupable, pas plus que *Môssieu* Arsène. Dites-lui bien que j'ai solennellement interrogé les souvenirs de ce dernier, qui n'a enfermé dans ma malle, en quittant

la séduisante villa de Tarbes, que l'écritoire de mon nécessaire de campagne. Je n'ai pas coutume de m'approvisionner dans les châteaux, même d'encriers soupçonnés d'avoir servi aux plus gracieuses correspondances, quelque besoin, d'ailleurs, que je reconnaisse à la mienne de s'aider de pareils moyens d'inspiration. Au vrai, je n'ai pas volé l'encrier de Gagneur, et Arsène a la conscience de l'avoir laissé sur la table à écrire de ma très-jolie chambre à la villa.

Voulez-vous me permettre de vous embrasser tout bonnement sur les deux joues? Et si cela vous gêne, vous vous en débarrasserez sur celles de Frédéric. Quand vous pourrai-je réellement voir et vous serrer la main.

Maréchal Bosquet.

Autour de vous, mes respects, mes meilleurs souvenirs, mes plus tendres caresses, mes compliments les plus empressés.

—

A M. Cailloux, inspecteur-général honoraire des ponts et chaussées.

Paris, le 23 décembre 1856.

Mon bien cher Monsieur Cailloux,

Tout simplement, et sans compter avec la dignité hiérarchique, comme vous dites en ricanant, et bien heureux, vous le savez, de m'employer à quelque chose qui vous soit agréable, j'ai pu hier rencontrer l'excellent général de Bressolles posé très-commodément dans son fauteuil de directeur. Il m'a été facile de le saisir à la gorge et de lui présenter le poignard. Il savait déjà votre désir et rêvait aux moyens de vous satisfaire, car il est bienveillant, et particulièrement à votre dévotion. Seulement, il s'est désolé de ce que Gustave n'ait pas formulé plus tôt sa demande ; plusieurs l'avaient précédé ; un capitaine surtout, très-bien noté et appuyé par le général Niel. Eh bien ! lui ai-je dit, voilà la partie : Gustave est un très-bon officier, très-bien noté aussi, et c'est le maréchal Bosquet qui l'appuie.

Là-dessus, nous avons envoyé quérir un colonel des bureaux, Dupenhoat, mon camarade de promotion, et nous avons cherché ensemble comment on

pourrait pourvoir ailleurs le capitaine concurrent. Enfin, de Bressolles ne se défendait plus que faiblement, et seulement pour rendre hommage à l'initiative du ministre ; sur quoi je l'ai quitté, lui faisant vos remercîments et les miens, et regardant la chose comme faite.

Elle ne l'est pas cependant, puisque Solignac n'est point parti et que la nomination de Gustave n'est pas signée. Mais je vais me tenir en correspondance avec mon camarade Dupenhoat, et, comme Bressolles est pour nous *de tout cœur*, j'ai toute espérance, je vous le dis tout joyeux, tant je serais heureux de vous avoir annoncé une bonne nouvelle.

Ce serait une bonne fortune pour moi de vous aller serrer la main à Pau ; mais je doute fort qu'il me soit possible de m'absenter de Paris en ce moment ; ce sera une tristesse de plus à avaler, car j'en avale de fières sans que cela paraisse trop.

Je vous serre les deux mains avec tous les sentiments d'amitié, de reconnaissance et de respect, que votre jeune élève de géométrie vous a toujours et bien religieusement conservés au fond du cœur.

Maréchal BOSQUET.

A Mademoiselle Clara Réveil.

Paris, le 29 août 1857.

Ma bien chère Clara, ta bonne amitié m'est autrement précieuse que tous les salamalecs qui pourraient s'adresser au maréchal. Je ne prends donc de ta lettre si affectueuse que ce que Joseph y a trouvé, et il t'en remercie de tout son cœur, regrettant comme toi que la mauvaise chance n'ait pas encore permis au maréchal de t'embrasser.

Ce que tu me demandes pour ton jeune protégé n'est possible que dans ton bon cœur et ton imagination. D'abord, les recommandations banales font plus de tort que de bien à tout jeune officier qui tente la fortune. Vois un peu froidement les choses et tu vas comprendre. De quel poids peut peser dans la conscience du général Renauld la demande, que je m'aventurerais à lui faire, de donner un bon numéro à un jeune homme que je n'ai jamais pu apprécier? Le général Renauld se moquerait de moi et de ma recommandation, et, sans doute, s'étonnerait de me voir essayer mon influence d'une facon aussi injuste pour les concurrents de ce jeune officier. Si ton protégé avait fait une campagne sous mes ordres,

j'aurais pu le remarquer, l'apprécier, et le signaler à l'attention de son inspecteur général.

Crois-en, d'ailleurs, mon expérience là-dessus : les recommandations adressées à un inspecteur général sont annulées par lui, et n'ajoutent jamais au mérite du protégé. Si celui-ci est très-inférieur, l'inspecteur se révolte, et lui donne le cachet d'intrigant en le signalant pour l'avenir. Laisse ton protégé s'en tirer loyalement appuyé sur son propre mérite ; sa place ne lui sera pas enlevée en toute justice, et il n'aura pas le remords d'avoir pris celle de son camarade. Les recommandations ne doivent être employées que dans des cas où le concours n'est pas ouvert comme il l'est dans une inspection.

Dans notre bienheureux Béarn, il semble qu'il n'est pas permis de s'acheminer sans lisières. Et, cependant, c'est sans lisières que l'on prend des forces et qu'on arrive.

Adieu, ma chère Clara, crois à mon amitié, malgré ma sévérité, qui n'est que de la justice et de la vérité. Fais mes meilleurs compliments à Victoire, que j'aime toujours de tout mon cœur.

Maréchal Bosquet.

—

A M. le docteur L. Manes.

Pau, le 14 juin 1858.

Mon cher Léonce, je trouve que rien n'est fatigant comme le repos absolu de Pau. Je trouve aussi que je perds mon temps sans guérir, et j'ai grande envie de te voir plus à l'aise et plus longuement que la dernière fois. Tout cela signifie qu'il me faut un petit recoin à tes Eaux-Bonnes et une lettre de toi. — Maman *Quet* ne viendra pas dans les premiers jours.

Au revoir, mon camarade; *sies hort et balent, et sustout trobe-m u apartament.*

Amitiés à ta charmante Marie, et mes hommages les plus respectueux à la princesse Marguerite de Navarre. Serre la main à Darralde.

Maréchal BOSQUET.

A Madame la marquise d'Angosse.

Pau, 1860.

Je désirerais avant tout, belle marquise, vous voir user d'un ami, de moi qui le suis de tout cœur, comme d'une chose qui est bien à vous sans que

vous ayez, franchement, l'air de vous en douter. Votre protégé est devenu le mien depuis hier, et voilà que nous allons avoir une chose à nous deux, chère marquise.

Je sais que vous allez bien mieux tous les jours, et ma désolation est de songer que, si je pouvais aller frapper à votre porte, je pourrais peut-être obtenir de serrer votre main.

Mais les nerfs et les rhumatismes m'ont traité aussi mal que les Russes, et je ne vaux pas la peine qu'on s'occupe de moi un seul instant. Merci, cependant, d'avoir pensé à m'apporter un rayon de soleil à votre première sortie. Le pauvre malade vous en est bien reconnaissant.

Votre ami tout dévoué.

Maréchal BOSQUET.

NOTES ET CORRECTIONS.

Les trois lettres qui suivent nous ont été communiquées tout dernièrement, quand il ne nous était plus possible de les livrer à l'impression pour être mises à leur place chronologique. Elles sont tirées d'une brochure qui a pour titre : LE GÉNÉRAL CASSAIGNOLLES, *Esquisse biographique*, faite de main de maître par notre excellent ami, M. Léonce Couture, rédacteur en chef de la *Revue de Gascogne*. — Paris, libr.-militaire de J. Dumaine, 1866.

Orléansville, le 5 août 1848.

Mon cher Cassaignolles, je viens vous embrasser et vous porter mes félicitations de tout mon cœur. Vive la République! tant qu'elle ne mettra de nouvelles épées que dans de vaillantes et loyales mains comme les vôtres. Au plaisir que j'éprouve de vous voir nommé se mêle un regret: c'est que je n'aurai plus la chance, que je croyais prochaine, de vous embrasser réellement et de me dédommager de tout le temps si long qui nous a séparés. Car vous rentrez en France et vous quittez à votre tour notre vieille conquête, qui semble destinée à ne pouvoir garder aucun de ses enfants de prédilection. Je

comprends bien au reste qu'on vous appelle là-bas; ils ont besoin d'être compris par des chefs de troupes, et ils veulent s'assurer les meilleurs. Allez donc, mon cher ami, où le choix de nos généraux et le sort vous appellent; soyez heureux: la fortune ne vous réservera jamais un plus bel avenir que celui que rêve de bon cœur pour vous votre vieil ami.

BOSQUET.

Mostaganem, le 15 octobre 1848.

Mon cher Cassaignolles, en vous adressant mille remerciments pour vos compliments de bon camarade, laissez-moi vous dire que ma promotion m'a laissé au cœur un sentiment de tristesse que vous devez comprendre. Tout cela est allé trop vite et par trop exceptionnellement. L'imagination et l'amitié du général de Lamoricière l'ont aveuglé, et je suis fort loin d'être de son avis. Il fallait attendre et surtout me donner compagnie le jour où l'on aurait jugé que le tour était venu. Cela eût été juste d'abord, et ensuite prodigieusement facile. Je ne me consolerais pas de tout ceci, si j'avais dû y perdre l'affection d'un seul de mes camarades. Heureusement ils me connaissent assez pour ne pouvoir à ce sujet avoir la moindre mauvaise pensée à mon égard.

Je suis fort loin aussi de me faire illusion; un grade ne change pas l'homme. Et je ne voudrais pas prendre charge qui me fît fléchir sous le poids.

Croyez-moi, mon cher ami, votre seconde vue vous trompe; et sans l'amitié que vous voulez bien me conserver, je croirais que vous voulez rire et faire des châteaux en Espagne.

Vous ne me dites rien de vous, du pays que vous habitez; je sais que vous êtes près de votre mère et je suis heureux du bonheur qui vous en revient. Cela me donnne à penser que ces bonnes journées que vous devez passer près d'elle valent bien mieux que toutes celles qu'on prépare pompeusement avec des fers dorés qu'on met aux pieds des gens.

Adieu, mon cher ami, conservez-moi votre vieille amitié et songez que vous êtes aujourd'hui plus heureux que vous ne le serez jamais.

A vous de cœur.

BOSQUET.

Sétif, le 12 janvier 1853.

Mon cher Cassaignolles, une bonne et cordiale poignée de main qui vous dise combien je suis heureux de votre promotion*, et doublement heureux après les doutes que vous m'exprimiez tout dernièrement à Alger. Votre nomination est un coup de fortune pour la vieille armée d'Afrique et comme une trève à des préoccupations bien naturelles aujourd'hui. Donc il y a aussi à se réjouir publiquement, et je vous achève mon compliment en vous embrassant sur les deux joues en vieux frère d'armes qui vous garde au fond du cœur ses meilleurs sentiments d'estime et de chaude amitié.

BOSQUET.

Que devenez vous? Votre lettre de service sera-t-elle pour la France ou pour l'Afrique? Amitiés et bons souvenirs autour

* Au grade de général.

de vous à Rivet et Durrieu, qui vont porter votre deuil si vous vous éloignez beaucoup d'Alger.

P. 1, l. 1. — Votre bonne lettre, mon cher Mellinet, etc. — Cette première lettre du présent volume se trouve aussi dans le t. III, p. 350, de la correspondance déjà publiée. Elle fut reproduite là, en *note*, pour être comparée avec celle que Bosquet avait écrite à sa mère sur le même sujet : sa promotion anticipée au grade de général. On vient de lire celle qu'il adressa dans le même sens à son intrépide et sympathique compagnon d'armes, le colonel Cassaignolles. Bosquet savait dire les mêmes choses, sans se répéter, et toujours très-bien.

P. 4, l. 1. — Votre Sidi bel-Abbès m'effraie un peu pour votre santé. — Il y avait là, à 82 kilom. S. d'Oran, sur la route de Tlemcen à Mascara, un poste militaire, situé tout près de l'emplacement d'un marais. C'était le centre du commandement du colonel Mellinet. Le « baron de Sidi bel-Abbès », comme l'appelle Bosquet dans une autre lettre, n'a pas peu contribué par les travaux qu'il y fit exécuter, à donner à cet établissement la salubrité qu'il n'avait pas. La santé publique n'y est plus compromise. Sidi Bel-Abbès a aujourd'hui plus de 6,000 habitants. « C'est une ville entièrement européenne, qui semble perdue dans une forêt de verdure; ce sont des plantations qui ombragent les rues, les boulevards, les routes, le lit de la rivière, les jardins et les villas ».

P. 4, l. 23. — Prudon; chef du génie à Sidi bel-Abbès. Général de brigade en 1866.

P. 8, l. 7. — Pont-du-Chelif. — A 20 kilom. N.-E., de Mostaganem. Bosquet reçut l'ordre d'en éloigner, cette année,

les colons qu'il voulait y établir ; mais la colonie agricole y fut fondée l'année suivante.

P. 9, l. 18. — Cette lettre a été déjà reproduite, comme *note* explicative, dans le t. III, p. 351, de la correspondance de Bosquet avec sa mère.

P. 10, l. 3. — Je lui reconnais, comme représentant, le droit d'attaquer les actes du ministre, — Le général Labreton avait demandé compte, à la tribune, au ministre de la Guerre de la promotion prématurée de Bosquet au grade de général.

P. 17, l. 19. — que jamais j'ai senti ; *lisez* : que jamais j'aie senti.

P. 23, l. 12. — « Tu penses !... ». — L'emploi de cette locution déjà relevé dans les *notes* du t. I, p. 167, se trouve expliqué dans celui-ci, p. 112, l. 22.

P. 23. l. 18. — Des bords d'un oued. — On sait que « oued », en arabe, signifie rivière.

P. 30, l. 17. — Léon l'Africain se fait Russe. — En juillet 1849, au moment de l'intervention des Russes en Hongrie, le général de Lamoricière avait été chargé par le gouvernement français d'une mission à St-Pétersbourg.

P. 32, l. 23. — Le beau colonel de hussards est bien attristé ; il pleure, comme un orphelin, notre brave maréchal. — Quelques mois auparavant, en janvier 1849, Rivet, nommé colonel du 8e hussards, était justement fier d'être sous les ordres du duc d'Isly ; il écrivait à son ami, le colonel Cassaignolles : « Je suis de l'armée des Alpes, et sous les ordres de mon illustre maréchal, c'est trop de bonheur à la fois. Je ne me dissimule

pas toute l'étendue, toute la difficulté des nouveaux devoirs que je vais avoir à remplir; j'y mettrai toute mon énergie, toute l'activité, tout le feu sacré que vous me connaissez; je confierai le reste à la garde de Dieu ». — LE GÉNÉRAL CASSAIGNOLLES; *Esq. biographique*, p. 32.

P. 34, l. 11. Bentzmann.... le ministre plénipotentiaire de toutes les Russies. — Il était attaché à la mission du général de Lamoricière à Saint-Pétersbourg.

P. 37, l. 10. — recevoir les étrennes de la République. — Bosquet avait été nommé officier de la Légion d'honneur en décembre 1849.

P. 38, l. 7. — Si les *nôtres*, le *bou baraoua* et Cavaignac ne leur avaient donné des armes et de l'appétit le 9 décembre 1848. — De cette époque date la formation en Algérie de trois départements soumis au régime administratif des départements de la métropole.

P. 43, l. 2. — embitionnait; *lisez :* ambitionnait.

P. 45, l. 22. — Deci-ment; *lisez :* décidément.

P. 49, l. 7. — en débrouillant une question où les autres restaient *emburnousés*. -- Mot pittoresque, d'étymologie africaine, qui dit plus que son équivalent français « enchevêtrés ».

P. 52, l. 11. — le Château-Neuf. — Dans la ville d'Oran, la demeure du commandant de la province; ancienne résidence des beys (*Bordj el Hameur*, le Fort-Rouge).

P. 58, l. 15. — « Gharb ». — Ouest; communément employé en Afrique pour désigner la province d'Oran, à l'O. d'Alger. Bosquet y avait longtemps guerroyé et administré.

P. 59, l. 17. — « mokhrasni » ; peut-être « mkhazni »; soldat venant prendre part à certains combats, certains jours.

P. 68, l. 18. — je tâche de mettre uu peu de « gharb » dans ce « cheurg » de Sétif. — « Cheurg » désigne l'Est, c. à. d. la province de Constantine, comme « gharb » l'Ouest, c. à. d. la province d'Oran. La phrase de Bosquet signifie : je tâche de de faire dans mon commandement de Sétif (province de Constantine) ce que j'ai fait dans mon commandement de Mostaganem (province d'Oran.)

P. 75, l. 13. — La famille des Ouled Mokran. — Ouled Mokhani (?).

P. 75. l. 14. — *Idjibha lek reubbi!* Dieu te la rendra ! (Peut-être au sens de : Dieu te la donne !)

P. 82, l. 14. — Djemâ N'taouint. — Au-dessous de cette indication de lieu, Bosquet avait écrit : « Tâche de prononcer ; c'est écrit avec mes meilleures lettres et ma meilleure plume ».

P. 83, l. 2. — Bou Baghela. — Bou Baghla ; Bou Bar'lâ (père de la mule, l'homme à la mule).

P. 85, l. 1. — Au bivouac, le 22 mars 1852. — Au-dessous de ces mots, dans la lettre originale, on lit : « Je serai après-demain à Sétif ».

P. 99, l. 12. — Si tu penses hâter ; *lisez* : si tu peux hâter.

P. 117, l. 7. — une lettre qui lui annonçait la promotion. — La promotion de Bosquet au grade de général de division. Il en reçut, le 16 août, à Pau, la nouvelle officieuse. Mais le décret qui est daté du 18, ayant été d'abord expédié réglementairement au gouverneur de l'Algérie, ne parvint que le

mois de septembre à Bosquet, qui se trouvait alors aux Eaux-Bonnes. Voir *Lettres du maréchal à sa mère*, t. IV, p. 117.

P. 138, l. 19. — Charles. — Neveu du général Rivet; aujourd'hui chef d'escadron au 16e régiment de dragons officier de la Légion-d'honneur. C'est M. Varroquier (Charles), qui a bien voulu communiquer à M. le général Gagneur, pour nous les transmettre, les lettres qui avaient été adressées à son oncle par Bosquet.

P. 143, l. 1. — sire de *Gagne-Beurre*. — Il est facile de reconnaître, sous ce déguisement que lui fait l'amitié de Bosquet, le nom de l'un de ses plus aimables correspondants.

P. 143, l. 19. — Mangalia. — En tête d'une lettre à sa mère, Bosquet a écrit : Mangali. Il a été indiqué, en *note*, que ce mot se trouvait ainsi différemment écrit sur des cartes récentes.

P. 158, l. 24. — pendant; *lisez*: perdant. — « pendant » ne se trouve que sur quelques feuilles; les autres portent « perdant ».

P. 166, l. 19 et suiv. — *Adichatz*, *amic*; *arrecoumandations* etc. — Ces lignes, écrites en béarnais, signifient littéralement : Adieu, ami, recommandations chez vous; je vous serre la main de tout cœur. — Il fait une neige et un froid qui pèlent, et, tout de même, ces bombes vont comme l'aiguille (la navette) du tisserand; le violoniste de là-haut doit être content du bruit que nous faisons de ce côté.

Il y a là le souvenir d'un des meilleurs couplets de X. Navarrot, le chansonnier d'Oloron, que l'on appelait en ce temps-là — ce qui fut vrai quelquefois — le *Béranger du Béarn*.

Quoand la noeyt ha tenut sas teles
Aus trabatès du cèu plaa caut,
Ta que nou-s truquen las esteles,
Bee cau qu'eus jogue quauque saut
Lou briulounayre de la-haut.

Quand la nuit a tendu ses toiles — Au comble d'un ciel bien chaud, — Pour que les astres ne se frappent (heurtent) point, — Il faut bien que leur joue quelque air de danse — Le violoniste de là-haut.

P. 169, l. 1. — une réponse qui lui vaudrait un siége à l'Académie. — A ce sujet, une communication fort curieuse nous est adressée par une personne que sa haute position sociale avait faite l'amie de deux illustres académiciens, et que des circonstances particulières avaient mise en relation épistolaire avec le maréchal Bosquet. « M. Villemain, à qui avaient été lues plusieurs lettres de cette correspondance, avait été tellement frappé de ce style, net, ferme, imagé et gracieux, que l'idée lui était venue de faire admettre le maréchal à l'Académie française. M. Cousin, présent à l'entretien, avait adopté avec empressement cette pensée, ajoutant qu'il était dans les traditions de l'Académie d'accueillir les maréchaux de France. Patronné par d'aussi éminentes personnalités, ce projet eût pu aboutir, si la maladie d'abord, puis la mort prématurée du maréchal, n'étaient venues y mettre fatalement obstacle ».

P. 171, l. 16 — Ton JOSEPH, que les autres appellent PIERRE — Il y a là-dessus une note dans le t. 1, p. 172. Nous savons aujourd'hui que ses amis appelaient Bosquet du premier de ses trois prénoms (Pierre-Joseph-François).

P. 187, l. 20. — cette lettre pleine de cœur. — Elle se trouve dans le t. IV, p. 280, des *Lettres du maréchal à sa mère.*

P. 191, l. 1. — *Madame Varroquier* ; sœur du général Rivet.

P. 199, l. 11. — Ne regarde pas la date de mes lettres. — Piquante recommandation ; cette lettre n'est pas datée ; et c'était assez l'habitude de Bosquet de n'être pas, sur ce point, avec ses amis, d'une exactitude parfaite.

P. 199, l. 16. — *paa benadit* ; on dit ainsi, en béarnais, pain bénit.

P. 202, l. 1. — la séduisante villa de Tarbes. — La propriété de M. Fould, tout près du chef-lieu des Hautes-Pyrénées.

P. 207, l. 10.— *Sies hort et balent, et sustout trobe-m u apartament* ; sois fort et vaillant, et surtout trouve-moi un appartement.

P. 207, l. 16. — Cette lettre, publiée dans l'*Autographe,* ne porte là — croyons-nous — aucune suscription. Celle que nous lui avons donnée, vient de souvenirs que l'on nous dit être très-sûrs.

Imprimé à Pau

PAR

ADOLPHE VERONESE

POUR

LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN

3094-34

Imprimé à Pau

PAR

ADOLPHE VERONESE

POUR

LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN

PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN

1876-1879

RÉCITS D'HISTOIRE SAINTE EN BÉARNAIS traduits sur un manuscrit du XVe siècle, par V. Lespy et P. Raymond, 2 vol.................................. 20 fr.

LA SOCIÉTÉ BÉARNAISE AU XVIIIe SIÈCLE, 1 vol....... 10
(épuisé.)

L'ÉDUCATION DU MARÉCHAL DE CASTELLANE, notes écrites par sa mère, 1 vol............................. 5
(épuisé.)

LISTE DES SUSPECTS DES BASSES-PYRÉNÉES EN 1793, 1 vol.
(Cet ouvrage n'a pas été mis en vente.)

LETTRES DU MARÉCHAL BOSQUET (à sa mère), 4 vol.
(Cet ouvrage n'a pas été mis en vente.)

UN BARON BÉARNAIS AU XVe SIÈCLE (Gaston de Foix, seigneur de Coarraze). par V. Lespy et P. Raymond, 2 vol.. 10

LA PLACE ROYALE DE PAU (Notice historique), par L. Lacaze, sous-Inspecteur de l'Enregistrement, 1 vol.. 4

LETTRES DU MARÉCHAL BOSQUET (à ses amis), 2 vol.
(Cet ouvrage n'a pas été mis en vente.)

Sous presse :

UN CURÉ BÉARNAIS AU XVIIIe SIÈCLE, par V. Lespy, 1 vol.................................... 5 fr.

This book is a preservation photocopy
produced on Weyerhaeuser acid free
Cougar Opaque 50# book weight paper,
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
1994

PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN

1876-1879

Récits d'Histoire Sainte en béarnais traduits sur un manuscrit du XVe siècle, par V. Lespy et P. Raymond, 2 vol. .... 20 fr.

La Société béarnaise au XVIIIe siècle, 1 vol. 10
(épuisé.)

L'Éducation du maréchal de Castellane, notes écrites par sa mère, 1 vol. 5
(épuisé.)

Liste des suspects des Basses-Pyrénées en 1793, 1 vol.
(Cet ouvrage n'a pas été mis en vente.)

Lettres du maréchal Bosquet (à sa mère), 4 vol.
(Cet ouvrage n'a pas été mis en vente.)

Un baron béarnais au XVe siècle (Gaston de Foix, seigneur de Coarraze), par V. Lespy et P. Raymond, 2 vol. 10

La place royale de Pau (Notice historique), par L. Lacaze, sous-Inspecteur de l'Enregistrement, 1 vol.. 4

Lettres du maréchal Bosquet (à ses amis), 2 vol.
(Cet ouvrage n'a pas été mis en vente.)

Sous presse :

Un curé béarnais au XVIIIe siècle, par V. Lespy, 1 vol. .... 5 fr.

